COLLECTION "SCIENCES HUMAINES GABONAISES"

N° 4

# GRANDES TENDANCES DE LA SOCIOLOGIE

## TOME 1

par Laurent BIFFOT

Réalisé par le CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE & TECHNOLOGIQUE (CENAREST) dans le cadre de l'INSTITUT DE RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES (I.R.S.H.) Ministère de la Recherche Scientifique chargé de l'Environnement & de la protection de la Nature.

Août 1979

22 OCT. 1979

COLLECTION "SCIENCES HUMAINES GABONAISES"

N° 4

# GRANDES TENDANCES DE LA SOCIOLOGIE

## TOME 1

par Laurent BIFFOT
psycho-sociologue de l'ORSTOM

Copyright 1979 by CENAREST
Traduction autorisée

Libreville, Août 1979

C.E.D.I.D. - ORSTOM INV. Ø 4162

A mon Maître inoubliable et inoublié,
M. le Professeur Paul ARBOUSSE-BASTIDE,
qui, dès 1954, me conseilla vivement
de m'orienter vers la psychologie de
la vie sociale et la sociologie

Libreville, le 10 août 1979

DU MEME AUTEUR

- LA VIE MATRIMONIALE & PARAMATRIMONIALE (200 p.), publié sous le titre : LES DEPENSES EXCEPTIONNELLES DANS LES BUDGETS DE MENAGE A POINTE-NOIRE EN 1958 (en collaboration avec R. DEVAUGES) Cahiers ORSTOM Sc. Hum. N° 3 1963, 300 p. ORSTOM PARIS

- FACTEURS D'INTEGRATION & DE DESINTEGRATION DU TRAVAILLEUR GABONAIS A SON ENTREPRISE ; Cahiers ORSTOM Sc. Hum. N° 1, 1963, 133 p. (N.B. 1ère édit. ronéo, 1961, 151 p. (Extraits traduits et commentés in RADINGS IN AFRICAN PSYCHOLOGY FROM FRENCH LANGUAGE SOURCES par F.R. WICKERT, Michigan State University, 1967, pp. 139-149

- SITUATION ACTUELLE DE LA RECHERCHE AU GABON & ESSAI D'UNE DEONTOLOGIE DU CHERCHEUR SCIENTIFIQUE EN AFRIQUE 50 p. (colloque UNESCO sur : la politique scientifique et l'administration de la recherche en Afrique. Yaoundé, Cameroun, juillet 1967)

- COMPORTEMENTS ET ATTITUDES DE LA JEUNESSE SCOLAIRE GABONAISE (thèse de psychologie de la vie sociale, doctorat de troisième cycle, 459 p. ORSTOM LIBREVILLE juin 1971)

- COMPTE RENDU DES ACTIVITES SCIENTIFIQUES SUSCEPTIBLES D'INTERESSER SOCIOLOGUES & PSYCHO-SOCIOLOGUES EXERCEES AU GABON PAR DES ORGANISMES AUTRES QUE L'ORSTOM (analyse critique d'ouvrages) (ORSTOM , 1966, 65 p. ronéo)

- ARTICLES & COMMUNICATIONS SOCIOLOGIQUES 1962-1972, 219 p. CENAREST, LIBREVILLE ; collection "SCIENCES HUMAINES GABONAISES", mai 1977

- GENESE DES CLASSES SOCIALES AU GABON ; CENAREST, LIBREVILLE ; 51 p. collection "SCIENCES HUMAINES GABONAISES", juin 1977 (1)

- CONTRIBUTION A LA CONNAISSANCE ET COMPREHENSION DES POPULATIONS RURALES DU NORD-EST DU GABON (2è édition) (2) 239 p. CENAREST, LIBREVILLE ; collection "SCIENCES HUMAINES GABONAISES, juillet 1977

---

(1) Publié également in ANNALES DE L'E.NA. t 1 p. 33-48 et t.2 p. 19-31 ; editeur ECOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION , Libreville

(2) La 1ère édition, ORSTOM Libreville, 237 p. ; thèse de doctorat d'Université, Rennes ; décembre 1964)

# S O M M A I R E  D U  T O M E  I


INTRODUCTION..... 1

- La sociologie est science des faits sociaux et nullement science de la contestation..... 2

CHAPITRE I..... 8

- Définition étymologique et introductive du terme sociologie ..... 9
  - Texte proposé en lecture pour une compréhension définitive de la triple définition gurvitchienne de la sociologie..... 32
  - Définition étymologique du terme sociologie..... 40
  - Délimitation introductive du domaine de la sociologie..... 44
  - Segmentation et polysegmentation de la sociologie..... 49
  - Interférences et interrelations des sociologies particulières..... 59
  - esquisse d'une définition opératoire de la sociologie..... 63

CHAPITRE II ..... 65

- Le positivisme..... 66
  - A - Examen du terme positif..... 66
  - B - Esquisse d'une définition provisoire et opératoire du positivisme..... 71
  - C - L'attitude positive..... 72
    - 1 - L'attitude positiviste chez Auguste Comte ..... 72
    - 2 - Définition proposée du positivisme comtien..... 78
    - 3 - Cédons un moment la parole à Auguste Comte lui-même..... 78
    - 4 - Le positivisme en général ou le positivisme post-comtien..... 81
    - 5 - Les principes fondamentaux du positivisme en général..... 84
    - 6 - Le positivisme juridique..... 85
    - 7 - Le positivisme logique..... 85

D - Un paléo-positivisme : le positivisme d'IBN KHALDUN..... 86
1 - L'objet d'AL-MUQUADDIMA..... 87
2 - L'objectif visé..... 89
3 - La méthode utilisée ou tout au moins hautement préconisée..... 91
a/ Les constatations de Khaldûn et la classification khaldûnienne des historiens..... 91
b/ les défauts et risques à éviter..... 93
Sources principales d'aucuns sinon de tous les défauts..... 95
Principes et réalités dont l'étudiant se pénètrera..... 96
c/ Ce qui est préconisé..... 98
1°/ Prolégomènes..... 98
- conception khaldûnienne du monde et de l'insertion de l'homme dans celui-ci..... 98
- en résumé..... 101
- De la distinction des sciences contemporaines..... 101
- les sciences traditionnelles..... 101
- les sciences intellectuelles fondamentales..... 103
- en résumé et conclusion..... 112
- Rôle et pouvoir d'intervention de la raison dans les différentes catégories des sciences..... 113
- Rôle et pouvoir d'intervention du raisonnement analogique dans les différentes catégories des sciences.... 115
2°/ La méthode sociologique proprement dite..... 124
- Le profil scientifique du chercheur, du sociologue, selon KHALDÛN..... 126
- Le sociologue face aux phénomènes sociaux : la méthode khaldûnienne proprement dite..... 129
4 - Conclusion sur Khaldûn : l'attitude et la dialectique scientifiques de KHALDÛN 131

CHAPITRE III ..... 135
- Le formalisme ..... 136
a - Le formalisme kantien ..... 139
b - Le formalisme en logistique ..... 140
c - Le formalisme en sociologie ..... 143
d - L'impact du jeu enfantin dans le processus de désacralisation et de folklorisation de l'ésotérique et du sacré ..... 148
e - Quelques chefs de file de la sociologie formaliste ..... 151-152

---

A PARAITRE :

- GRANDES TENDANCES DE LA SOCIOLOGIE tome 2
  - chap. 4 : Les théories évolutionnistes et néo-évolutionnistes
  - chap. 5 : Le fonctionalisme
- GRANDES TENDANCES DE LA SOCIOLOGIE tome 3
  - chap. 6 : Le structuro- fonctionalisme
  - chap. 7 : le structuralisme
- GRANDS PRECURSEURS DE LA SOCIOLOGIE
  - ch. 1 : Platon
    2 : Aristote
    3 : Machiavel
    4 : Montesquieu
    5 : Thomas Moore

# INTRODUCTION

# L A  S O C I O L O G I E
# E S T
# S C I E N C E  D E S  F A I T S  S O C I A U X
# E T  N U L L E M E N T
# S C I E N C E  D E  L A  C O N T E S T A T I O N  ( 1 )

---oooOOOooo---

Depuis les évènements de Nanterre, la psycho-sociologie et notamment la sociologie sont devenues objets de suspicion. Rendues responsables des agitations dites du 13 mai 1968, elles sont depuis lors considérées comme sciences débouchant sur la formation de contestataires. C'est là une perception fausse et naïve de ce qu'est la sociologie, science du socius c'est-à-dire de "l'individu, non pas en tant qu'individualité psycho-organique mais en tant qu'impliqué dans le réseau des relations et des comportements sociaux" (1).

Cette vue fort naïve des troubles de 1968, en France d'abord, puis en Europe, a fait oublier à ceux qui se prétendent spécialistes de la politique que la date du 13 mai 1968 a fort probablement été l'aboutissement d'une très longue préparation aux fins multiples dont les principales étaient, d'une part, la revanche à une déclaration téléphonique de général à général qui eut lieu le 13 mai 1958 à 20h50 et qui est au départ de la transformation du voeu d'une minorité en voeu d'une majorité, d'un peuple, voire de deux peuples, la recherche, d'autre part, tout au moins d'un armistice sinon d'une défaite française à la bataille du dollar.

---

(1) Ce texte est extrait de notre : "ESSAI DE SOLUTION DE PLUS D'UN PROBLEME DES UNIVERSITES DES PAYS AFRICAINS ET MALGACHE"( cf. ARTICLES & COMMUNICATIONS SOCIOLOGIQUES (1962-1972) Collection Sc. Hum. GABONAISES ) pp. 147 & suiv.

(2) cf. socius in "Dictionnaire de sociologie" de E. Willems (adapt. fr. par A. Cuvillier)

Le 13 mai 1968 aurait sûrement été également vécu en France même si Nanterre n'avait pas eu de section sociologie : il y avait trop de rancoeur d'accumuler contre le Général de Gaulle dont la main forte et habile contribua énormément au redressement de la France sur le plan tant national qu'international. La France continentale elle-même, en effet, s'est retrouvée comme envahie par une population française jusqu'alors ultra-marine qui ne peut jusqu'à ce jour oublier les privilèges de prince qui étaient les siens tant en Afrique du Nord qu'en Afrique Noire et Madagascar etc...

Considérons et posons que la section SOCIOLOGIE a servi de tremplin à la subversion. Néanmoins, il va de soi que ladite subversion aurait, même en l'absence de la section sociologie, abouti aux mêmes fins avec soit la section littérature, soit la section histoire, soit la section géographie, soit la section langues vivantes (aussi bien espagnol qu'anglais, italien que russe etc...)

Toute science, - humaine, sociale, juridique, physique même, - peut être utilisée à toutes les fins possibles tant bonnes que mauvaises, tant gouvernementales qu'anti-gouvernementales, tant pour aider l'individu, les peuples, les minorités ethniques à évoluer qu'à stagner ou à regresser. Les différentes applications du droit à l'intérieur des Etats, les différentes prises de positions de cours internationales, telle la cour de la Haye face au problème de l'apartheid par exemple, sont hautement éloquentes.

L'histoire des Universités est ponctuée d'évènements plus ou moins explosifs. La rixe qui survint en 1200 à Paris entre étudiants et bourgeois et qui provoqua la rédaction d'une charte de Philippe-Auguste enlevant "l'université à la juridiction civile pour la soumettre aux seuls juges d'Eglise" (1) n'eut pas pour point de départ des étudiants de sociologie : cette science toute nouvelle et qui vient seulement d'atteindre sa majorité et sa vitesse de croisière n'était pas encore créée. Et le licenciement, en avril 1816, de toute la promotion de deuxième année de l'Ecole Polytechnique, pour réactions et opposition contre le pouvoir !

Nous insistons énormément sur le fait que la subversion peut être menée à partir de tout. Donc à partir de la sociologie. Mais là est

---

(1) - cf. Annuaire 1967_1968 de l'Université de Paris, p. 13

ou psychologie

le privilège de la sociologie et de la psycho-sociologie de la vie sociale : ces deux sciences sont les seules qui permettent de prévoir la subversion, les seules qui permettent de prendre les précautions qui s'imposent pour écarter et, si besoin est, annihiler la subversion.

Le malheur de la sociologie réside en les prétentions en sociologie de plus d'un profano.

Le profane en sociologie croit en effet qu'il est capable de traiter avec compétence, sans formation adaptée, sans spécialisation, les problèmes sociaux, les problèmes humains qui s'imposent aussi bien au niveau des collectivités qu'à celui des nations et des relations internationales.

Les dissertations produites témoignent de la profanité de leur auteur : elles ne dépassent pas le cap atteint par les dissertations philosophiques des élèves de classes terminales des lycées et collèges dont elles diffèrent cependant par la grâce de toutes les connaissances empiriques acquises au contact du vécu. Celles qui dépassent tant soit peu ce cap sont le plus souvent et généralement des pillages serviles de travaux scientifiques réalisés par des spécialistes des problèmes sociaux et humains. Ces dissertateurs sont comparables aux rebouteurs, aux guérisseurs, aux chamanes dont les prétentions vont quelquefois jusqu'à poser ces derniers comme des spécialistes de haute médecine, des experts d'une médecine supérieure à la médecine enseignée dans les universités. Ces prétentions de profanes en sociologie , psycho-sociologie, psychologie, sont une des caractéristiques des pays sous-développés. Caractéristiques qui se résument ainsi : tout individu est capable de tout faire pour peu qu'il ait un certain bagage intellectuel et même s'il n'en a point. Un physicien, un géologue, un médecin etc... se croient fort habilités à résoudre tout problème social, économique, écologique, etc...

Conséquences : les pays sous-développés se retrouvent en règle générale inondés d'une littérature pseudo-scientifique, d'avis de conseillers non spécialisés, de décisions d'administrateurs, directeurs etc... statuant dans tous les domaines avec un aplomb qui fait frissonner. Ces critiques s'adressent non uniquement aux techniques constituées en grande partie d'individus qui sont devenus du

jour au lendemain des experts depuis l'accession à l'indépendance des pays naguère colonisés.

Avant de clore cette réflexion consacrée à la sociologie, nous invitons les dirigeants africains et malgaches qui ont suspecté et qui continuent, ou depuis 1968 ou depuis des évènements malheureux dont leur propre université nationale a été le théâtre, à suspecter la sociologie, - à réfléchir sur le fait que les Etats-Unis d'Amérique, ce pays fort avancé dans tous les domaines de la connaissance, accordent à la sociologie, à la psychologie et à la psychologie de la vie sociale une part très grande dans la formation de leurs meilleurs agents chargés de la protection de l'Etat et du maintien de l'hégémonie américains.

La sociologie continue, également, à être enseignée en France malgré les évènements de mai 1968 que seuls quelques borgnes continuent à attribuer à la sociologie.

Supprimer en Afrique et à Madagascar l'enseignement de la sociologie, psychologie sociale et psychologie, c'est supprimer à l'Afrique, à Madagascar les meilleurs éléments capables non seulement de prévoir tant en politique interne qu'en politique étrangère les manières de penser, d'être et d'agir des individus, peuples, nations etc... tant amis qu'ennemis, les tensions et mouvements de masse et... mais encore de forger les attitudes et comportements à adopter face à tel (ou tels) aspiration(s), attitude(s), tendance(s) faits et gestes.

Nous terminerons par cette affirmation déjà émise ci-dessus et sur laquelle nous revenons à cause de son importance capitale : la subversion peut être menée à partir de tout. Donc à partir de la sociologie. Mais le privilège de la sociologie et de la psychologie de la vie sociale est que CES DEUX SCIENCES SONT LES SEULES QUI PERMETTENT DE PREVOIR LA SUBVERSION, LES MOUVEMENTS DE MASSE etc..., LES SEULES QUI PERMETTENT DE PRENDRE LES PRECAUTIONS QUI S'IMPOSENT POUR ECARTER ET, SI BESOIN EST, ANNIHILER LA SUBVERSION ET MEME RETOURNER LA SUBVERSION CONTRE LE PROPRE AUTEUR DE CELLE-CI. Travail de longue haleine parfois et que seuls peuvent réaliser psychologues, psycho-sociologues et sociologues. Travail indispensable pour la vie tant des peuples et des nations que des individus et dont la nécessité fondamentale est à la base du maintien de l'enseignement de ces sciences dans les universités des

pays hautement technisés.

C'est parce que la précipitation dans les décisions à prendre, dans les plans à arrêter, dans généralement ce que l'on fait, est un trait distinctif des pays sous-développés, c'est, parce que, en d'autres termes, le calcul dans toutes les acceptions de ce terme, la prévision, la pesée des conséquences tant des faits et gestes et décisions que du genre de vie, du coût de la vie, de la situation et disposition et distance entre elles des localités, des villes etc... au sein des Etats dits du Tiers-monde etc... ne sont pas des phénomènes scientifiquement et systématiquement et périodiquement si besoin est, étudiés,... que les pays sous-développés se retrouveront généralement ahuris à FACE des phénomènes stupidement ahurissants. Citons à ce propos les dangers que des régimes irrémédiablement colonialistes tel celui de Salazar pour ne citer que celui-là, font présentement courir à la Guinée. Eh ! bien, si les conclusions des sociologues n'étaient pas taxées parfois de lubies par certaines gens, si, en d'autres termes, les Etats africains et malgache avaient une sorte de banque des idées par leurs propres spécialistes des actions et réactions humaines, la Guinée, comme d'ailleurs tous les autres Etats d'Afrique et Madagascar, aurait su dès 1965 qu'un sociologue africain avait dénoncé dès 1964 les dangers et inconvénients de l'excentricité géographique des capitales africaines et souligné entre autres dangers : la possibilité et la trop grande facilité d'invasion et de reconquête des pays ex-colonisés par le truchement d'un débarquement impromptu, d'un bombardement nocturne de la capitale par un (ou des) bateau(x) pirate(s). Une seule nuit peut alors être parfois suffisante pour détruire tout ce que l'on a construit depuis l'indépendance, pour remettre en question celle-ci.

Toujours dans le même ordre d'idées, nous citerons les habiles atermoiements, menaces etc... de l'Angleterre face au régime ségrégationniste de Ian Smith. La prévisibilité des attitudes et comportements du Royaume Uni était déjà chose aisée dès

1964 (1). L'histoire dira peut-être un jour si la subtile et pragmatique diplomatie anglaise paradoxalement constituée d'humanité lorsque ladite diplomatie ne peut pas faire autrement, d'inhumanité lorsque des intérêts supérieurs, soit de la nation, soit de la race, sont en jeu, n'a pas suggéré à Ian Smith la sécession de la Rhodésie. Car, somme toute, c'est là, pour les Etats et les nations qui rêveraient ou peut-être secrètement rêvent de reconquérir l'Afrique, un solide point de départ grâce au jeu de guerres - (petites guerres telle que celle entre Israël et l'Egypte ; ceci étant dit sans prise de position aucune mais à la suite d'une constatation simple) - qui permettent de s'approprier progressivement les terres, ou en partie ou en totalité - de préférence en partie - d'un Etat voisin.

Il y aurait enfin long à dire sur la sociologie des coups d'Etat conçus par l'étranger ou volontairement ou involontairement tant pour échouer que pour réussir. D'autres phénomènes sociaux peuvent être cités.

Voilà pourquoi les pays hautement technisés et fort engagés dans la lutte pour la vie et la survie ne supprimeront jamais de l'éventail des possibilités de formation qu'ils offrent à leurs nationaux les sciences qui permettent de saisir dans leurs retranchements les plus secrets les manières de penser, d'être et d'agir de l'être humain, qui permettent de tracer la gamme des possibilités d'actions et de réactions des individus, des peuples et des nations, gamme aux extrémités de laquelle on peut alors guetter et voir venir l'autre.

---

(1) - Personnellement nous avons voulu tracer sur papier le processus comportemental de l'Angleterre dès la sécession de la Rhodésie. Nous aurions alors DES 1965 confié à un homme de loi notre texte cacheté à la cire. Nous regrettons vivement de ne l'avoir pas fait.

Les différents processus diplomatiques utilisés par plus d'un pays dit occidental, USA compris, n'avaient pour but que de permettre à la Rhodésie et à l'Afrique du Sud de mieux s'équiper militairement pour, si besoin est, une extermination des Nègres, si toutefois ne peut être maintenu le système colonialiste ou, plus exactement, le système esclavagiste.

# CHAPITRE I

# D E F I N I T I O N
# E T Y M O L O G I Q U E  E T  I N T R O D U C T I V E
# D U
# T E R M E  S O C I O L O G I E

---oooOOOooo---

Définir la sociologie est une tâche à la fois difficile et aisée. Difficile, car une définition qui se veut exhaustive devrait pouvoir être un résumé, une synthèse des différentes tendances, doctrines et attitudes de la totalité des sociologues ou tout au moins des chefs de file des grands courants sociologiques, Aisée, mais alors impossible d'être à l'abri de toute critique parfois même critiquable elle-même, à partir du moment où l'on s'avise d'esquisser soi-même une définition, reproduction de la conception et de l'expérience que soi-même l'on a de cette science.

Aussi notre démarche sera-t-elle double. Dans un premier temps, sorte de perception quasi panoramique, il sera, soit examiné, soit simplement passé en revue nombre respectable de définitions données par des auteurs consultables et consultés. Nous nous évertuerons, secundo, d'ébaucher une définition nôtre à la lumière de notre expérience déjà longue de chercheur.

Le Petit Larousse Illustré, dictionnaire à la portée du profane, que celui-ci consulte lorsque hésitation et doute surgissent, définit la sociologie comme :

> "Science des phénomènes sociaux, qui a pour objet soit la "description systématique de comportements sociaux parti- "culiers (sociologie du travail, sociologie religieuse "etc...), soit l'étude des "phénomènes sociaux totaux", "qui vise à intégrer tout fait social au groupe dans le- "quel il se manifeste, et qui a pour méthodes l'observa- "tion (analyse objective, sondages statistiques etc...) "et la constitution de modèles descriptifs d'origine ma- "thématique"(1) .

---

(1) - Les passages soulignés le sont par nous.

L'avantage de cette définition est d'énoncer avec clarté que la sociologie est la science des phénomènes sociaux. Son second avantage est la mise en relief de la méthode statistique, de la quantification donc, instruments et critères de premier ordre, bien plus, fondamentaux de la sociologie actuelle.

Son premier inconvénient est dans l'emploi du terme OBJET lorsqu'il est affirmé : "science des phénomènes sociaux, qui a pour objet soit la description systématique..., soit l'étude des phénomènes sociaux totaux..." Science des phénomènes sociaux signifie que la sociologie a pour objet, c'est-à-dire pour "matière propre" les phénomènes sociaux. Il importe en conséquence de remplacer le concept OBJET utilisé par le Larousse par le mot ou objectif, ou but, ou finalité : ce qui serait malgré tout un pis-aller ; entendu que la sociologie ne se borne plus et ne peut plus, de nos jours, se borner à décrire, quand bien même la description adoptée serait systématique. Une sociologie descriptive, - purement descriptive, convient-il d'expliciter, - est, pour le sociologue praticien, de la chronique ; elle n'est pas scientifique : elle n'est donc pas de la sociologie dans la mesure où elle n'est pas explicative et ne s'efforce point de prévoir, et, ajouterons-nous, de proposer soit une thérapeutique, soit un préventif. En effet, face aux phénomènes sociaux qu'il étudie, le sociologue, et encore mieux, le psychosociologue ne peut se dispenser de poser la question ci-après : que convient-il alors de faire ? Question à laquelle il lui incombe le devoir de répondre (1).

La deuxième possibilité d'induction en erreur de la définition examinée réside en le fait d'établir comme une sorte d'opposition - (introduite par l'expression conjonctive soit..., soit) - entre COMPORTEMENTS SOCIAUX PARTICULIERS et PHENOMENES SOCIAUX TOTAUX. Total s'oppose à partiel ; particulier, à collectif, à général.

---

(1) Plus d'une raison peut inciter le sociologue a uniquement laissé entrevoir ce qu'il conviendrait ou convient de faire. Il suffit alors de savoir lire entre les lignes. Toute explication scientifique bien menée contient comme implicitement plus d'une solution...

Son troisième inconvénient est, d'une part, l'établissement d'une sorte de distinction entre le terme DESCRIPTION (description systématique, dit le Larousse) et le terme ETUDE (étude des phénomènes sociaux totaux), la limitation, d'autre part, des méthodes sociologiques à l'observation et à la CONSTITUTION de modèles descriptifs d'origine mathématique, l'introduction, enfin, d'une confusion regrettable pour ne pas dire grave, entre l'observation, qui est un procédé, et la constitution de modèles..., qui est une finalité, parmi d'autres, de la sociologie, bien qu'elle puisse concomitamment être, pour d'aucuns, un moyen, un instrument.

Soulignons enfin que comportements sociaux particuliers, collectifs, généraux..., phénomènes sociaux totaux..., sont une partie, sont des aspects de l'objet même de la sociologie.

Après ce regard jeté sur une définition présentée à un vaste public en quasi-totalité profane en sociologie, et qui risque de fausser l'optique que l'on devrait avoir de la sociologie, disons cependant que le Petit-Larousse ( et non le Petit-Larousse Illustré) présente avec plus d'exactitude la sociologie. L'on y lit en effet :

"SOCIOLOGIE (de société, et du grec logos, science).
"Science qui a pour objet l'étude de l'homme dans ses rap-
"ports avec les autres."

Définition qui devrait, selon nous, être la suivante ; les termes OBJET et ETUDE ne pouvant demeurer tous les deux dans la définition sus-mentionnée (1) :

SOCIOLOGIE. Science qui a pour objet l'homme dans ses rapports avec les autres ; ou bien : science de l'homme dans les rapports de celui-ci avec les autres ou bien alors : étude scientifique de l'homme dans ses rapports avec les autres.

Nous aurons donné du Larousse une physionomie non conforme à ce que cet outil précieux est et demeure si nous faisons abstraction, d'une part de la définition plus exacte du LAROUSSE DES DEBUTANTS, où la sociologie est "science qui étudie les sociétés humaines, les groupes humains", et, d'autre part, de celle, plus détaillée, que (2)

---

(1) cf. notre remarque p. 10, relative au terme OBJET.

(2) Le LAROUSSE DE POCHE définit identiquement la sociologie : science des faits sociaux.

le LAROUSSE DU XX° SIECLE ( en 6 vol. ), fréquentation et instrument d'une minorité, hélas ! faible, fournit avec finesse et justesse. Nous y lisons effectivement :

"SOCIOLOGIE n.f. (de société, et du gr. logos, discours).
"Science des phénomènes sociaux.
" - ENCYCL. Auguste Comte, fondateur du positivisme, est "le père de la sociologie. Il eut l'idée de concevoir "les faits sociaux dans leur ensemble, comme matière d'une "étude scientifique et positive, la plus compréhensive de "toutes. Il voulut faire de la société humaine une étude "statique, sorte d'anatomie et de physiologie sociales, "et une étude dynamique, dominée par la loi des trois états "ou du passage de l'état théologique à l'état métaphysique "et à l'état positif, pour la pensée comme pour les "institutions humaines.

"La possibilité d'une science positive des faits so- "ciaux n'est guère contestée : on admet généralement qu'- "il y a de tels faits, et qu'ils sont autre chose que la "somme de faits psychologiques individuels ;.....; "Mais la sociologie prend divers aspects selon qu'avec "Karl Marx et Loria on admet le "matérialisme histori- "que", hypothèse de la subordination de toute évolution "sociale à l'évolution économique, - ou bien qu'avec "Spencer et Schaeffle, on voit dans la société soit un "organisme, soit un "hyperorganisme", - ou bien qu'avec "de nombreux sociologues allemands l'on considère les "sociétés humaines comme dominées par la "lutte des clas- "ses". D'autre part, les sociologues allemands se sont "spécialisés : les uns étudient avec Ratzel les conditions "géographiques, "telluriques" et climatiques de la vie so- "ciale ; les autres portent plus particulièrement leurs "investigations soit sur l'évolution des faits collectifs, "soit sur les phénomènes politiques et juridiques, reli- "gieux, esthétiques ou éthiques. Quelques sociologues "ont préconisé une "sociologie mécanique", réduisant à "des rapports quantitatifs les lois les plus générales "de l'activité collective. Enfin, il y a une sociologie "criminelle (Lombroso, E. Ferri, Rossi, Tarde)."

De cet aperçu judicieux il appert que :

1°/ - la sociologie a pour objet les phénomènes sociaux ;
2°/ - les faits sociaux ont une existence bien leur et demeurent différents des faits psychiques individuels ; d'où la possibilité désormais incontestée de la positivité de la science sociologique ;
3°/ - statique et dynamique sont les pendants constitutifs de cette science ;
4°/ - l'approfondissement de son objet conduit à une canalisation, puis à une focalisation de l'attention et de la recherche, qui aboutissent à la constitution de micro-champs sociologiques et progressivement à une particularisation et segmentation de la sociologie (sociologie politique, économique, criminelle, etc), et à une quasi-spécialisation au niveau des agglomérations universitaires, au niveau des Etats, des nations..., quant aux préoccupations, aux thèmes, et, conséquemment, quant à la perception des phénomènes sociaux et inévitablement au(x) mode(s) d'approche et d'appréhension de ces derniers (sociologie allemande, sociologie italienne, etc...) que la diffusion des publications, la circulation d'enseignants et théoriciens, les rencontres internationales de spécialistes (conférences, symposiums,...) progressivement universaliseront : la recherche sociologique présentera ainsi, au fil du temps et de la segmentation du domaine de la sociologie, divers aspects, diverses tendances, bref diverses écoles non plus nationales mais internationalisées, internationales.

X

X X

Passons présentemment à des définitions formulées par des spécialistes et des professionnels.

Nous commencerons par braquer, comme précédemment, le regard sur plus d'un dictionnaire, puis sur plus d'un manuel.

Le VOCABULAIRE TECHNIQUE ET CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE d'André Lalande, tout indiqué à cet effet, apporte un éclairage quant à l'historique du terme SOCIOLOGIE, mettant en relief

l'irritation d'Auguste COMTE, consécutive à l'adoption par notamment le Belge QUETELET du terme PHYSIQUE SOCIALE (1) pour désigner la statistique alors naissante ; Comte entendant plutôt, depuis 1830, par PHYSIQUE SOCIALE la science qu'il dénomma, en 1839, pour éviter toute confusion, tout quiproquo, SOCIOLOGIE.

"SOCIOLOGIE.
"Terme créé par Auguste Comte pour désigner ce qu'il
"appelait d'abord la physique sociale, c'est-à-dire
"l'étude des phénomènes sociaux, considérés comme for-
"mant un règne d'effets naturels soumis à des lois, de
"même que les phénomènes physiques et biologiques."

Et Lalande de citer Comte qui déclare :

"Je crois devoir hasarder dès à présent ce terme nou-
"veau, exactement équivalent à mon expression déjà in-
"troduite de physique sociale, afin de pouvoir désigner
"par un nom unique cette partie complémentaire de la
"philosophie naturelle qui se rapporte à l'étude posi-
"tive de l'ensemble des lois fondamentales propres aux
"phénomènes sociaux. (cours de philosophie positive,
"47e leçon (1839)."

Et Lalande de continuer :

"Elle (la physique sociale ou sociologie) comprend la
"statique sociale ou théorie de l'ordre, et la dynami-
"que sociale ou théorie du progrès. Sur les raisons
"qu'a eues Comte de substituer ce mot à physique socia-
"le, voir leçon 46, au début, ou il se plaint de l'a-
"bus de cette dernière expression par divers écrivains
"...(1)

---

(1) QUETELET Adolphe : Physique Sociale ou Essai sur le développement des Facultés de l'homme

"CRITIQUE

"Malgré l'abus contemporain des termes SOCIOLOGIE et "SOCIOLOGIQUE, souvent appliqués à ce qui touche d'une "manière quelconque aux rapports des hommes entre eux, "il faut remarquer que le sens propre de ces mots im- "plique l'affirmation que les sociétés sont une réalité "sui generis", "dont la nature et les lois ne se ramè- "nent pas à celles qui font l'objet de la psychologie "ou de la biologie ; que les phénomènes sociaux consti- "tuent un groupe à part,... qu'ils sont donnés à l'obser- "vation et soumis à des lois". (A. ESPINAS, "Etre ou "ne pas être, ou du postulat de la sociologie, Revue "philos., mai 1901 p. 451)"

De ces définition , exposé et critique l'on retiendra que :

- le terme sociologie fut créé par Auguste Comte en 1839 pour remplacer celui de PHYSIQUE SOCIALE galvaudé, à la plus grande indignation et irritation de celui-ci, par plus d'un écrivain dont notamment QUETELET ;
- la sociologie se subdivise en deux parties fondamentales, l'une statique, ayant, au regard de COMTE, pour objet l'ordre, en d'autres termes ce qui présentement est et demeure établi ; dynamique, la seconde, et qui s'intéresse, - toujours au regard de COMTE, - au PROGRES, c'est-à-dire à tout ce qui est changement, mouvement, vers un meilleur, vers le meilleur (1) ;

- l'objet de cette science nouvelle, - les phénomènes sociaux, importe-t-il d'expliciter, - est une réalité "sui generis" qui peut être étudiée positivement, étude qui permettra de dégager les lois fondamentales, - les régularités tendancielles, dira plus tard G. Gurvitch, - qui sont propres audit objet, aux phénomènes sociaux, à la vie sociale, à la société.

---

(1) De nos jours le changement est perçu s'effectuant comme dans une voie à double sens : progrès et aussi regrès, régression sont les deux possibles de toute évolution, de tout changement.
Pour Auguste COMTE, le concept PROGRES n'implique aucun jugement de valeur ; il signifie DEVELOPPEMENT.

X

Si,quittant Lalande, philosophe, nous nous tournons vers un professionnel à spécialité toute différente, un médecin v.g. et plus précisément un psychiatre, en l'occurrence le dr. H. AUBIN, nous constatons que si la sociologie est et demeure science des faits sociaux, elle est incontestablement reconnue comme socialement utilitaire, la contribution de la connaissance sociologique à la médecine psycho-somatique, à la santé mentale tant des individus que des peuples et des nations étant un fait que personne ne peut plus se permettre de nier, voire de passer sous silence.

H. AUBIN écrit en effet in le MANUEL ALPHABETIQUE DE PSYCHIATRIE CLINIQUE ET THERAPEUTIQUE (P.U.F., 1960) du dr. Antoine POROT.

"SOCIOLOGIE :
"science des faits sociaux, c'est-à-dire des institutions "qui caractérisent une société (Hubert). Par "institu-"tions", il faut entendre toutes les croyances et tous "les modes de conduite institués par la collectivité "(Durkheim). Toutes ces institutions agissent puissamment "sur la vie de l'individu (l'éducation en particulier). "Elles méritent d'être connues du psychologue et du psy-"chiatre au même titre que les facteurs psychologiques "individuels.

"Le groupe politique et ses subdivisions "(nation, province, cité), la famille, l'ambiance cultu-"relle, professionnelle et religieuse, le statut économi-"que auquel il est soumis, sont autant de facteurs dont "l'individu subit l'influence. Il accepte de s'y soumet-"tre pour en tirer parti ou, au contraire, se révolte con-"tre ses impératifs et adopte une attitude d'opposition."

Si théorique et succincte est la définition du VOCABULAIRE DE PSYCHOPEDAGOGIE ET DE PSYCHIATRIE DE L'ENFANT de Robert LAFON pour qui la sociologie est "science des phénomènes sociaux et des "lois qui les régissent" (1), plus didactique demeure le travail

réalisé par Paul FOULQUIE & Raymond SAINT-JEAN dans leur DICTIONNAIRE DE LA LANGUE PHILOSOPHIQUE. Trois définitions y sont en effet données, historique la première, psychologiste, la deuxième, sociologiste la dernière.

Nous y lisons effectivement :

SOCIOLOGIE :

"Mot créé par Aug. Comte pour remplacer le terme de phy-
"sique sociale, qu'il avait employé dans sa classifica-
"tion des sciences. Il dit aussi science sociale.
"Science des faits sociaux". (1)

A. - "Conception psychologiste (V. psychologisme) : science
"de l'homme vivant en société. v. fait social, psycholo-
"gie sociale, interpsychologie .

B. - "Conception sociologiste (v. sociologisme) : science a-
"yant pour objet l'être moral constitué par l'ensemble
"des consciences individuelles vivant en société ."

Cette triple définition présente, sur le plan de la transmission des connaissances, l'avantage d'être un avertissement à l'étudiant en sociologie quant à la différence, voire aux différences qu'il rencontrera en matière de définition de l'objet de la sociologie, de la sociologie donc suivant les courants et tendances des différentes écoles.

---

(1) - Foulquié P. & Saint-Jean R. ; 2° éd. rev. & corr. P.U.F. 1967.

- Norbert SILLAMY, membre de la société française de psychologie, définit d'une manière semblable la sociologie, science, pour lui, des phénomènes sociaux. Définition qui est suivie d'un exposé judicieux intéressant par la coopération qui y est signalée entre la sociologie et la psychologie sociale, cette dernière discipline étant le pont, la fonction qui comble ainsi désormais "le fossé existant entre la sociologie et la psy-
"chologie". ( cf. Dictionnaire de psychologie, Coll. "Les dictionnaires de l'homme du XXe siècle" ;
Larousse, édition 1973)

x

Dernière définition de dictionnaire que nous examinerons, celle d'Emilio WILLEMS in DICIONARIO DE SOCIOLOGIA traduit et complété par Armand CUVILLIER. Définition d'un spécialiste en sociologie.

La sociologie est définie par E. WILLEMS comme :

"Etude scientifique de l'organisation des sociétés "humaines.
"L'interaction entre individus biologiquement isolés "conduit à la formation d'agrégats sociaux de consis- "tance variable : castes, classes, foules, associa- "tions diverses, communautés, peuples et nations. Ce "sont les processus d'agrégation et de désintégra- "tion de ces agrégats qui constituent l'objet propre "de la sociologie".

Pour WILLEMS donc, la sociologie a pour objet les processus d'agrégation et de désintégration des castes, classes, foules, associations diverses, communautés, peuples et nations ; bref tous les agrégats possibles que l'être humain en tant que socius (1) constitue et peut constituer ; agrégats "de consistance variable", convient-il de souligner.

Un léger inconvénient subsiste dans cette définition judicieuse : WILLEMS n'indique pas, de façon même fort succincte, comment est effectuée cette étude scientifique de l'organisation et du changement de ces processus d'agrégation. Est-elle menée seulement ou qualitativement ou quantitativement, ou bien dans et par un concours harmonieux voire une symbiose du qualitatif et du quantitatif ? Nonobstant cette omission qui, selon nous, révèle une forte prudence de l'auteur, nous n'estimons point que doit être éliminée

---

(1) cf. p. 32-33

cette définition parce que ne précisant pas, tel le recommande G. GURVITCH, la méthode à utiliser. Nous ne pouvons en effet nullement partager le point de vue de GURVITCH lorsqu'il déclare, parlant des définitions de la sociologie, dont il entreprend un certain inventaire et examen : "Eliminons d'abord celles qui ne précisent ni "l'objet ni la méthode de la sociologie..." (1) ; lorsqu'il énonce plus loin (p. 19-20) : "on ne peut définir la spécificité de la sociologie sans préciser à la fois son domaine et sa méthode". Notre point de vue est qu'il est peut-être préférable de définir la sociologie en en précisant uniquement l'objet ; l'abstraction faite de toute précision de la méthode étant suggérée par une longue expérience du travail de terrain, qui a pour entre autres résultats de mener à une profonde prise de conscience de la variabilité et de la perfectibilité de la (ou des) méthode(s) sociologique(s).

X

X X

Abandonnons à présent dictionnaires et lexiques pour examiner les définitions à objectif primordialement didactique.

Nous nous bornerons à deux définitions : celle de CUVILLIER et celle de GURVITCH.

X

Cuvillier prend soin de présenter sa définition comme UN POSSIBLE PARMI D'AUTRES. Il l'énonce en effet comme suit :

"La sociologie peut être définie comme la science positive
"des faits sociaux." (2)

Définition irréprochable dans sa brièveté et prudence.

X

Pour Georges GURVITCH, "la sociologie est la typologie
"qualitative et discontinuiste - fondée sur la
"dialectique - des phénomènes sociaux totaux

---

(1) GURVITCH ( G.) :Traité de sociologie t 1, p.3-4 ( P.U.F. 1962)

(2) CUVILLIER( A.): Manuel de sociol. t.1 p. 99 ; 5° éd. 1957 ; id. p. 193 où la sociologie est définie SCIENCE DES GROUPES HUMAINS.

"astructurels, structurables et structurés,
"qu'elle étudie d'emblée à tous les paliers en
"profondeur, à toutes les échelles et dans tous
"les secteurs, afin de suivre leurs mouvements
"de structuration, de déstructuration, de res-
"tructuration et d'éclatement, en trouvant leur
"explication en collaboration avec l'histoire".

Définition complète mais quasi sybilline pour tout novice en sociologie, et que l'auteur lui-même abrège aussitôt après comme suit :

"la sociologie est une science qui étudie les phénomènes
"sociaux totaux dans l'ensemble de leurs aspects et de
"leur mouvement en les captant dans des types dialectisés
"micro-sociaux, groupaux et globaux en train de se faire
"et de se défaire" (1).

Pour comprendre cette définition riche et profonde, trop technique peut-être au départ, déroutante même mais combien lumineuse et éclairante à partir du moment où l'on en a saisi le sens général après seulement la saisie progressive de chacun des concepts qui la constitue, il est absolument nécessaire de COMMENCER par comprendre ce que Gurvitch entend par PHENOMENE SOCIAL TOTAL; par, en d'autres termes, l'objet et le domaine de la sociologie.

Sont phénomènes sociaux totaux :

a/ "les Nous (masses, communautés, communions)" ;

b/ "les groupements particuliers,... microcosmes des Nous"

c/ les classes sociales ; les sociétés globales ;

entendu que classes sociales et sociétés sont, les unes et les autres, des macrocosmes de groupements particuliers (1) ; les classes sociales étant "des sur-groupements particuliers de fait et à distance" ; (op. c. p. 199) ;"les sociétés globales (étant) les phénomènes so-"ciaux totaux à la fois les plus vastes et les plus imposants, les

---

( 1 ) voir ce renvoi au bas de la page suivante : p. 21

"plus riches de contenu et d'ascendant dans une réalité sociale don-
"née ;....."macrocosmes de macrocosmes sociaux" (qui) possèdent
"une souveraineté juridique délimitant la compétence de tous les
"groupements qui y sont intégrés (y compris l'Etat dont la souve-
"raineté juridique n'a jamais cessé d'être relative et subordonnée,
"en dépit de toutes les apparences contraires)." (p. 216)

Les phénomènes sociaux totaux sont définis par Gurvitch, p. 20 de son TRAITE déjà cité, comme : TOTALITES EN MARCHE.

1 - En tant que totalité, le phénomène social total, chaque phénomène social total, est un "TOUT INDECOMPOSABLE". (p. 20)

Ce "tout indécomposable prime toujours toutes ses manifesta-
"tions astructurelles, structurables et structurées; il est on-
"tologiquement présent avant toutes ses expressions, oeuvres ou
"cristallisations et ne se laisse aliéner entièrement par aucune
"d'elles."

2 - En tant que totalités EN MARCHE, les phénomènes sociaux totaux se réalisent chacun dans le TEMPS et dans L'ESPACE et ont cha-

---

(1) Renvoi 1 de la p. 20 :
Voir Gurvitch, op. c., 2° section, ch. III : GROUPEMENTS PARTICULIERS & CLASSES SOCIALES ( pp. 185-204 ).
Gurvitch y définit le groupe comme suit : "une unité collective
"réelle, mais partielle, directement observable et fondée sur des
"attitudes collectives continues et actives, ayant une oeuvre com-
"mune à accomplir, unité d'attitudes, d'oeuvres et de conduites
"qui constitue un cadre social structurable, tendant vers une cohé-
"sion relative des manifestations de la sociabilité". (p. 187)
Il affirme : "Pour qu'on puisse parler de "groupe", il faut
"que dans un cadre partiel les forces centripètes prédominent, à
"un certain degré au moins, sur les forces centrifuges, que l'unité
"prévaille sur la pluralité et que dans son sein, les Nous actifs
"tendant vers une certaine cohésion, l'emportent sur les Nous diver-
"gents et sur les différents rapports avec autrui. C'est pourquoi
"les groupes s'affirment avec une certaine continuité dans des at-
"titudes collectives explicites qui se cristallisent avec une faci-
"lité particulière dans des conduites collectives régulières (ri-
"tuelles, procédurières, ou simplement pratiques sociales, moeurs,
"routines, genres de vie) et tendent à transformer en modèles stan-
"dardisés les symboles, valeurs et idées particulières dont elles
"font usage. (p. 185)

cun un MOUVEMENT bien sien.

Ce qu'exprime l'auteur lorsqu'il déclare : "L'intensité du mou- "vement, ou plus exactement les temps ou la multiplicité des "temps où s'écoulent les phénomènes sociaux totaux sont varia- "bles." (p. 20)

3 - Cette variabilité, - à la fois dans le temps et dans l'espace -, de chaque phénomène social total, conduit et aboutit à la perception de CHAQUE SOCIETE, de chaque cadre social, d'un cadre social donné, comme un ensemble constitué de "totalités... toujours en train de se faire, de se défaire et de se refaire".(p. 20)
Elle aboutit également, - lorsque des phénomènes sociaux totaux on examine la dynamique, la progression par rapport à la dynamique et progression des structures de ces derniers, - à la perception et constatation de variations soit concomitantes, soit en avance, soit en retard, des premiers par rapport aux seconds, en d'autres termes, des phénomènes sociaux totaux par rapport à leurs structures.

4 - "L'accentuation des paliers, leur intensité, leurs avances et "leurs retards varient en fonction de chaque cadre social, cha- "que Nous, chaque groupe, chaque classe, chaque société globa- "le, chaque élément micro-sociologique et chaque unité macro- "sociologique représentant eux-mêmes des phénomènes sociaux "totaux". (p.20)

5 - La hiérarchie des paliers n'est pas immuable : elle peut être renversée. Et ce renversement est directement lié aux "différents types de structures partielles et globales" (p. 20).

L'accentuation des paliers est également susceptible de "changement". Ce changement est "fonction de modifications des conjonctures". (p. 20)

6 - Les phénomènes sociaux totaux sont et demeurent chacun une AFFIRMATION DE LA REALITE SOCIALE, laquelle n'est rien d'autre que "cette participation de l'humain à l'humain" (p. 20), bien décrite par Gurvitch. Chaque phénomène social total, affirmation

et expression temporellement et spatialement adaptée de la réalité sociale, est une réalité "irréductible à toute autre réalité" (o.c. p. 20)

"Les oeuvres de civilisation et les produits matériels...,
"leurs structures, ces équilibres précaires de hiérarchies
"multiples ; organisations, ... modèles,... activités diffé-
"renciées," telles sont, parmi d'autres, certaines oeuvres et formes expressives des phénomènes sociaux totaux.

Ces oeuvres des phénomènes sociaux sont et ne peuvent demeurer que des expressions très partielles et très inadéquates de ces derniers. Les totalités sous-jacentes exprimées par ces oeuvres sont à considérer comme "toujours en train de se faire, de se défaire et de se refaire", des réalités en perpétuelle structuration, déstructuration et restructuration.

7 - La pluridimensionnalité, la disposition "en étagements, en couches, en paliers en profondeur", sont des critères essentiels des phénomènes sociaux totaux.

Et Gurvitch de distinguer les différentes couches en profondeur ci-après (cf. p. 20, op. c.) :

a/ La "base morphologique (géographique, démographique, écologique, instrumentale, etc.)" de la société, qu'il appelle "LA CROUTE EXTERIEURE de la société" ;

b/ "les appareils organisés, les pratiques quotidiennes flexi-
"bles, les modèles techniques, les signes et les symboles";

c/ "les conduites collectives dérogatoires ou novatrices qui
"modifient les pratiques & les modèles et créent des symboles nouveaux ;

d/ "les valeurs et les idées collectives ;

e/ "la mentalité sociale à la fois collective et individuelle."

Ces couches en profondeur sont caractérisées par

a/ un mouvement de "va-et-vient perpétuel", qui les lie et relie ;

b/ l'indissolubilité de l'ensemble qu'elles constituent "dans les phénomènes sociaux totaux" ;

c/ une certaine discontinuité entre elles ;

d/ "la possibilité de conflits entre elles". ( o.c. p.20)

Après cette tentative d'explicitation du concept de PHENOMENE SOCIAL TOTAL, revenons à la double définition de Gurvitch. Commençons en par la seconde. Six affirmations s'y dégagent :

- La 1ère affirmation réside en le fait que la sociologie a pour objet les phénomènes sociaux totaux.

---

N.B. : Toutes les citations de cette page sont tirées dela p.20 o.c.

Deuxième affirmation :

Les phénomènes sociaux totaux doivent être considérés, appréhendés, examinés, nullement dans un ni même dans plus d'un de leurs aspects mais, - et c'est là un impératif inconditionnel, une condition "sine qua non", - dans la totalité, la globalité de ces derniers envisagés comme un tout, un ensemble.

Troisième affirmation:

L'on procèdera de la même manière quant à la saisie du mouvement d'un phénomène social donné, du mouvement de phénomènes sociaux totaux donnés. Le mouvement des uns et des autres ne sera nullement appréhendé de façon parcellaire mais globale en tant qu'ensemble, totalité.

Quatrième affirmation:

L'étude des phénomènes sociaux totaux, de chaque phénomène social total donné, sera effectuée grâce à et par le truchement d'un système de captation, Cette captation exige et présuppose l'établissement de types, de modèles, de catégories, de patterns. C'est signifier, en d'autres termes, la mise sur pied, l'élaboration d'une typologie érigée en véritable méthode sociologique.

Les types qui résulteront du travail de schématisation seront essentiellement et fondamentalement dialectisés c'est-à-dire rendus DIALECTIQUES c'est-à-dire dotés d'une dynamique interne à la fois ascendante et descendante ; la dialectique étant entendue, suivant la définition que lui donne Gurvitch, comme "la voie prise par l'humain en marche pour saisir les totalités réelles mouvantes qui portent de loin ou de près son empreinte,y compris la réalité sociale elle-même".

Cinquième affirmation:

Trois types sociologiques dialectisés sont à distinguer :

- le type abstrait, ou micro-social (Nous, rapports avec autrui);
- le type abstrait-concret, ou groupal (groupements particuliers);
- le type concret, ou global (classes sociales, sociétés globales).

Sixième affirmation :

En utilisant l'expression en train de se faire et de se défaire, Gurvitch attire l'attention, de façon décisive et impérieuse, sur le côté effervescent, en perpétuelles ébullition et révolution, des phénomènes sociaux totaux, de la réalité sociale en d'autres termes.

| 1ère définition | 2e définition | Brèves réflexions |
|---|---|---|
| La sociolog. est la typologie qualitative et discontinuiste - | La sociolog.est une science qui étudie, | -cette science est une typologie avant tout et finalement QUALITATIVE et DISCONTINUISTE |
| fondée sur la dialectique - | en les captant dans des types dialectisés micro-sociaux, groupaux & globaux en train de se faire & de se défaire, | -l'intervention de la dialectique a pour finalité l'obtention de types DIALECTISES c-à-d. dont un des traits fondamentaux est l'INTERMEDIARITE (voir ci-dessous) |
| des phénomènes sociaux totaux astructurels, structurables et structurés, | les phénomènes sociaux totaux | -Trois sortes de phénomènes sociaux totaux s'observent :<br>a-les fondamentalement astructurels (= les types micro-sociologiques : type abstrait)<br>b-les ou structurables ou structurés (= les types groupaux ou type abstrait-concret)<br>c-les (toujours) structurés (= les types globaux ou type concret) ; "type le plus proche de l'existence historique" (Gurv. p. 24) : leur répétition est rare. |
| qu'elle étudie d'emblée à tous les paliers en profondeur, à toutes les échelles et dans tous les secteurs, | dans l'ensemble de leurs aspects | -l'appréhension des phénomènes sociaux doit impérativement s'effectuer D'EMBLEE c-à-d. de façon immédiate. Ici Gurv. rejoint, dans une large mesure, le Bergson des "Données immédiates". Données immédiates, ICI, non pas de la conscience mais du phénomène social total. Le primat du qualitatif est ici ouvertement PRONE et POSE. L'exploration s'effectuera à tous les paliers en profondeur, à toutes les échelles et dans tous les secteurs (cf.supra p. 23) (cf. Gurv., o.c.p. 158-159). L'on retiendra que "la réalité sociale...ne possède pas de nature stable" (Gurv. p.171, o.c.) |
| afin de suivre leurs mouvements de structuration, de déstructuration, de restructuration et d'éclatement, | et de leur mouvement. | -Notons ici le pluriel de la 1ère déf. et le singulier de la 2e déf. :(leurs mouvements...; leur mouvement). L'intermédiarité est ici en relief et, avec elle, le qualitatif. |
| en trouvant leur explication en collaboration avec l'histoire, | | -cette proposition participiale peut être écrite à cheval sur la partie réservée à la 1ère déf. et sur la partie réservée à la 2e déf., s'ajoutant ainsi à la 2e définition. |

Un point reste peut-être à éclaircir : les épithètes QUALITATIVE et DISCONTINUISTE du mot TYPOLOGIE, dans la première définition de Gurvitch.

DISCONTINUISTE a pour substantif DISCONTINUISME. Le discontinuisme (de discontinu et du suffixe ISME) peut être défini comme la tendance à percevoir, à estimer IMPORTANT, voire primordial, radical, le facteur DISCONTINUITE parmi les constituants primaires des phénomènes sociaux totaux.

Il est avant tout question de se débarrasser des prénotions relatives à l'unilinéarité préconisée par l'évolutionnisme, un certain évolutionisme biologique, génétique, celui dont une des lois générales est la "LOI DE LA CONTINUITE EVOLUTIVE". Loi dont l'énoncé a été naguère, avec clarté, pour une critique objective, ainsi matérialisée par P.P. GRASSE :

> "Il est classique d'admettre que l'évolution est un phénomène continu qui a commencé avec la synthèse des substances prébiotiques et s'achèvera lorsque mourra le dernier organisé, sur une planète vieillie, impropre à assurer la vie. Certains biologistes élèvent cette notion au rang de loi générale et la nomment loi de la continuité évolutive". ( L'évolution du vivant ; édit. Albin Michel,Paris, 1973 ; p. 105) (1).

Loi qui se retrouve larvée dans une certaine interprétation plausible de la loi comtienne des trois états. Tönnies, de son côté, dans sa première typologie, illustre dans une certaine mesure, selon Cuvillier, cette unilinéarité de l'évolution. Celui-ci affirme, en effet, à ce propos, parlant de celui-là :

> "Il n'est pas douteux, quoiqu'il s'en soit défendu plus tard, qu'il ait admis (et, semble-t-il, regretté) que le type communautaire cède de plus en plus la place, dans nos sociétés modernes, au type sociétaire." (Man. de soc., t 1, p. 146) (2).

---

(1) Et Grassé d'affirmer : "Dans la réalité, il est vrai et il est "faux que l'évolution soit un phénomène continu...
"L'évolution est un phénomène qui se réalise à des vites-"ses variables, et qui même s'arrête dans maintes lignées. Dans "la nature actuelle, elle se manifeste avec discrétion et bien "des changements organiques ou physiologiques lui sont attribués "à tort." (o.c. p. 106).

(2) Cf. id. p. 147 où, après avoir parlé des différents types de groupements de la seconde typologie de Tönnies, Cuvillier déclare : "Tous obéissent à la même loi : ils sont passés du type communautaire au type sociétaire."

Lévy-Bruhl se retrouve dans ce même sillage dans la mesure où une certaine interprétation également PLAUSIBLE autorise, d'une part, à considérer, chez ce dernier, la mentalité primitive comme temporellement antérieure à la pensée moderne, à la pensée logique, à assimiler, d'autre part, la mentalité primitive à la mentalité archaïque, élémentaire (composée d'éléments simples), et la pensée logique, - laquelle est, conséquemment, postérieure dans le temps à la mentalité primitive, - à la pensée moderne, complexe (constituée d'éléments composés).

En déclarant discontinuiste sa typologie, Gurvitch entend "s'affranchir des préjugés de l'évolutionnisme unilinéaire" (Gurv.,op.c.p. 12). Sa typologie semble une recherche de matérialisation du programme que son prédécesseur admiré, Durkheim, "malheureusement... n'a pas réussi à réaliser" (Gurv.o.c.p. 12). Programme que l'auteur des "REGLES DE LA METHODE SOCIOLOGIQUE" expose au ch. IV dudit ouvrage ; chapître intitulé : "Règles relatives à la constitution des types sociaux".
Durkheim y affirme entre autres :

> "Il n'y a de réel que l'humanité et c'est
> "des attributs généraux de la nature humai-
> "ne que découle toute l'évolution sociale."
> "(o.c., P.U.F., bibliothèque de phil. cont.,
> "1973 ; p. 76).....
> "Il semblait donc que la réalité sociale ne
> "pouvait être l'objet que d'une philosophie
> "abstraite et vague ou de monographies pure-
> "ment descriptives" (p. 77).

Et l'auteur de sortir de l'impasse ou, si l'on préfère, de cette alternative par la grâce de la notion d'ESPECES SOCIALES, de TYPES SOCIAUX. Il enchaîne en effet :

> "Mais on échappe à cette alternative une fois
> "qu'on a reconnu qu'entre la multitude con-
> "fuse des sociétés historiques et le concept
> "unique, mais idéal, de l'humanité, il y a des
> "intermédiaires :
> "ce sont les espèces sociales." (p.77)

Et Durkheim de continuer à développer et clarifier sa pensée :

> "Dans l'idée d'espèce, en effet, se trouvent
> "réunies et l'unité qu'exige toute recherche
> "vraiment scientifique et la diversité qui
> "est donnée dans

"les faits, puisque l'espèce se retrouve la mê-
"me chez tous les individus qui en font partie
"et que, d'autre part, les espèces diffèrent
"entre elles. Il reste vrai que les institutions
morales, juridiques, économiques, etc., sont
"infiniment variables, mais ces variations ne
"sont pas de telle nature qu'elles n'offrent
"aucune prise à la pensée scientifique."

"C'est pour avoir méconnu l'existence d'espèces socia-
"les que Comte a cru pouvoir représenter le progrès des so-
"ciétés humaines comme identique à celui d'un peuple uni-
"que "auquel seraient idéalement rapportées toutes les mo-
"difications consécutives observées chez les populations
"distinctes" (1). C'est qu'en effet, s'il n'existe qu'une
"seule espèce sociale, les sociétés particulières ne peu-
"vent différer entre elles qu'en degrés, suivant qu'elles
"présentent plus ou moins complètement les traits constitu-
"tifs de cette espèce unique, suivant qu'elles expriment
"plus ou moins parfaitement l'humanité. Si, au contraire,
"il existe des types sociaux qualitativement distincts les
"uns des autres, on aura beau les rapprocher, on ne pourra
"pas faire qu'ils se rejoignent exactement comme les sections
"homogènes d'une droite géométrique. Le développement his-
torique
"perd ainsi l'unité idéale et simpliste qu'on lui attri-
"buait ; il se fragmente, pour ainsi dire, en une multitu-
"de de tronçons qui, parce qu'ils diffèrent spécifiquement
"les uns des autres, ne sauraient se relier d'une manière
"continue. La fameuse métaphore de Pascal, reprise depuis
"par Comte, se trouve désormais sans vérité.

"Mais comment faut-il s'y prendre pour constituer ces
"espèces ?".

C'est ici que Gurvitch vient à la rescousse de Durkheim par la constitution de sa typologie qualitative et discontinuiste fondée sur la dialectique, et dont l'un des critériums fondamentaux - et qui permet de saisir dans sa quintessence le concept de QUALITATIF, est l'intermédiarité. Intermédiarité "des types sociologiques entre généralisation, singularisation et systématisation,

(1) Renvoi de Durkheim citant Comte, Cours de philos., IV, p. 263

"entre explication et compréhension (1), entre répétition et dis-
"continuité" (Gurv. op. c. p.24). Cette intermédiarité exprime "le
refus de"sacrifier aussi bien l'unité que la multiplicité" (o.c.
p. 23 ), la volonté de maintenir "une vue d'ensemble" (o.c.p. 25),
dans l'étude de la réalité sociale, "sans absorber la multiplicité
dans l'unité" (o.c. p.26).

"Tantôt complémentaires, tantôt mutuellement im-
"pliqués, tantôt en rapport de polarisation (2), tantôt symétriques
"(en rapport de réciprocité de perspectives)" (cf.op.c.p. 24), "ces
"types ne sont pas élaborés pour établir des images d'Epinal, des
"simulacres sclérosés, ou des rationalisations utopistes "(Weber) ;
"ils ne se départagent pas en "phénotypes" et en "génotypes" (Kurt
"Lewin). Ils représentent des cadres de référence dynamiques, adaptés
"aux phénomènes sociaux totaux et appelés à promouvoir l'explication
"en sociologie" (p. 23).

La sociologie se présente ainsi, telle l'a définie
Mauss cité par Gurvitch, "comme une science qui applique la méthode
"de la prise de "vue d'ensemble" à l'étude des phénomènes sociaux
"totaux" (G.,o.c.p. 18).

C'est ici qu'intervient LA DIALECTIQUE, dans l'éla-
boration des types sociaux "discontinus et qualitatifs" c'est-à-dire
IDEAUX, (Gurv., o.c.p. 14), "irréductibles les uns par rapport aux
autres" (Gurv. id. p. 14), "stylisations conscientes et voulues,
"où l'on accentue, élimine, exagère, pour arriver à des images cohé-
"rentes d'aspect original pouvant servir de cadres de références opé-
"ratoires." (Gurv. o.c.p. 14).

Gurvitch, utilisera la dialectique parce que celle-
ci, par essence et par définition, "se refuse à l'immobilisation des
concepts." (Gurv.,o.c.p.24). Cette dialectique est fondamentalement
empiriste ; elle est "seule capable (de déjouer) toute tentation de
momifier les types et de stabiliser la vue d'ensemble." (Gurv.,o.c.
p. 23).

---

(1) Gurvitch entend par compréhension "la saisie directe de l'en-
semble et des significations qui en font partie" (Gurv.,o.c.p.25)

(2) lorsque les phénomènes sociaux totaux "se font concurrence"
(o.c.p.24)

Elle permet et facilite la réalisation de la perpétuelle prise en considération de "tous les paliers, toutes les échelles, tous les "secteurs (astructurels, structurables, structurés) de la réalité "sociale à la fois, d'emblée, en leur appliquant une vue d'ensemble". (Gurv., p. 25).

> "Comment étudier en effet le va-et-vient, l'interpé- "nétration et la tension entre les paliers, entre les "échelles (Nous, groupes, sociétés globales), entre "les éléments astructurels, structurés et structura- "bles, entre le spontané et l'organisé, entre les "mouvements de structuration, de déstructuration et "de restructuration, entre individu et société - tous "indissolublement liés et en conflit virtuel et ac- "tuel - sans recourir à la dialectique ? N'est-ce pas "en faisant passer tous ces éléments par l'épreuve "dialectique de la complémentarité, de l'implication "mutuelle, de l'ambiguïté et de la réciprocité de "perspective qu'on peut obtenir une image concrète "de la réalité sociale et de ses types en train de "se faire et de se défaire ?" (o.c. p. 25-26).

EN RESUME

x

Le grand mérite de Gurvitch est d'avoir réagi, à la suite de Mauss, Durkheim, etc...contre un certain historicisme, un certain évolutionnisme, une certaine conception unilinéaire de la réalité sociale, des phénomènes sociaux.

En effet, comme l'écrit Cuvillier (t.3, p. 802), parlant du "caractère de fluctuation des dynamiques socio-culturelles", "les transformations ne se font généralement pas en direction linéaire ; elles comportent des discontinuités, des détours, des déviations."

La typologie discontinuiste est l'aboutissement de tout un processus de libération, d'affranchissement, amorcé face à et contre l'unilinéarité de l'évolution des peuples, et des nations, des civilisations et des cultures, conçue, préconisée et prônée par l'évolutionnisme.

Son deuxième grand mérite est d'avoir attiré avec force insistance l'attention sur l'unité irréductible des phénomènes sociaux totaux et d'avoir, par le recours à la méthode dialectique, essayé de déjouer "toute tentation de momifier les types et de stabiliser la vue d'ensemble". (Gurv., o. c. p. 23).

Son troisième bienfait est d'avoir souligné l'impératif d'explorer, de prendre en considération "tous les paliers, toutes les échelles, tous les secteurs de la réalité sociale, d'emblée, en leur appliquant une vue d'ensemble..."

La conception gurvitchienne de la sociologie et l'actualisation par Gurvitch de cette conception ont permis à la sociologie de franchir une étape importante de son développement car si "l'on "ne peut pas dire que ces thèses (évolutionnistes) (ont) disparu de "toute recherche historique ou sociologique, néanmoins il est de "fait qu'aujourd'hui s'imposent :

"1° - la spécificité des domaines. Ce qui vaut pour l'histoi-
"re politique ne vaut pas nécessairement pour l'histoire
"économique ou l'histoire de l'éducation ;

"2° - la spécificité du développement de chaque société et le
"caractère complexe, plural de chacune ;

"3° - le rôle du hasard, de l'accident, du contact"...(cf. le terme EVOLUTION, in "Dictionnaire de sociologie" de Joseph SUMPF et Michel HUGUES (Coll. Les dictionnaires de l'homme du XX° s. ; Larousse ; 1973)

Le nom de Gurvitch demeurera étroitement lié à la reconnaissance du primat de ces spécificités, et de cette discontinuité, oeuvre en partie du hasard et de l'accident, et la sociologie sera toujours, en définitive, pour lui, - outre la double définition sus-examinée, - "la science des phénomènes sociaux totaux à l'échelle non seulement des sociétés globales, mais également des classes sociales, des groupes et des sociabilités." (o. c. p. 157).

---

# TEXTE PROPOSE EN LECTURE POUR UNE COMPREHENSION DEFINITIVE DE LA TRIPLE DEFINITION GURVITCHIENNE DE LA SOCIOLOGIE ( 1 )

---

"SOCIOLOGIE EN PROFONDEUR (cf. Gurvitch o.c.p. 157-171; extraits)

"Nous avons défini la sociologie comme la science des phénomènes so-
"ciaux totaux à l'échelle non seulement des sociétés globales, mais
"également des classes sociales, des groupes et des sociabilités ;
"nous avons par ailleurs insisté sur le fait que ces phénomènes res-
"tent insaisissables si l'on ne met pas en lumière leur pluri-dimen-
"sionnalité. La réalité sociale se présente à l'oeil exercé du socio-
"logue comme disposée en paliers, niveaux, plans étagés ou couches
"en profondeur. D'une part, toutes ces couches mouvantes sont essen-
"tiellement interpénétrées ; d'autre part, elles entrent en tension,
"en conflit, en décalage perpétuel. Les isoler serait leur faire per-
"dre leur caractère de pluridimensionnalité, car elles restent indis-
"solublement liées les unes aux autres. Les degrés de leur continuité
"et de leur discontinuité, de leur implication mutuelle et de leur
"polarisation, de même que leurs hiérarchies variées, l'accentuation
"de leur efficacité et de leur importance dans les divers phénomènes
"sociaux totaux sont une question de fait et de fait seulement. Seule
"l'expérience peut établir la combinaison mobile de ces étagements
"qui suivent la sinuosité des cadres sociaux, combinaison qui, lorsqu'
"elle se hiérarchise, entre dans l'équilibre précaire formant un des
"aspects de la structure...

"On pourrait peut-être se demander si le terme de "socio-
"logie en profondeur" n'invoque pas - toute estimation étant exclue du fait

---

(1) Les passages de cette page et de la page suivante, soulignés, le sont par nous, sauf le mot PLURI-DIMENSIONNALITE ( 5e ligne) mis en caractères italiques par Gurvitch lui-même.

"que les couches plus pronfondes sont simplement celles qui exigent "un effort accru pour les saisir et les étudier - des images spatia- "les ? Nous considérons, cependant, qu'une pareille objection serait "sans fondement. Chaque palier en profondeur sert de symbole au phé- "nomène social total et à tous les autres paliers et, comme tout "symbole, ne réussit jamais à l'exprimer adéquatement. Le rapport "entre symbole et symbolisé ne s'appuie sur aucune imagerie spatia- "le et l'analogie terminologique entre sociologie en profondeur et "psychologie en profondeur, quoique n'allant pas très loin, ne doit "pas être complètement négligée ici...

"De toute façon, les paliers ou niveaux de la réalité sociale "sont *toujours des moments du phénomène* social total dans son unité "irréductible et indécomposable. Loin de toucher à l'intégrité des "totalités, ils représentent des points de repère très précieux "pour les manipuler et pour les appliquer effectivement à la recher- "che sociologique. Les caractères et le nombre des plans étagés "qu'il convient de distinguer sont essentiellement flexibles et re- "posent sur des considérations strictement pragmatiques. Si, par "exemple, il nous arrive de distinguer et de décrire dix niveaux "en profondeur de la réalité sociale, cela n'implique nullement "qu'on n'en puisse établir un nombre plus élevé (n + 1), ou plus "réduit, en tenant compte du caractère du phénomène social total en "question, ou dans le but d'orienter d'une façon particulière une "recherche, ou encore en vue de satisfaire les besoins de la socio- "logie parvenue à tel ou tel tournant de son développement. En d'au- "tres termes, nous ne recherchons ni des substances superposées, ni "des révélations de l'être social comme tel, mais des cadres con- "ceptuels opératoires proches des objectivations du réel et appro- "priés à la recherche sociologique. La sociologie en profondeur "construit et délimite la réalité sociale en paliers plus ou moins "artificiels, mais susceptibles de servir de points de repère pour "l'étude des phénomènes sociaux totaux de différents genres. Ce fai- "sant, elle réalise à une échelle particulièrement vaste, le pré- "cepte scientifique de M. G. Bachelard sur " la dialectisation du "simple"...

"Le sociologue désireux de saisir et d'étudier un phénomène "social total, en procédant par étapes, c'est-à-dire en allant du "plus accessible au moins accessible, pourrait suivre la voie sui- "vante :

1. La surface morphologique et écologique.

"On entend par "surface morphologique et écologi-
"que" les "milieux" aussi bien naturels que techniques, les
"objets, les corps et les comportements participant à la
"vie sociale et saisissables par la perception extérieure.
"Ainsi appartiennent à ce domaine la base géographique et
"démographique des phénomènes sociaux totaux : la densité
"de la population, sa distribution par rapport au sol, son
"mouvement des campagnes vers les villes et réciproquement,
"l'attrait exercé sur elle par les différentes régions ou
"les différents quartiers urbains ; le siège social ou
"l'habitat des groupes, les terroirs et les territoires des
"communes et paroisses, des provinces, départements, Etats,
"etc. Egalement, les monuments, édifices, églises, casernes,
"prisons, maisons, chaumières, baraques, usines, ateliers,
"magasins, boutiques ; les diverses voies de communication;
"de même, les véhicules variés, outils, instruments, machi-
"nes, produits industriels et agricoles, les matières ali-
"mentaires, etc...
"Toute cette extériorisation matérielle de la réalité so-
"ciale n'est cependant sociale que pour autant qu'elle est
"pénétrée et transformée par l'action humaine collective.

.....

2. Les appareils organisés.

"Les appareils organisés sont des conduites col-
"lectives préétablies qui sont aménagées, hiérarchisées,
"centralisées d'après certains modèles réfléchis et fixés
"d'avance dans des schémas plus ou moins rigides, formulés
"d'habitude dans des statuts. .....

"Le palier organisé est habituellement plus mobi-
"le et plus dynamique que l'étagement morphologique, mais
"souvent plus pesant et plus formaliste que les couches
"moins cristallisées de la vie sociale, y compris les mo-
"dèles, les signes, les pratiques, les attitudes, la menta-
"lité collective. Il sert de catalyseur à la spontanéité
"sociale avec laquelle il est en rapports dialectiques ;
"c'est que malgré sa tendance à mater la spontanéité socia-
"le, il ne peut se passer de sa force vivifiante. .....

3. Les modèles sociaux, y compris les signaux et signes collectifs de même que les règles.

"C'est un domaine extrêmement vaste. Il comprend "l'ensemble des images-exemples plus ou moins standardisées, "des critères, des excitants, des signaux, des signes, des "règles destinés à guider et à diriger non seulement les "conduites collectives et individuelles, mais les rôles, "les attitudes, enfin la vie mentale elle-même. .....

"Les modèles sociaux sont de genres très diffé- "rents : plats nationaux et régionaux, vêtements, techni- "ques industrielles et agricoles, "manières", politesses "mutuelles, etc., sont en premier lieu des modèles. De mê- "me, les fêtes nationales et locales, l'éducation, la vie "politique, juridique et même la vie religieuse et morale "d'une société et des groupes particuliers sont fortement "inspirés par des modèles. .....

"On distingue couramment les "modèles culturels" "des modèles "techniques". Les modèles ayant trait à la vie "quotidienne et à la vie économique seraient plutôt des "modèles techniques dont la validité ne dépendrait que de "la répétition et du succès de l'opération. Au contraire, "les modèles culturels, rattachés aux valeurs idéales, au- "raient un caractère estimatif et leur validité serait in- "dépendante de la tradition. Cependant, il ne faut pas exa- "gérer cette opposition qui est très relative. .....

4. <u>Les conduites collectives d'une certaine régularité, mais se déroulant en dehors des appareils organisés</u>.

"La réalisation des modèles sociaux, voire des "règles, en particulier dans des conduites collectives ef- "fectives, admet des degrés très variés. .....

"a) Les conduites collectives rituelles et pro- "cédurières, fondées sur une règlementation rigoureuse et "ayant un caractère strictement formel ;

"b) Les conduites collectives en tant que prati- "ques, moeurs, routines ou genres de vie, qui sont bien plus "flexibles et qu'on pourrait désigner sous le terme de "fol- "klore" dans son acception la plus large ;

"c) Les conduites collectives en tant que modes "et engouements fluides et changeants, dont les modèles ne "sont pas liés à la coutume et à l'habitude, mais sont sans

CEDID. - ORSTOM

"cesse renouvelés. Ainsi des modes vestimentaires, littéraires, "artistiques, philosophiques... ;

"d) Enfin, les conduites collectives qui tiennent en échec "les modèles, qui sont insubordonnées, inattendues, "irrégulières", "non conformistes, résistantes...

.....

5. Les trames des rôles sociaux.

"Les conduites collectives de régularité variée nous parais- "sent avoir pour fondement les enchevêtrements des rôles sociaux "assumés, interprétés, joués par des ensembles (classes, groupes "et formes de sociabilité) aussi bien que par les individus qui "y participent.

.....

"Les rôles sociaux se manifestent dans différents domaines "d'activité collective : économique (en se liant avec la division "du travail social et technique), politique, syndicale, intellec- "tuelle ; chaque individu, en participant à différents groupes et "à différentes activités, joue des rôles sociaux variés ; les rô- "les des classes sociales changent non seulement selon les struc- "tures, mais aussi selon les conjonctures. Il faut par ailleurs "distinguer plusieurs genres de rôles sociaux. Ainsi, parmi les "rôles plus ou moins prévus ou du moins prévisibles, on peut dif- "férencier les rôles privilégiés, les rôles organisés, les rôles "imposés, les rôles réguliers, les rôles habituels, les rôles qui "ne sont que l'objet d'une aspiration. Parmi les rôles imprévisi- "bles, mentionnons les rôles fluctuants, les rôles inattendus, les "rôles inventés. Ce foisonnement de rôles sociaux rappelle avec "force le fait - plus ou moins ignoré des théoriciens des rôles "sociaux, quelle que soit, d'ailleurs, leur nuance : G. H. Mead, "R. Linton, T. W. Newcomb, F. Znaniecki, T. Parsons, etc. (1) - "que non seulement les rôles sociaux s'intègrent toujours dans "des trames (on pourrait aussi bien dire des drames), mais qu'ils "ne sont qu'un des moments, ou plus précisément un palier, un éta- "gement des "phénomènes sociaux totaux" sans lesquels ils perdent "tout sens. Considérer un cadre social, un groupe, une structure, "une organisation enfin, comme un simple assemblage de rôles so- "ciaux, c'est retomber dans la plus grave des erreurs nominalistes "car c'est vider ce concept de tout sens et commettre les pires "confusions.

.....

---

(1) Renvoi de Gurv.:" pour les détails ma VOCATION, vol. I, pp.81 & suiv., 295 et s., 425 et s.

6. Les attitudes collectives.

"On pourrait donner une description provisoire "des attitudes collectives en tant que palier en profondeur "de la réalité sociale en indiquant que ce sont des dispo- "sitions qui poussent les Nous et les Moi, les groupes, les "classes, les sociétés entières, à réagir dans un certain "sens, à se conduire d'une certaine façon, à assumer des "rôles sociaux particuliers et à être guidés par des symbo- "les (cf. le § 7) spécifiques. Il se peut sans doute que "ces prédispositions n'aboutissent pas ou qu'elles n'abou- "tissent que dans une certaine mesure ; en tout cas, elles "ne se réalisent jamais entièrement. Mais, lors même qu'elles "demeurent à l'état virtuel, elles créent une ambiance so- "ciale très particulière où baignent aussi bien les éléments "organisés, les modèles, les signes, les règles que les "pratiques, les antagonismes sociaux, les valeurs et les "idées collectives. ....."

7. Les symboles sociaux.

"Nous entendons par symboles sociaux des signes "qui n'expriment que partiellement les contenus signifiés et "qui servent de médiateur entre les contenus et les agents "collectifs et individuels qui les formulent et auxquels ils "s'adressent ; cette médiation consiste à favoriser la par- "ticipation mutuelle des agents aux contenus symbolisés et "de ces contenus aux agents. Tout symbole social a deux pô- "les ; d'une part, il est un signe incomplet, une expression "inadéquate ; d'autre part, il est un instrument de parti- "cipation. Ces deux pôles peuvent ne pas être également accen- "tués, mais aucun d'eux ne peut disparaître ou être éliminé "sans que soit détruit le caractère propre à tout symbole. "Que les symboles soient à dominante intellectuelle, émotive "ou volontaire, qu'ils se lient à la mysticité ou à la ra- "tionalité, une de leurs caractéristiques essentielles est "qu'ils révèlent en voilant et voilent en révélant et que "tout en poussant vers la participation, ils la freinent. De "ce point de vue, tous les symboles, y compris les symboles "oniriques, constituent une façon d'aménager, de manier des "obstacles, et des empêchements à l'expression et à la par- "tipation. ....."

8. Les conduites collectives effervescentes, novatrices et créatrices.

"Les conduites n'ont nullement besoin, pour s'affirmer comme collectives, d'être régulières et attendues. Lorsque la part de l'inattendu, de l'imprévisible dans des conduites collectives atteint son maximum, nous nous trouvons devant des conduites collectives effervescentes, novatrices, créatrices. Nous avons affaire à des comportements qui non seulement ne tiennent pas compte des modèles et des symboles plus ou moins cristallisés, généralisés, standardisés, mais les compromettent, les brisent, les renversent, les annulent pour les remplacer par leurs propres oeuvres. Nous qualifions ces conduites d'effervescentes pour cette raison que tout ce qui a été fait antérieurement, tout ce qui est acquis, stabilisé, cristallisé dans la réalité sociale, se dresse devant elles comme un obstacle à dépasser. ....."

9. Les idées et valeurs collectives.

"Derrière toutes les espèces de conduites et d'attitudes collectives, derrière toutes les organisations, tous les modèles, signes, rôles et symboles, on découvre tout un monde d'idées et de valeurs collectives. Prenons l'exemple de certaines conduites, certains gestes d'une tribu sauvage, et de certains modèles, signes et symboles (armements, ornements, vêtements, emblèmes, masques, cris, chants, danses, etc.) par lesquels elle extériorise ses attitudes collectives. Il est impossible de déceler directement si ces extériorisations recouvrent des manifestations religieuses ou magiques, ou juridiques, ou militaires, ou gymniques, plutôt qu'une invite à engager des tractations commerciales ; si elles correspondent à des procédés techniques de production plutôt qu'à des salutations de bienvenue ou à des menaces. Seule la saisie des valeurs et idées impliquées dans ces phénomènes sociaux totaux peut trancher la question. ....."

10. Etats mentaux et actes psychiques collectifs.

"La vie psychique se manifeste sur tous les plans

"étagés de la réalité sociale ; elle fait partie inté-
"grante de cette réalité dont elle est imprégnée ; elle
"ne possède *aucune préséance, mais constitue un palier*
"du phénomène social total dont on doit tenir compte.
"La sociologie en profondeur conçoit tout fait psychique
"conscient ou non, qu'elle découvre dans la société, com-
"me situé dans l'être et tout particulièrement dans l'ê-
"tre social. Elle considère que la conscience n'est pas
"moins immanente à la société, au monde, à l'être, que
"ceux-ci ne le sont à la conscience. Au point de vue so-
"ciologique, le psychique en général et le conscient en
"particulier, sont des réalités encastrées dans d'autres
"réalités. Cette immanence réciproque et cette tendance
"à s'ouvrir sont réduites au minimum dans les "états
"mentaux" (par exemple, les représentations, la mémoire,
"les souffrances et les satisfactions, les velléités et
"les efforts) ; elles sont moyennes dans les "opinions"
"(toujours hésitantes et incertaines) ; et elles sont à
"leur maximum dans les "actes mentaux" (intuitions de
"coloration intellectuelle, émotive ou volontaire, et
"jugements)." (p. 169).....

x

x x

p. 171 : "La sociologie en profondeur fait triompher
"en sociologie un sur-relativisme et un hyper-empirisme
"qui ne se manifestent pas seulement dans une variation
"de l'actualité et de la virtualité des paliers, en fonc-
"tion des formes de sociabilité et des groupes divers,
"mais encore dans le renversement fondamental de la hié-
"rarchie de ces paliers, ce qui ouvre la voie à l'étude
"des structures partielles et globales. Ces changements
"bouleversent les propriétés mêmes de la réalité sociale
"qui ne possède pas de "nature" stable. C'est ainsi que
"la sociologie en profondeur se montre capable d'expli-
"quer ce fait primordial que dans chaque société, dans
"chaque classe, même dans chaque groupe, peut surgir une
"conception différente du caractère des faits sociaux."

---

fin du ch. 1 de la 2° section

# D E F I N I T I O N  E T Y M O L O G I Q U E

# D U

# T E R M E  S O C I O L O G I E

----OOO----

Après la diversité de définitions dont une vue tantôt panoramique, parfois analytique, vient d'être donnée, il ne serait nullement mal advenu de considérer le terme SOCIOLOGIE en partant de l'étymologie même de celui-ci.

Le substantif sociologie est la composition de deux termes :

- socius (datif et ablatif : socio)
- logos

La sociologie peut donc, d'entrée de jeu, être définie comme : discours (logos) sur le socius. Discours, disait-on avant les temps contemporains, du temps où la connaissance était davantage un art. Science, dit-on aujourd'hui et depuis que, grâce à des méthodes appropriées, la connaissance peut cerner davantage son objet, et aboutir non plus seulement comme auparavant à une description mais, comme de nos jours, à une explication, voire à l'explication.

La sociologie est, en conséquence, et étymologiquement :

SCIENCE DU SOCIUS, la science qui a pour objet LE SOCIUS.

Mais qu'est-ce que le socius ?

A. CUVILLIER, dans le "DICTIONNAIRE DE SOCIOLOGIE" d'Emilio Willems (1961, Paris), définit comme suit le substantif SOCIUS (1) :

"SOCIUS. Terme introduit par les sociologues américains "(notamment Giddings, 1898) pour désigner la plus petite unité "d'investigation en sociologie. Le SOCIUS, c'est l'individu, non "pas en tant qu'individualité psycho-organique, mais en tant "qu'impliqué dans le réseau des relations et des comportements so- "ciaux".

A. LALANDE, dans son "VOCABULAIRE TECHNIQUE ET CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE" (Paris, 1960, 8° éd., rev. et augm.) écrit :

"SOCIUS", terme latin employé par divers écrivains, "surtout de langue anglaise, notamment J. M. BALDWIN, pour désigner "un individu, au point de vue mental, en tant que membre d'une "Société, c'est-à-dire en tant qu'il a conscience d'être en rela- "tion avec d'autres moi semblables au sien. Il dit aussi en ce sens "social self" (moi social) et soutient que tel est le vrai moi con- "cret, tandis que le moi considéré à part de ses relations sociales "n'est qu'une abstraction. Voir "Social and ethical interpretations "in mental development", ch. 1, et l'article Socius dans Dict. of "psychol. and philos."

Une remarque digressive mais importante

Il est intéressant de noter comment la formation, puis l'orientation des préoccupations et des lectures scientifiques de chacun des deux auteurs cités ci-dessus, comment également les relations humaines et socio-professionnelles qui sont (ou furent) les leurs, ont contribué à faire attribuer différemment la popularisation "stricto et primo sensu" d'un même terme. Cela s'explique si l'on n'oublie pas que le philosophe que fut et demeura Lalande qui consacra presque toute son énergie et la plus belle tranche de sa vie - de 33 à 56 ans, voire jusqu'à 80 ans - connut bien le "dictionary of psychology and philosophy" de Baldwin publié en 1916 et dont il fait mention dans sa PREFACE A LA CINQUIEME EDITION de son "VOCABULAIRE TECHNIQUE ET CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE" (cf. op. c. p. XIV), connut fort probablement assez bien Baldwin lui-même,

---

(1) cf. également Cuvillier in Manuel de sociologie t. 1, p. 81

ce dernier, d'une part, ayant professé en 1918 et en 1919 aux Hautes Etudes Sociales, à Paris où Lalande lui-même enseignait, et, d'autre part, ayant été de 1909 à 1913 président du Congrès International de Psychologie ; Lalande ayant, de son côté, été l'âme de la Société Française de Philosophie. Quant au philosophe de plus en plus sociologue qu'est A. CUVILLIER, l'attribution, par celui-ci, de la popularisation du terme SOCIUS aux sociologues américains s'explique par l'actualité et la vogue acquise en France par la sociologie d'outre-atlantique depuis notamment la fin de la deuxième guerre mondiale, vogue concomitante à une certaine baisse de la vogue de la sociologie anglaise en France.

La présente remarque a pour BUT UNIQUE d'attirer l'attention de l'étudiant sur le fait ci-après : retrouver le véritable auteur qui contribua à rendre courante l'utilisation d'un néologisme est un travail de longue haleine : il peut y avoir parfois participation de plusieurs auteurs s'ignorant réciproquement comme attelés à une tâche semblable. Une pareille prudence aussi extrême doit non moins présider aux recherches de paternité de tout néologisme : un terme peut avoir été forgé par un auteur et devoir son utilisation courante à d'autres auteurs : tel est le cas du mot ETHNIE forgé par Vacher de Lapouge en 1896, mot qui demeura longtemps dans l'ombre (1) et qui fut rendu courant, à partir de 1958 notamment, par des psycho-sociologues surtout africains en réaction à la réservation par les ethnologues des pays développés du terme TRIBU aux seules peuples dits primitifs.

*

Après cette remarque d'ordre méthodologique et critique, revenons à la définition introductive et provisoire de la notion de sociologie, science du socius ou "social self" (moi social) c'est-à-dire de l'individu "au point de vue mental, en tant que membre d'une "société c'est-à-dire en tant qu'il a conscience d'être en

---

(1) Voir BIFFOT L. : "Contribution à la connaissance et compréhension "des populations rurales du Nord-Est du Gabon" (thèse d'Université en sociologie ; 1964 ; ORSTOM Libreville ; ronéo ; 236 p. ; pp. 16-20). Voir également la 2e édition revue & corrigée du même ouvrage, publiée par le CENAREST, juillet 1977, 239 p. ronéo ; Libreville, - notamment pp. 18-22.

"relation avec d'autres moi semblables au sien." (1)

La sociologie peut donc, dans une première approche, être considérée comme science ayant, pour objet, l'être humain en tant qu'être social vivant dans une société donnée c'est-à-dire co-existant avec d'autres êtres humains; co-existence faite de relations de toutes natures et dont chacun des être impliqués, insérés, engagés a plus ou moins conscience.

C'est dire, "in fine", que la sociologie est la science de la société, "the science of society", comme l'a définie Stephen COTGROVE dans son ouvrage "The science of society : an introduction to sociology." (2)

---

(1) Dans "Fondements de la sociométrie". (P.U.F., 1954), J.L. "MORENO "pose comme IDENTIQUES les termes SOCIUS et COMPAGNON. "(cf. p. XIV). Il écrit : "la sociométrie a trois points de référence :
socius-le compagnon, metrum-la mesure, drame-l'action. Il en est "résulté trois champs de recherches : recherches sur les grou-"pes, sur la mesure, sur l'action. La sociométrie authentique "est toujours une science de l'action". Voir également et sur-"tout la description que MORENO fait de l'atome social pp. 159-"163 op. c.

(2) Stephen COTGROVE : "The science of society : an introduction to "sociology" (London, G. Allen & Uniwin LTD, 7° impression, 1969 ) N.B.: la 1° édition est de 1967

# D E L I M I T A T I O N  I N T R O D U C T I V E

# D U  D O M A I N E

# D E  L A

# S O C I O L O G I E

---

En terminant notre investigation introductive relative à la notion de sociologie, science (1) du socius c'est-à-dire de l'individu en tant qu'impliqué dans un réseau de relations psycho-sociales et ayant plus ou moins conscience de cette implication, de cette insertion, de cet engagement, nous avons recouru au titre d'une publication de Stephen COTGROVE pour définir, de façon plus concrète, plus visuellement perceptible si nous pouvons ainsi nous exprimer, LA SOCIOLOGIE :

"The science of society : an introduction to sociology". Titre qui pose sans ambiguïté la SOCIOLOGIE comme SCIENCE DE LA SOCIETE, comme SCIENCE AYANT POUR OBJET LA SOCIETE, ou si l'on préfère, comme SCIENCE AYANT POUR DOMAINE - un domaine bien délimité - LA SOCIETE. La société humaine, convient-il d'ajouter pour écarter toute équivoque avec les sociétés animales, par exemple (2).

La sociologie définie ou présentée comme science de la société n'est point innovation de COTGROVE.

---

(1) Logos a été traduit dans la leçon 1 par le mot SCIENCE et non par le substantif ART ni par le mot DISCOURS.

La sociologie, primitivement DISCOURS, ensuite ART, enfin SCIENCE: telle est l'évolution de celle-ci.

(2) "Les sociétés animales", publié en 1876, tel est le titre d'un ouvrage de Victor ESPINAS (1844-1922) pour qui "la sociologie comprend, à titre de moments divers d'une même évolution, les faits sociaux manifestés par l'animal comme ceux manifestés par l'homme.

William Graham SUMNER (1840-1910) qui peut, dans une large mesure, être, toutes comparaisons bien faites, appelé le DURKHEIM des U.S.A. ou encore le SIMMEL des Amériques, publiait, en 1903, "SOCIETOLOGY", titre suffisamment éloquent, et laissait, avant de mourir, SCIENCE OF SOCIETY (1), un de ses principaux travaux, qui est à demeure un ouvrage de sociologie.

Peut également être citée une quinzaine de livres écrits entre 1937 et 1960 dont les titres seuls établissent de façon fort claire que la société est objet et domaine de la sociologie. En effet, nous avons :

- en 1937, de R.M. MacIver : "Society, a text-book of sociology", réédition de "Society, its structure and change" livré au lecteur la première fois en 1931 et dont la neuvième édition (Londres, 1956) porte le titre de "Elements of social science" (2);
- en 1938, de Jay RUMNEY : "The science of society" ;
- en 1942, de Kimball YOUNG : "Sociology : a study of society and culture" ;
- en 1947, de Howard W. ODUM : "Understanding society, the principles of dynamic sociology" ;
- en 1952 :

a/- de Arnold W. GREEN : "Sociology, an analysis of life in modern society" ;

b/- de Francis E. MERRIL et H. Wentworth ELDREDGE : "Culture and society : an introduction to sociology" ;

- en 1955, de Elgin F. HUNT, éd. : "Social science, an introduction to the study of society" ;
- en 1956, de Arnold M. RAMOS : "Sociology : the study of human relations" ;
- en 1957 :

a/- de Samuel KOENIG : "Man and society, the basic teachings of sociology" ;

---

(1) science of society, ouvrage posthume en quatre tomes, fut publié, selon CUVILLIER (Man. de soc., t.1, p. 59), en 1927 par Albert Galloway KELLER (1874-1956), et, selon le "DICTIONNAIRE DE SOCIOLOGIE" d'E. WILLEMS, en 1920 dans la collection A.G. KELLER.

(2) CUVILLIER, o.c.p. XXVII

b/- de Robert BIERSTEDT : "The social order, an introduction to sociology" ;

c/- de Karl MANNHEIM : "Systematic sociology : an introduction to the study of society" ;

d/- de A.R. RADCLIFFE-BROWN : "A natural science of society" ;

- en 1960, de Jerome G. MANIS Samuel I. CLARK : "Man and society: an introduction to social science".

X

X X

Ce domaine de la sociologie, délimité théoriquement par la notion de SOCIETE, peut être, tel que le fait Steph. COTGROVE dans son ouvrage précité, doublement réparti :

A - le système social, d'une part,
B - les processus sociaux, d'autre part.

Dans le système social sont distinguées cinq parties et, dans le processus social, trois. Ces parties sont les suivantes :

<u>dans le système social :</u>

1 - la famille,
2 - le système éducationnel,
3 - le système économique et les occupations,
4 - le système politique,
5 - les systèmes de croyance ;

<u>dans le processus social</u> :

1 - différenciation et stratification sociales,
2 - organisation,
3 - déviance, désorganisation et changement.

X

De chacune des cinq parties du système social, COTGROVE donne les subdivisions ci-après :

1 - de la famille : - la famille et le système social,
- les fonctions de la famille,
- la famille et le changement social ;

2 - du système éducationnel:

- éducation, culture, et structure sociale,
- mass media et structure sociale,
- le système éducationnel proprement dit,
- groupes d'âges et culture de la jeunesse,
- éducation en tant que processus social,
- les fonctions sociales de l'éducation ;
- éducation et changement social ;

3 - du système économique et les occupations :

- travail et chômage,
- l'économie et le système social,
- occupations et l'économie,
- stratégies relatives aux occupations,
- les implications du chômage,
- changement social et l'économie ;

4 - du système politique :

- le système politique et le système social,
- processus politique,
- systèmes politiques et le changement social ;

5 - des systèmes de croyance :

- systèmes de croyance et société,
- religion,
- les fonctions de la religion,
- science et le système social,
- idéologie et le système social.

X

Quant aux trois feuillets des PROCESSUS SOCIAUX, voici les subdivisions respectives qu'en établit COTGROVE :

1 - différenciations et stratifications sociales :

- types de stratification,
- la distribution des différences et écarts,
- solidarité de classe,
- mobilité sociale ,
- les classes supérieure, moyenne et ouvrière,
- stratification et changement social ;

2 - organisations :

- groupes, organisations et bureaucratie,
- organisations en tant que systèmes,
- individus et organisations ;

3 - déviance , désorganisation et changement :

- perspectives,
- tendances : modernisation et industrialisation,
- sources de changement et de désorganisation,
- individus et système social.

# S E G M E N T A T I O N
# ET
# P O L Y S E G M E N T A T I O N
# DE LA
# S O C I O L O G I E

-=-=-=-=-

## A. - SEGMENTATION

La vue panoramique de l'objet et du domaine de la sociologie, fournie par Stph. COTGROVE, et que l'on retrouve plus ou moins semblable chez d'autres sociologues, permet de constater que ce domaine vaste, macroscopique, non seulement ne peut nullement être exploré par les recherches d'un seul chercheur, mais encore peut faire et effectivement fait l'objet de spécialisations permettant des investigations plus en profondeur et une particularisation et segmentation de la sociologie générale. C'est ainsi que naquit, par la force même du souci de cerner le réel dans ses retranchements les plus subtils, une

- sociologie de la famille,
- sociologie de l'éducation,
- sociologie économique ou sociologie du développement,
- sociologie politique,
- sociologie du droit,
- sociologie religieuse,
- sociologie des loisirs,
- sociologie du travail,
- sociologie de la médecine,
- sociologie rurale,
- sociologie urbaine.

### a/ - sociologie de la famille

Que soient organisés périodiquement aussi bien des "séminaires internationaux sur les recherches familiales", dont nous citerons celui d'Olso en 1963, le huitième de ce genre, qui arrêta son attention sur les causes de la précocité des mariages constatés partout dans le monde; que des colloques consacrés à la sociologie de la famille, tel celui de Bruxelles en mai 1965 ; voilà qui témoigne hautement de l'existence d'une telle branche de la sociologie. Sociologie dont, en France, P. H. CHOMBARD DE LAUWE est un peu le chef de file.

Parmi les nombreux ouvrages publiés dans ce domaine citons :

- "Famille et Habitations" par P.H. CHOMBARD DE LAUWE (éd. CNRS, 1959) ;
- "Les rôles masculins et féminins (les stéréotypes, la famille les états intersexuels)" par A.M. ROCHEBLAVE (PUF, 1964) ;
- "Family and kinship in East London" par M. YOUNG & P. WILLMOTT (London, 1957) ;
- "Family, environment and delinquency" par SHELDON & F. GLUECK (London, 1962) ;
- "Les dépenses exceptionnelles dans les budgets de ménage à Pointe-Noire" par R. DEVAUGES & L. BIFFOT (ORSTOM, cah. série Sc. Hum. 1, 3, 1963).

b/ - <u>sociologie de l'éducation</u>

Citons :

- "Education et société" par E. DURKHEIM (1922);
- "The sociology of teaching" par W. Waller (N.Y., 1932),
- "Social class and educational opportunity" par Jean FLOUD, A. H. HASLEY et F. M. MARTIN (London, 1956),
- "L'éducation sexuelle chez l'enfant" par A. BERGE (PUF, 1968),
- "La coéducation dans les écoles mixtes" par E. BREUSE (PUF, 1970),
- "Comportements et attitudes de la jeunesse scolaire gabonaise" par L. BIFFOT (ORSTOM, Paris, 1971),
- " La pédagogie institutionnelle. L'école vers l'autogestion" par M. LOBROT (Paris, Gauthier-Villard, 1966).

c/ - <u>sociologie économique</u>

Michel MATARASSO, sociologue économiste, écrit, entre autres, à ce sujet : "Disposant d'une information économique de plus "en plus ample (ou s'en emparant avant d'autres) et au fur et à "mesure renouvelée, chacun des groupes rivaux entend intégrer, dans "sa sphère respective, une part toujours plus grande du pouvoir de "décision collective ; c'est dire que la sociologie économique de

"ce temps se développe en fonction du progrès d'une science nouvelle "fondamentale qui n'est autre que la théorie appliquée des stratégies "de décisions : élaborée par quelques-uns, mais jouée - donc repensée "- et modifiée par tous, elle semble être bien appelée à constituer "la future discipline unifiante des sciences de la société tant il "est vrai que dans ces domaines un changement dans l'état des con- "naissances appelle, à quelque égard, un changement dans la matière "étudiée, c'est-à-dire dans la société elle-même. En ce sens, la "sociologie économique n'est jamais autre chose qu'un savoir-action"(1).

Dans la sous-chapitre intitulé : LE PASSAGE DE L'ANALYSE A LA SOCIOLOGIE ECONOMIQUE, JEAN WELLER écrit dans le "Traité de sociologie" de Gurvitch : "C'est ici que se joue la chance d'une sociolo- "gie économique ayant trouvé consistance et rigueur. Son rôle ne "serait plus seulement soit de critiquer ou de compléter une histoire "des doctrines du type traditionnel, soit de jouer un rôle auxiliaire "au cours de l'élaboration et de l'utilisation des instruments de "l'analyse moderne. A un certain stade une coopération plus étroite "entre économistes et sociologues devient nécessaire : de cette "coopération peut surgir, surtout dans les conditions actuelles de la "spécialisation des recherches, une discipline tierce conquérant "progressivement sa place comme branche particulière de la sociolo- "gie". (cf. p. 375) (2).

Il termine le sous-chapitre précité en affirmant : "On ne "s'étonnera donc pas si, par-delà les problèmes de l'expansion ou de "la croissance, le grand débat sur le "progrès économique" fasse "intervenir de plus en plus fréquemment des préoccupations d'un carac- "tère largement sociologique chez ceux qui veulent rester le plus "fidèles à notre discipline. Et ce n'est pas l'un des moindres para- "doxes que là où l'analyse économique, au sens le plus strict, trouve "un champ d'application privilégiée (modèles abstraits, démonstra- "tions mathématiques, recherches économétriques et "opérationnelles", "etc...), la sociologie économique découvre les plus vastes perspec- tives (confrontations des régimes ou systèmes, étude des conditions "de structuration et de destructuration, discussion des implications "de la croissance économique ou de la nature du "progrès" recherché, etc...) " (p. 378).

---

(1) cf. La sociologie (coll. Les Dictionnaires du Savoir, Paris 1970).
(2) souligné par nous.

d/ - sociologie politique

Deux écoles ici s'opposent :

- Suivant le sens premier du terme POLITIQUE, la sociologie politique est SCIENCE DE L'ETAT dont l'origine et le modèle sont cette Cité , cet Etat antique dont parle Fustel de Coulanges ;
- pour l'école opposée, la sociologie politique embrasse tout ce qui concerne l'autorité, le commandement, le pouvoir, et cela dans des groupes aussi différents que l'entreprise, la famille, l'Etat, l'Eglise...

L'accord est loin d'être réalisé quant à l'objet propre de la sociologie politique comme d'ailleurs sur celui de la sociologie économique ; et l'opinion de Duverger affirmant la synonymie entre sociologie politique et science politique est loin d'être généralement admise (1). Il convient, à notre avis, de distinguer de la sociologie politique la science politique. Aux Etats-Unis, l'une et l'autre sont enseignées, la première dans un département distinct par des professeurs de sociologie, la seconde dans un département également distinct par des professeurs de science politique . En Europe, par contre, une plus grande souplesse est observée.

Le point de vue de Duverger, et la synonymie que celui-ci établit entre sociologie politique et science politique, hautement valables lorsqu'il rédigea, il y a une vingtaine d'années, le chapitre intitulé "Introduction à une sociologie des régimes politiques" (2), semblent aujourd'hui assez contestables depuis l'avènement d'une génération de chercheurs "de formation proprement sociologique" (3) et psycho-sociologique.

En effet, l'examen de l'objet et du domaine même de la sociologie politique, à savoir, l'univers politique (4), dans lequel se distinguent, sur le plan didactique, les groupes de pression, les partis politiques, les idéologies, etc.., ne peut se limiter, tel le font, en raison de leur formation et spécialisation, les politologues, à une exposition et description des

---

(1) Traité de sociologie (sous la dir. de G. Gurv.) t.II, ch.I, p. 3, note 1
(2) ibid.
(3) Etudiants qui terminèrent leurs études à compter des années 1956.
(4) cf. Sociologie politique, par J. Moreau, G. Dupuis, J. Georgel (Paris, 1966) p. 27

mécanismes, de la structure desdits micro-objets. Il est absolument nécessaire d'aboutir à l'explication qui permet de comprendre le pourquoi de l'existence, de la persistance, etc... du phénomène politique étudié. Un exemple concret : le politologue expose la structure, les mécanismes des partis politiques en Angleterre, en France, aux U.S.A., en U.R.S.S., en Afrique du Sud, dans les jeunes Etats africains... Mais, à notre connaissance, aucun traité rédigé par ces derniers - tout au moins les ouvrages scientifiques de langue française et les ouvrages étrangers traduits en cette dernière langue - n'a expliqué, de façon satisfaisante, dans l'exposition des partis politiques américains, l'absence totale d'idéologie, d'une idéologie dans le parti démocrate comme dans le parti républicain, alors que, dans le bipartisme anglais, chaque parti a une idéologie bien sienne ou tout au moins en affiche une bien ou suffisamment distincte.

Selon nous, les partis politiques U.S. sont condamnés à ne jamais avoir chacun une idéologie à cause de la non-conformité, de la discordance du comportement généralisé du Blanc américain face à la constitution U.S. quant au problème de l'apartheid, à cause, en d'autres termes, de la discordance, chez la majorité de la population des USA, entre le devoir, ce qu'il faut faire, d'une part, et le comportemental, ce que l'on vit et réalise, d'autre part. Cette conformité entre le "ce-qu'il-faut-faire" et le "ce-que-l'on-fait" explique l'existence d'une idéologie dans le parti politique des blancs sud-africains. Le parti politique américain qui s'aviserait de se donner une idéologie serait ou bien conforme à la constitution mais alors IMPOPULAIRE et exsangue au regard de la majorité de la population en raison de la ségrégation vécue, ou bien alors anti-constitutionnel, le parti d'un groupe racial, les Noirs hormis, et condamné par la constitution à ne pouvoir subsister que clandestin.

Le dernier exemple que nous citerons de la nécessité de rattacher la sociologie politique à la sociologie et, de préférence, à la psycho-sociologie, et non à la science politique, est tiré de l'examen de la notion d'idéologie. L'idéologie communiste, v.g., ne peut être pleinement exposée c'est-à-dire non seulement décrite, expliquée et comprise mais encore objectivement critiquée c'est-à-dire EXAMINEE, sans un recours à la psychologie comportementale du vivant, à l'éthologie, laquelle permet de constater que la notion de territoire, que les notions de verticalité, hiérarchie, diffé-

renciation entre individus, etc... sont des données fondamentales de toute co-existence, de toute co-habitation chez le vivant, permet, en conséquence, de constater que l'idéal d'une société sans classes est utopie, est aspiration contraire à la constitution somato-psychique du vivant, et, partant, de l'être humain (1).

Ce que nous venons d'exprimer relatif à l'examen et analyse de la notion de partis politiques, du concept d'idéologie, l'est davantage lorsqu'il est question d'étudier les GROUPES DE PRESSION.

Voilà pourquoi, à notre avis fondé sur notre propre expérience de chercheur, de praticien, la sociologie politique est davantage du domaine des psycho-sociologues que des politologues.

e/ - sociologie du droit

Citons à cet effet des ouvrages dont les titres seuls permettent de cerner avec clarté l'objet même de cette branche de la sociologie :

- "Flexible Droit" de J. CARBONNIER (L.G.D.J., Paris),
- "Les métamorphoses économiques et sociales du droit privé aujourd'hui" de R. SAVATIER (n° 105 Dalloz, 1964),
- "Les résultats sociaux des règles de droit" de P. Durand (in Annales de Toulouse, 1959).

f/ - sociologie religieuse

Elle concerne tout ce qui a trait à la religion et aux croyances. Le chef de file de cette branche de la sociologie est en France LE BRAS.

---

(1) - Nous renvoyons, à cet effet, à :

- Ethologie : biologie du comportement, par Ir. EIBLEIBES-FELDT
- Ethologie : biologie du comportement, par Jean Claude RUWET

Citons :

- "Les religions africaines au Brésil", de R. Bastide ;
- "Vers une sociologie des interpénétrations des civilisations" (P.U.F., 1960) de R. Bastide ;
- "Essor ou déclin du catholicisme français" par G. MURY ; (édit. sociales, 1960) ;
- "Le vaudou haïtien", par A. METRAUX (Gallimard, Paris) ;
- "La religion et la magie Songhay" par J. Rouch (PUF, 1960).

Sont également des ouvrages de sociologie religieuse toutes les études et recherches réalisées par Jacques BINET, O. GOLLNHOFER, et R. Sillans sur le bwiti tant fang que mitsogo.

g/ - sociologie du travail

Elle étudie toutes les implications sociales, économiques etc... des différents modes de travail sur l'être humain. Le chômage, les facteurs d'intégration et de désintégration du travailleur, la distribution des salaires, la dignité humaine du travailleur, etc... : tels sont les différents thèmes de cette branche de la sociologie.

h/ - sociologie des loisirs

Née vers 1955.
Avec, d'abord, "Vers une civilisation du loisir ?" publié en 1962,
avec, ensuite, "Loisirs et Culture" livré, avec la collaboration de A. Ripert, au lecteur en 1966, J. DUMAZEDIER est le créateur de la branche de sociologie connue universellement sous la dénomination de sociologie des loisirs.

Très tôt se firent sentir la nécessité et l'importance de cette sociologie particulière ainsi qu'en témoignent, v.g., ce séminaire international de sociologie tenu à la Havane en décembre 1966 et dont le thème "Le temps libre et le sous-développement" est suffisamment éloquent, et le congrès international sur la fatigue" organisé par l'Association de médecine psycho-somatique, à Paris, en septembre 1966.

Congrès et séminaire qui ne demeurèrent ni sans écho ni sans imitation.

Parmi les publications au titre hautement éloquent de cette branche de la sociologie, nous citerons "PRENDRE LE TEMPS DE VIVRE. TRAVAIL, VACANCES ET RETRAITE A LA CARTE" de Philippe LAMOUR et Jacques CHALENDER (éd. du seuil, 1974, 127 p.). Titre qui fait ressortir les liens étroits qui unissent la sociologie des loisirs à la sociologie du travail.

Hier, chapitre des études de sociologie du travail, les loisirs constituent aujourd'hui un segment bien particularisé de la sociologie générale, distinct et complémentaire de la sociologie du travail.

X

X x

La segmentation de la sociologie est un impératif imposé par la nécessité de connaître, comprendre et expliquer les phénomènes sociaux, de connaître, comprendre et expliquer les manières de penser, d'être, d'agir... du socius, et, dans une mesure que l'on souhaite et s'efforce de rendre quasi totale, de prévoir non seulement l'éventail des orientations, des directions de tel(s) ou tel(s) phénomènes, de tel(s) ou tel(s) comportement(s), attitude(s), croyance(s), innovation(s), atypicalité(s) etc... mais encore l'impact que cette (ou ces) innovation(s) déviance(s) croyance(s) attitude(s) etc. peut, peuvent avoir sur un groupe, sur une collectivité, sur une société donnée, sur la société, la collectivité, le groupe où elle(s) a (ou ont) lieu.

Ce souci, essentiel, cet impératif catégorique de la sociologie,ou mieux, de la psycho-sociologie, science appelée à phégocyter et supplanter progressivement la sociologie (1), de CONNAITRE, COMPRENDRE, EXPLIQUER ET PREVOIR les phénomènes sociaux, est à la base même de la création incessante de secteurs nouveaux en sociologie. Nous citerons à ce propos, pour y avoir participé en qualité de membre actif, la naissance, officialisée à l'échelle mondiale, de la SOCIOLOGIE RURALE. C'est, effectivement, en 1964 que plus de cent

---

(1) cf. L. BIFFOT : Essai de solution de plus d'un problème des universités des pays africains et malgache ( ORSTOM Librev., 1971, 24 p.) notamm. pp. 9-19. Voir notre ouvr. ARTICLES & COMMUNICATIONS SOCIOLOGIQUES ( coll. Sc. Hum. Gab. , 1977, 219 p ) pp. 138 et sq. Voir également la définition ici esquissée du terme SOCIOLOGIE à la fin de ce chapître.

sociologues venus de tous continents et regroupés à Dijon par la convergence et similitude des travaux et préoccupations sur le développement du monde rural décidèrent de se regrouper en ASSOCIATION INTERNATIONALE, dépassant ainsi le cadre devenu étroit de la SOCIETE EUROPEENNE DE SOCIOLOGIE RURALE, ET mirent sur pied un COMITE POUR LA COOPERATION INTERNATIONALE EN SOCIOLOGIE RURALE (1).

Cette segmentation conduit Gurvitch et ses collaborateurs in le TRAITE DE SOCIOLOGIE, - à distinguer une :

- sociologie économique,
- sociologie industrielle,
- sociologie politique,
- sociologie des oeuvres de civilisation.

b/ - POLYSEGMENTATION

Ces segments ou branches de la sociologie générale, à savoir sociologie religieuse, sociologie de la famille, sociologie du travail, etc... sont subdivisés, à leur tour et selon les auteurs en rameaux plus ou moins nombreux.

Pour G. GURVITCH, les quatre sociologies particulières susmentionnées se polysegmentent comme suit :

- la sociologie économique en
  - sociologie des systèmes, régimes et structures économiques,
  - sociologie des fluctuations économiques ;

- la sociologie industrielle en
  - sociologie des techniques de production et du travail ,
  - psycho-sociologie de l'entreprise ,
  - sociologie du syndicalisme, de l'auto-gestion ouvrière et des conflits du travail ;

- la sociologie politique en

---

(1) - Le deuxième congrès mondial de sociologie rurale eut lieu à Drienerlo (Enschede) en Hollande en 1968 ; le troisième, en 1972, à Bâton Rouge, aux USA.

- sociologie des régimes politiques,
- sociologie des partis politiques,
- sociologie électorale ;

- la sociologie des oeuvres de civilisation en

- sociologie des religions,
- sociologie de la connaissance,
- sociologie de la vie morale,
- sociologie du droit,
- sociologie criminelle,
- psycho-sociologie de l'enfance,
- sociologie du langage,
- sociologie de l'art,
- sociologie de la musique,
- sociologie de la littérature.

X

X X

EN RESUME

La segmentation et la polysegmentation sont une double conséquence de cet impératif qui s'impose à la sociologie, science du socius, tel que nous avons défini plus haut ce terme ; science de la société ; "science, selon J. SUMPF et M. HUGUES, des lois de phénomènes sociaux" (1).

---

(1) - cf. Dictionnaire de sociologie (Larousse, 1973).

# I N T E R F E R E N C E S
# E T
# I N T E R R E L A T I O N S
# D E S
# S O C I O L O G I E S  P A R T I C U L I E R E S

---

La segmentation et polysegmentation de la sociologie n'est nullement à considérer comme signifiant un cloisonnement rigide, une étanchéité de chaque sociologie particulière. Le praticien qui a longtemps exercé sait fort bien qu'il existe, entre les différentes sociologies particulières, des interférences, des interrelations telles qu'aucune étude de sociologie particulière ne peut être réellement scientifique, efficiente, ne peut appréhender dans ses retranchements les plus subtils un phénomène social, les phénomènes sociaux examinés, si, dans l'investigation, le champ de chaque sociologie particulière connexe n'est pas exploré.

Ces interrelations sont parfois si riches, si profondes, que PARFOIS la segmentation et polysegmentation de la sociologie finit par paraître au praticien comme plutôt didactique que réelle, comme enveloppée d'une certaine artificialité.

Examinons ici ces interférences en prenant comme champ principal la SOCIOLOGIE DU TRAVAIL, e.g.

## INTERFERENCE DE LA SOCIOLOGIE DU TRAVAIL ET DE LA SOCIOLOGIE RELIGIEUSE

Exemple. Soit une entreprise isolée des grands centres de consommation. Le ravitaillement de ladite entreprise est alors obligatoirement assuré par un économat de l'entreprise même. Les produits vendus dans cet économat devront être en conformité avec les tabous et les interdits de la population travailleuse. Si celle-ci est constituée en majorité de musulmans, l'économat de la société tiendra compte des interdits de cette religion. Le porc et toutes les conserves dans lesquelles le porc entre comme matière constituante seront à proscrire.

Autre exemple. Si la population travailleuse est constituée notamment de Fangs, l'antilope appelée " SÔ" (antilope dormante) ne pour-

ra pas être grandement commercialisée dans une telle entreprise.

Troisième exemple. Supposons l'entreprise constituée en majorité des travailleurs miènès du clan aguekaza ; aguekazas qui respectent scrupuleusement leur interdit. L'employeur devra tenir compte dudit interdit et ne pourra donc pas commercialiser, dans son économat, le poisson rouge.

L'interférence de la sociologie religieuse et de la sociologie du travail est, on n'en peut mieux, manifeste.

## INTERFERENCE DE LA SOCIOLOGIE DU TRAVAIL ET DE LA SOCIOLOGIE DE LA FAMILLE

Un exemple faisant intervenir la notion de pouvoir d'achat d'une famille. Supposons deux travailleurs exerçant une même profession et payés à un même taux. L'un est responsable de six personnes à nourrir, l'autre de deux seulement. Ces deux chefs de famille n'auront pas, chaque mois, un même pourcentage de dépenses dans le domaine alimentaire comme dans le domaine vestimentaire, bref dans tous les domaines. L'intégration de l'un et de l'autre à l'entreprise ne pourra jamais être, conséquemment, égale.

La taille de la famille est donc un facteur nullement négligeable dans la considération du monde du travail et des problèmes de ce dernier.

Autre exemple. Deux individus exerçant une même fonction et payés au même taux. L'un a une épouse économe, l'autre une conjointe à propension nette au paraître.

Il va de soi que le mari de cette dernière s'entendra plus d'une fois dire que son salaire est modique ; ce qui colorera au fil des mois la perception qu'il a de l'entreprise qui l'emploie. Une désintégration lente, imperceptible, peut s'amorcer, dont la progression peut aboutir à un embrigadement du concerné parmi les aigris, les meneurs éventuels. Un tel travailleur est alors un élément aisément vulnérable, facile à recruter et à incorporer pour des menées subversives, pour des revendications massives, populaires d'augmentation(s) de salaires, etc...

Les qualités bonnes et mauvaises d'une épouse sont un facteur nullement négligeable dans la perception qu'un travailleur a de son entreprise et dans le comportement de ce dernier à l'endroit de celle-ci.

Dernier exemple. L'intervention du hasard dans la vie sentimentale d'un travailleur peut contribuer à changer la perception que celui-ci avait jusqu'alors de son entreprise, de son univers de travail. A cet effet nous citerons le cas d'un mari sentimentalement exemplaire, bref fidèle. Il a, un jour, une liaison qui le foudroie et, pour son malheur, l'amante se révèle dépensière, aimant le paraître, toujours avide d'argent. Une métamorphose guette alors ledit travailleur, s'il aime intensément cette amante qui non moins intensément aime l'argent. Ainsi un comptable à l'honnêteté jusqu'alors à toute épreuve peut commencer à frauder et fraudera, à la plus grande surprise de ses chefs. L'explication du changement de ce travailleur modèle, v.g., depuis des décades, est à rechercher non pas dans son univers de travail, mais dans son univers familial et parafamilial.

C'est exprimer, en d'autres termes, et en résumé, que le monde du travail ne peut nullement être compris et expliqué dans sa globalité et dans sa profondeur, si le chercheur explore ce micro-monde en faisant abstraction des interférences des autres micro-univers, si la sociologie du travail ne fait pas appel à plus d'une autre sociologie particulière.

## INTERFERENCE DE LA SOCIOLOGIE URBAINE ET DE LA SOCIOLOGIE DU TRAVAIL.

Une des caractéristiques de la ville et des grandes agglomérations est l'étendue, la distance. La distance qui sépare du lieu de travail d'un individu l'habitation de ce dernier, est un facteur qui peut être considérable dans le degré d'intégration ou de désintégration d'un travailleur à l'entreprise où il oeuvre.

Illustrons cela. Soit trois travailleurs d'une même entreprise, exerçant les mêmes fonctions, et payés au même taux. Le premier, pour se rendre à son lieu de travail, est obligé d'emprunter deux taxis ; le deuxième, un taxi ; le troisième, habitant à quelque cinq cents mètres de l'entreprise, ne paie aucun taxi. Chaque fin de mois, la dépense en taxis sera :

- pour le premier : 200 fr x4x23 jours = 18.400 fr.
- pour le deuxième : 100x4x23 = 9.200 fr.
- pour le troisième : 0x4x23 = 0 fr.(1)

(1) Le prix du taxi-omnibus est de cent francs en périmètre urbain. Les taximen s'arrogent la licence de répartir Libreville en plusieurs sections de parcours.

Supposons qu'ils aient tous les trois le même pouvoir d'économie. Le troisième aura économisé chaque année 220.800 fr. Au bout de trois ans il dispose de 662.400 francs qui peuvent lui permettre de solliciter et obtenir un petit crédit pour la fabrication d'une construction sommaire en planches, par exemple. Mise en location, celle-ci peut rapporter un minimum de 30.000 fr. par mois et voilà le pouvoir d'achat dudit travailleur, par rapport au pouvoir d'achat du premier, augmenté de 30.000 fr. : il peut ainsi, quatre ans après, disons cinq ans après, compte tenu du remboursement du petit prêt qu'il a obtenu pour sa construction, disposer mensuellement de 48.400 fr. de plus que le premier.

X

X X

D'autres interrelations peuvent être, de la même manière, brièvement exposées. Interférence de la sociologie du travail (1) d'une part, et d'autre part, de la sociologie rurale, de la sociologie des loisirs, de la sociologie de la médecine, une des dernières nées des sociologies particulières, etc.

---

(1) L'on consultera avec profit, à cet effet, notre ouvrage FACTEURS D'INTEGRATION & DE DESINTEGRATION DU TRAVAILLEUR GABONAIS A SON ENTREPRISE ( cah. ORSTOM, 1963, n°1, 133p.)

# E S Q U I S S E
# D' U N E
# D E F I N I T I O N  O P E R A T O I R E
# D E  L A
# S O C I O L O G I E

---

Comment alors peut-on définir de façon réaliste et opératoire la sociologie ou son substitut progressif (1), la psycho-sociologie ou psychologie de la vie sociale ? Nous proposerons la définition suivante que nous avons formulée en 1972 :

- Etudier, dans tous les cadres et situations sociaux et socio-économiques concrets, existentiels, les manières de penser, d'être, d'agir et de réagir des individus, les façons de concevoir l'existence et l'univers social et d'organiser ces derniers ;
- Cerner, - jusque dans leurs retranchements les plus profonds, les plus subtils, - les comportements, les attitudes, les aspirations de l'individu ;
- Rechercher les motivations ( c'est-à-dire les mobiles, les raisons, les causes, les facteurs agissants,) qui servent ou ont servi de ferment à la gestation ou de moteur à la vitalisation et ensuite parfois de déclic au déclanchement de faits et gestes et conduites, soit sciemment, soit inconsciemment, soit semi-consciemment ou esquissés et ratés ou réalisés ou simplement formulés sous forme de voeu ;
- BREF,CONNAITRE, c'est-à-dire non seulement EXPLIQUER POUR UNE COMPREHENSION TOTALE tout ce que l'être humain, en tant que vivant en groupe, en société, fait, pense, réalise voire simplement souhaite, mais également, si besoin est, PREVOIR le processus de développement des phénomènes examinés, constatés, aux fins de ou orienter ou canaliser, ou accélérer ou

---

(1) Cette affirmation nous vient de notre propre expérience de chercheur exerçant sur le terrain en Afrique depuis 1958.

freiner les effets de ces derniers POUR UNE ACTION SOCIALE ET UNE PLANIFICATION SOCIO-ECONOMIQUE EFFICACES ; TELS SONT LE ROLE FONDAMENTAL, L'OBJECTIF, LA FINALITE DE LA SOCIOLOGIE ou, plutôt, du substitut de celle-ci, à savoir LA PSYCHO-SOCIOLOGIE OU PSYCHOLOGIE DE LA VIE SOCIALE OU PSYCHOLOGIE SOCIALE, cette science jeune aux méthodes aujourd'hui suffisamment certaines, qui, ainsi que l'exprime judicieusement J. STOETZEL, entretient "des rapports particulièrement étroits et, à proprement parler, quotidiens", avec la psychologie, l'ethnologie et, ajoutons-le, l'économie.

Rôle, objectif, finalité qui sont dans le sillage tracé par Gurvitch à la sociologie, lorsqu'il déclare :
"Ainsi, le champ de la sociologie appliquée pour autant qu'elle "tient compte du rôle et de l'efficacité des signes et symboles, "est énorme. Il s'étend des problèmes de planification économique "aux problèmes pédagogiques, des problèmes de réorganisation poli- "tique aux problèmes de réforme de la grammaire, des problèmes de "nouvelles techniques juridiques aux problèmes du renouveau des "concepts logiques et des styles esthétiques. C'est par rapport à "la sociologie appliquée que la position pragmatiste prend toute "sa valeur et reçoit, dans cette sphère limitée, toute sa justifi- "cation. De toute évidence, plus la sociologie s'orientera vers "sa réalité sociale en train de se faire, en effervescence, et "non seulement dans les structures sociales déjà acquises, et plus "elle sera susceptible d'applications pratiques, riches, vivantes "et efficaces." (1)

"La sociologie devrait, pour toutes ces raisons, occuper "tôt ou tard une place de premier plan dans le système des connais- "sances sans revenir d'ailleurs aux prétentions "impérialistes" de "ses origines, ni vouloir résorber les sciences sociales particu- "lières et la philosophie. Il nous paraît également probable qu'elle "va concentrer au moins une partie de ses efforts non pas sur le "passé de la société, ni même sur des types de structures et de "conjonctures sociales déjà connues, mais sur la société présente, "en train de se faire, en état de lutte, d'effervescence et de "création." (2)

---

(1) Gurvitch G.) : La voc. act. de la sociol. t.1, p.7 ; PUF, 4° édition
(2) Gurvitch (G.): id. p.4

# CHAPITRE II

# L E  P O S I T I V I S M E

Etymologiquement, le mot POSITIVISME est composé de l'adjectif POSITIF et du suffixe ISME, lequel indique une tendance, une orientation, une attitude.

Il peut donc, d'entrée de jeu, être défini comme : tendance, attitude,... qui consiste à privilégier ce qui est POSITIF.

S'impose, en conséquence, le devoir didactique de considérer ce dernier terme.

x

## A - EXAMEN DU TERME POSITIF

Le VOCABULAIRE TECHNIQUE & CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE d'André LALANDE donne de l'adjectif POSITIF sept acceptions dont les quatre premières ont trait aux choses ; les trois dernières, d'utilisation d'ailleurs assez rare, aux personnes.

### Application du qualificatif POSITIF aux choses

Appliqué aux choses, le qualificatif POSITIF est défini comme suit :

"A - Qui a été établi par institution, divine ou humaine.

"B - Au point de vue de la connaissance : qui est donné, pré-
"senté à titre de fait par l'expérience, alors même qu'on
"n'en connaît pas la raison d'être ; car tel est le carac-
"tère de ce qui ne relève que des lois fondamentales impo-
"sées primitivement à la nature par la volonté divine....
"D'où plus tard, en un sens purement logique, où l'idée
"de législation disparaît : réel, actuel, effectif.

"C - Certain, solide, sur lequel on peut faire fond ; par suite
"aussi, fécond, efficace, pratique. Très fréquent dans la
"langue parlée : "Un renseignement positif (et non un sim-
"ple bruit). Etre positivement sûr d'un fait."

"D - Opposé à négatif :

"1° dans les sciences morales, désigne ce qui a un contenu réel, "ce qui n'est pas seulement la suppression d'une thèse, d'une "croyance, d'une institution préexistantes.

"2° En logique (et parsuite, en métaphysique), un terme positif "est celui qui pose ou affirme une qualité, par opposition à "la privation ou à l'exclusion de cette qualité.

"3° En mathématiques, positif est l'une des deux qualifications "opposées, déterminant le sens dans lequel est mesurée une "grandeur à partir d'une origine (naturelle ou conventionnelle) "et, par suite, le signe (+) dont une quantité est affectée".

Application, - BIEN QUE RARE -, du qualificatif POSITIF aux personnes (1)

L'adjectif ici considéré revêt alors les trois significations suivantes :

"E - Précis et décidé dans ses affirmations.

"F - Utilitaire, mesurant toutes choses d'après les avantages "réels qu'elles peuvent procurer. cf./sens C - Le mot prend quelque- "fois, en ce sens, une nuance péjorative : il se dit, par li- "tote, d'un caractère intéressé, dépourvu d'idéal.

"G - Qui s'occupe de science positive".

X

Une tendance commune se dégage de la triple signification du terme POSITIF appliqué aux personnes : c'est l'attachement à tout ce qui est REEL, terre-à-terre disions-nous si ce mot composé pouvait être purifié de son aspect péjoratif.
Le cantonnement au REEL permet d'être plus à l'aise dans les affirmations, en raison de la précision et, partant, de la possibilité plus grande de décision, que tout ce qui est de l'univers du réel

---

(1) - Nous soulignons et répétons que ces trois sens sont d'utilisation rare. Ils sont cependant à connaître et à signaler très très brièvement dans une dissertation sur le positivisme. Leur connaissance permet, d'autre part, de lire, sans gêne, nombre d'ouvrages du XVIII°et du XIX° siècles.

dans le sens physique de ce concept, offre, en raison, en d'autres termes, de la possibilité de contrôler inhérente ou tout au moins censée, par l'homme de la rue et même par l'homme de science, inhérente à tout ce qui est réel. Le réel tombe sous les sens et demeure, à ce titre, contrôlable. Instinctivement, viennent à l'esprit les antonymes IRREEL, nébuleux, idéaliste, chimérique.

Un homme peu précis et peu décidé pour ne pas dire imprécis et flottant dans ses affirmations, idéaliste et superstitieux de caractère et de tempérament, voilà l'antipode même de l'homme positif. L'un - l'homme positif - peut être étudié et devenir même objet auquel peut être attachée une certaine prévisibilité statistique au niveau des faits et gestes, des comportements et attitudes, et même de certaines aspirations, alors que, avec le premier, c'est, sur le plan scientifique, la déroute : le chercheur se trouve en face d'un individu, au départ, DEBOUSSOLANT.

Ce qui vient d'être dit du terme POSITIF appliqué aux personnes est valable également pour ce terme dans ses applications aux choses.

Aussi une tendance de la science est-elle de préférer s'attacher à ce qui est POSITIF c'est-à-dire qui possède de par son essence même, c'est-à-dire de par, en l'occurrence, sa réalité, son côté REEL, - une certaine permanence, facteur qui permet un arrêt de l'esprit, une focalisation de l'attention du chercheur sur la personne ou la chose à examiner.

Et si le chercheur se trouve face à une personne ou à une chose aux composantes multiples, véritable ou mélange ou fusion de réel et de chimérique, de palpable (c'est-à-dire expérimentable) et de métaphysique etc... que devra-t-il faire ? telle est la question spontanée qui se pose alors.

Il est prudent et notamment efficient que, tout au moins dans un premier temps, il s'en tienne à ce sur quoi il peut arrêter son regard, son attention, focaliser son énergie, exercer le concours de tel et/ou tel appareil(s) scientifique(s). C'est l'inviter, corollairement, à, tout au moins dans ce premier temps, faire abstraction, faire table rase diront d'autres, de tout ce qui, dans l'objet en question, est incontrôlable, de tout ce qui ne

tombe pas

sous les sens, de tout ce qui n'est pas expérimentable.

Telle est la tendance du positivisme, l'attitude que le positiviste adopte dans la vie, dans son contact avec les choses autant qu'avec les personnes.

X

Du VOCABULAIRE TECHNIQUE ET CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE DE la Lalande passons à des ouvrages plus récents.

Mutisme sur les mots POSITIF, POSITIVISME in le DICTIONNAIRE DE SOCIOLOGIE de J. SUMPF et M. HUGUES (Larousse, 1973) comme dans celui d'E. WILLEMS. Présence du substantif POSITIVISME et absence de l'adjectif POSITIF dans le VOCABULAIRE DE PSYCHOLOGIE ET DE PSYCHIATRIE DE L'ENFANT de Robert LAFONT (P.U.F., 1969). Abondance de précision, profondeur, richesse dans l'analyse, telles se présentent à nous l'acception,que disons-nous? - les différentes acceptions mises en relief par P. FOULQUIE & R. SAINT-JEAN dans leur DICTIONNAIRE DE LA LANGUE PHILOSOPHIQUE (P.U.F., 1969).

Braquons un moment le regard sur ces définitions.

POSITIF

"A - Par opposition à négatif.

"1° Log. et Math. - Qui affirme ou accorde au lieu de nier ou de "refuser (réponse positive) ; en math. : qui est précédé du "signe +.

"2° - Ontol. - Qui manifeste ou souligne l'aspect réel, dynamique " ou déterminant de l'être.

" 3° Morale - Qui met l'accent sur le bien qui a été fait ou qui " est à faire plutôt que sur le mal commis ou à éviter.

"B - Chez A. COMTE et les positivistes qui ont considérablement "influé sur le sens de ce mot : syn. de réel compris comme "s'appliquant aux "choses" au sens vulg., c'est-à-dire aux "réalités matérielles.

"1° Par oppos. à spéculatif, à imaginaire, à chimérique, à problématique : réel, qui est objet d'expérience certaine.

"2° Par opp. à moral, à idéal : qui s'en tient à l'ordre "matériel ou sensible. En parlant des personnes : qui ne "cherche que des avantages de cet ordre.

"3° Par opp. à métaphysique ou à rationnel : qui s'en tient aux "faits, c'est-à-dire aux données de l'expérience, sans s'interro- "ger sur les causes (principalement sur les causes premières) "ou sur la nature dernière des choses. Science, philosophie "positive ; savant positif.
"Etat positif (chez Aug. COMTE) - v. Etats (loi des trois "états).

"4° Syn. de positiviste c'est-à-dire qui se rattache au positivisme "ou philosophie positive (n'ayant, dans certains cas, de vraiment "positif que le nom). Morale positive. Politique positive.

"philosophie positive. - Recherche ayant pour objet la synthè- "se des acquisitions de la science positive ou expérimentale, "sans prétendre aller au-delà.

"C- Par opposition à naturel : qui se fonde, non sur la nature "des choses, mais sur une libre détermination de la volonté. "Voir Loi positive, Droit positif, Religion positive.

"D- Par opposition à normative : qui constate ce qui est et ne "détermine pas ce qui doit être".

X

L'on constate aisément que Foulquié et Saint-Jean confirment avec plus de clarté et de précision les différents sens spécifiés par Lalande quant au mot POSITIF ; différence de clarté et de précision hautement concevable et prévisible si l'on considère que plus de quarante ans, somme toute, séparent du vocabulaire de celui-ci le dictionnaire de ceux-là.

X

Le résumé qui se dégage d'une analyse comparée de ces deux groupes de définitions est que, appliquée aux choses, aux phénomènes sociaux, lesquels nous intéressent ici, l'adjectif POSITIF

| signifie | : | par opposition à |
|---|---|---|
| 1° - réel, qui est objet d'expérience | : | - spéculatif, imaginaire, chimérique, problématique |
| 2° - qui s'en tient à l'ordre matériel ou sensible | : | - moral, idéal |
| 3° - qui s'en tient aux faits, aux données de l'expérience | : | - qui se préoccupe des causes premières et de la nature dernière des choses |
| 4° - qui se fonde sur une libre détermination de la volonté | : | - naturel : qui se fonde sur la nature des choses |
| 5° - qui constate ce qui est | : | - normatif : qui recherche ce qui doit être |

X X

## B - ESQUISSE D'UNE DEFINITION PROVISOIRE ET OPERATOIRE DU POSITIVISME

De l'examen didactique du terme POSITIF il résulte que du positivisme ou philosophie positive peut être esquissée la définition suivante :

Tendance, comportement, attitude, qui consiste à ne considérer comme objet de science que le réel c'est-à-dire les faits palpables, les données sensibles, lesquels, par essence et par définition, peuvent être contrôlés, vérifiés, expérimentés, c'est-à-dire également ce qui est le résultat d'un acte volontaire soit d'un individu, soit d'un groupe, soit d'une collectivité ; c'est-à-dire, enfin et bref, tout ce qui est d'ordre matériel ou sensible ; - tendance, comportement, attitude, qui, d'une part, rejette tout ce qui relève de l'imaginaire, du chimérique, du spéculatif, du problématique,

du métaphysique, comme du futur et du futurible, n'entend, d'autre part, ne se préoccuper ni des causes premières des choses ni de la nature dernière de celle-ci ni de ce que ces dernières doivent ou devraient être.

X X

## C- L'ATTITUDE POSITIVE

La définition provisoire donnée ci-dessus est avant tout opératoire. Elle indique la ligne directrice, la génératrice, la voie générale du positivisme. Au fil du temps, élèves, puis disciples, puis admirateurs et continuateurs plus ou moins orthodoxes d'Auguste Comte ont apporté chacun sa contribution, soit à la consolidation, soit au réaménagement, soit à la restauration de la théorie établie par celui-ci tant et si bien que, de nos jours, l'attitude positiviste se présente sous plus d'une forme.

X

### 1 - L'attitude positiviste chez Auguste Comte

Le positivisme d'Auguste Comte a revêtu, peut-on affirmer sans trop grande erreur, deux formes : une première, rigoureuse, exclusiviste même, résultat des réflexions, cogitations et recherches de Comte de 1819 à 1845 ; une seconde, réaménagement, adoucissement, humanisation, spiritualisation de la première, à compter de la révélation à Comte du pur amour, par Clotilde de Vaux qu'il aima et dont il fut aimé mais sur un autre plan que le charnel : le plan du don chaste de soi et de l'holocauste.

Le positivisme comtien doit impérativement être replacé dans son contexte historique réel si, à son endroit, l'on ne veut point, au fil des décades et des siècles, émettre des jugements des plus erronés.

Aussi importe-t-il de noter, d'entrée de jeu, que ce positivisme est un rejeton de la révolution française. Le positivisme comtien eût-il en effet été conçu si la Révolution de 1789 avait pleinement réussi ses objectifs, si, en d'autres termes, elle n'avait pas été suivie d'instabilités politiques, de remous sociaux, de crises économiques ? Apporter une solution à cette crise de la société

n'eût point alors été pour Comte un impératif.

Le positivisme comtien, essai de solution de ladite crise, n'eût sûrement pas été conçu.

Le positivisme-première-forme est en gestation dans l'esprit d'Auguste Comte (1798-1857) dès 1819. Celui-ci a vingt et un ans et déjà annonçait épistolairement l'orientation de sa pensée et de son oeuvre à son ami Valat en ces termes : "Mes travaux sont et seront de deux ordres, scientifiques et politiques".

Sur le plan politique, la Révolution française de 1789 n'a pas résolu la crise économique et sociale dont elle a été l'explosion. L'appartenance de Comte, par sa famille même, au traditionalisme de l'époque permet à celui-ci de réaliser que l'étroitesse des liens entre la monarchie vilipendée et le catholicisme garant de la religion est un handicap radical à la conservation de celle-ci. Un des produits de ce handicap est la perte de la foi chez Comte alors âgé de 15 ans et la présence active et militante de ce dernier, dès 16 ans, à l'école polytechnique, au rang des élèves voltairiens et libéraux.

Qui dit plan politique et social entend la société. Et Comment réformer la société ? L'échec de Saint-Simon, son maître, comme celui de bien d'autres, aura appris à Comte que, avant toute recherche de guérison de la société en question, et partant de remède approprié, il importe d'étudier la nature du mal dont souffre celle-ci.

Un diagnostic sérieux de la politique, de la société donc, s'impose. Et il devra être scientifique ou ne pas du tout être.

Mais quelle science, quelle discipline peut judicieusement, dans la gamme des sciences fondamentales, permettre la réalisation d'un tel diagnostic ? Et Auguste Comte d'inventorier chaque science, d'en examiner l'objet et le champ. Ni la mathématique, ni l'astronomie, ni la physique, ni la chimie, ni la biologie ; aucune de ces cinq sciences n'a pour objet et domaine la société, le social. L'invention d'une sixième science est, conséquemment, un impératif de la volonté de résoudre la crise socio-économico-politique dont, avons-nous dit plus haut, le 14 juillet 1789 fut l'explosion sans en être, de façon pleinement satisfaisante, le remède.

Cette sixième science sera conçue à la manière de la physique. Elle empruntera à celle-ci méthodes et procédés. Puisque cette physique a pour objet la société, le social, elle aura pour nom "PHYSIQUE SOCIALE", dénomination que, - pour éviter toute confusion avec la statistique que Quételet vient d'inventer et que celui-ci, au mécontentement non des moindres d'A. Comte, appelle PHYSIQUE SOCIALE, - ce dernier abandonnera en 1839, dès la 47° leçon de son "COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE" pour le néologisme SOCIOLOGIE, une de ses créations propres.

Dans le cadre de ce projet, bien plus, de cette volonté de résoudre la crise sociale de son époque, concevoir cette physique sociale, "partie selon ses propres termes, complémentaire de la philosophie naturelle qui se rapporte à l'étude positive de l'ensemble des lois fondamentales propres aux phénomènes sociaux", est une première étape de la recherche d'Auguste Comte. Choisir, pour s'en inspirer, méthodes de la physique et certaines de la biologie en est une deuxième. Il importe néanmoins d'adapter ces différentes méthodes biologiques et physiques à l'objet même de cette physique sociale, dernière née des sciences fondamentales.

Le positivisme comtien sera cette méthode nouvelle, adaptée à cette physique sociale encore balbutiante.

Que sera-t-elle, cette méthode nouvelle ? Comment procèdera-t-elle pour s'élaborer ? Elle scrutera le présent et le passé scientifiques, en conservera le valable, en rejettera l'erroné : elle sera une sorte de dépassement hégélien. Dans sa prospection du passé et de l'actuel, Comte s'éprendra d'Aristote ou plus exactement de la méthodologie et de la philosophie des sciences du Stagirite, fils, convient-il ici de le rappeler, de médecin; ancien élève et disciple de Platon; grand et solide ami de Théophraste, botaniste et naturaliste, qui inculquera à Aristote un goût des sciences de la nature et des méthodes naturalistes à un point que les recherches de ce dernier le feront surnommer "le philosophe de la vie".

Dépassement hégélien, tel est, résumé en deux mots, le positivisme, méthode que Comte s'efforce de mettre sur pied pour une étude scientifique de la société.

Le positivisme comtien est ainsi un projet et une méthode de promotion, souhaitée, bien plus, espérée et voulue DEFINITIVE de l'esprit social, de l'ordre social, de l'unité sociale, de l'humanité en d'autres termes. Car l'ordre réalisé au niveau de l'univers intellectuel, au niveau du monde de la pensée permettra l'actualisation de l'ordre souhaité au niveau du politique, du social, de l'humanité. Comte affirme, à ce propos, et dès 1822 dans son plan de travaux : "L'anarchie spirituelle a précédé l'anarchie temporelle"... Pour lui, la "cohésion sociale" est intrinsèquement liée à la "cohésion mentale".

Ce positivisme sera dans la ligne du rationalisme français, continuateur du cartésianisme, discours de la méthode ajusté, aménagé, refaçonné pour le XIXe siècle, pour l'époque post-révolutionnaire, plutôt pour l'époque aux révolutions successives que sont les dernières décades du XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe siècle. Succession de révolutions dont l'issue ne pouvait être encore, en ces années 1840, prévisible.

Il sera une science objective dans toute la rigueur de l'expression, avec toutes les exigences du qualificatif. Etant donné que sa finalité est l'ordre social, l'ordre de l'humanité, elle débouchera par la force même des choses, par la rigueur même de l'argumentation et de la dialectique, sur une religion positive qui sera le point spirituel de ralliement de l'humanité, principe, générateur et coordinateur de l'ordre social, des moeurs, des institutions. Comte n'affirme-t-il pas, dans son DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME : "La réorganisation finale doit d'abord s'opérer dans les idées pour passer ensuite aux moeurs et en dernier lieu aux institutions". ?

Mais l'objectivité préconisée par Comte, penseur cartésien, sera battue en brèche par le Comte être humain, mélange de soma & de psyché. Le sentiment et sa logique subjective adouciront à compter de 1845 la "sécheresse" de la raison et de l'objectivité chez cet admirateur du jacobinisme.

Clotilde de Vaux en 1845 sera l'occasion de ce revirement, de cette subjectivation, de cette humanisation. La science jusqu'alors positive préconisée et décrite par Auguste Comte se muera en positivisme religieux. Ce don pur de soi et cet holocauste que cette affection d'une femme révéla à Comte corporellement séparé de son épouse provoquèrent "une réaction religieuse et une ouverture tardive à l'affectivité qui fit retourner Comte au climat saint-simonien" avec lequel il avait rompu en 1824 en raison, entre autres et précisément, de l'aspect religieux sur lequel insistait déjà Saint-Simon, son maître, dont le NOUVEAU CHRISTIANISME venait d'être publié.

Le dernier tome - le quatrième - du SYSTEME DE POLITIQUE POSITIVE aura pour sous-titre symptomatique, hautement révélateur de la mutation d'Auguste Comte : "Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité". Tome dont la parution fut précédée par celle du CATECHISME POSITIVISTE, exposé systématique sous forme dialoguée des tendances et orientations religieuses de Comte, point de ralliement où celui-ci rejoint dans une certaine mesure son ancien maître, l'éclectique auteur du CATECHISME DES INDUSTRIELS, Saint-Simon.

La religion sera réhabilitée par Auguste Comte car elle est le lien vivant le plus solide qui relie entr'eux les hommes et ceux-ci à Dieu : elle est une vérité, vivante, transcendantale. L'humanité sera, à la place de Dieu, cette vérité, la seule qui dépasse l'homme. De même que l'introduction de l'élément religieux dans le saint-simonisme fit Comte rompre avec son maître, de même cet aménagement, par Comte, d'une certaine place au religieux dans le comtisme aliéna à celui-ci des fervents tels Littré et Stuart Mill.

Comte révèle dans une lettre à Clotilde de Vaux l'émergence de cette religion ou plus exactement de ce positivisme religieux. "Le positivisme religieux commença réellement dans notre première "entrevue initiale du vendredi 16 mai 1845, quand mon coeur pro- "clama inopinément, devant ta famille émerveillée, la sentence "caractéristique : on ne peut pas toujours penser, mais on peut "toujours aimer... Moins de six ans après mon ouvrage fondamental, "où le positivisme semblait exclusivement destiné aux penseurs "scientifiques, voici un DISCOURS décisif où, contre l'attente "universelle, son ensemble repose directement sur la prépondérance "continue du coeur, de manière à convenir surtout aux femmes. Ce "progrès sans exemple t'est radicalement dû, ma Clotilde".

En effet, ce DISCOURS surprit "l'attente universelle" et aliéna au comtisme plus d'un adepte solide et influent. Personne ne pouvait prévoir que Comte reposerait un jour "sur la prépondérance continue du coeur" une oeuvre jusqu'alors si positive c'est-à-dire rejetant tout théocentrisme, toute métaphysique, voire tout humanisme.

Le positivisme devient religieux et un humanisme par cette volonté comtienne de faire habiter, - tel Dieu dans l'âme du croyant - l'humanité dans l'âme de chaque positiviste, aux fins de l'établissement d'un unisson, mieux, d'une union spirituelle indispensable à toute institution qui se veut stable, durable, harmonieuse.

Ce positivisme-deuxième-forme est, comme on le perçoit aisément, différent du premier. Il aura son Dieu, l'humanité,et ses saints, "l'ensemble continu des êtres convergents" dont la mémoire sera célébrée selon un calendrier religieux ; et aussi ses damnés, gens destructeurs,soit par leurs vices, soit par leur méchanceté, soit par leurs erreurs et déviances, de l'harmonie intellectuelle et affective de l'humanité, du Grand Etre.

Le positivisme religieux est une magnificence de la sociabilité, de l'esprit de groupe, de l'esprit de corps comme eût dit Khaldun, mais érigé à l'échelle de notre planète, à l'échelle non plus ni de la race, ni de l'ethnie, mais de l'humanité. Le positivisme religieux, c'est l'anathème jeté contre l'individualisme, l'égocentrisme, contre la personnalité, contre l'esprit anti-organique. Il est régénération, régénérescence, renaissance : il est SOCIABILITE. Le positivisme religieux, c'est, en définitive, l'érection et la "sanctification" de l'esprit social ; social signifiant ici alors - et strictement - : POSITIF. Deux termes qui ne sont même plus synonymes mais identiques.

x

Tels sont le premier et le second visages ou aspects du positivisme comtien.

2 - Définition proposée du positivisme comtien

Du tour d'horizon historique qui vient d'être fait du positivisme comtien, il ressort la tentation sinon l'importance de considérer comme seule réellement comtienne la forme évoluée, définitive de la pensée et de l'attitude d'Auguste Comte : le positivisme que nous avons dénommé POSITIVISME-DEUXIEME-FORME ou positivisme religieux. Positivisme qui est en effet une tendance, une attitude, un projet dont la gestation commença vers 1819 et qui atteint sa forme définitive avec la fin même et de la vie et de l'oeuvre d'Auguste Comte, en 1857, après le tournant radical de l'année 1845 amorcé avec et par l'introduction galvanisante de Clotilde de Vaux dans la vie de Comte marié mais séparé de corps.

Ce positivisme religieux peut être défini comme : projet, méthode, attitude scientifiques et philosophiques qui consistent à ne considérer comme objet de science sociale, objet de la sociologie, que les seuls phénomènes dont les caractéristiques, critères et propriétés font d'eux des faits qui, à l'échelle de l'humanité et jamais seulement de l'individu, sont ou réels, ou utiles, ou certains, ou précis, ou organiques, toujours relatifs et toujours sociaux qui, corollairement, jamais absolus ni individuels, ne peuvent ni ne doivent être tant soit peu ni chimériques, ni oiseux, ni douteux, ni vagues, ni métaphysiques.

x

3 - Cédons un moment la parole à Auguste Comte lui-même

Pour une pénétration plus grande de l'attitude comtienne cédons la parole à Comte même. Citations qui seront, peut-être pour d'aucuns, fastidieuses mais qui, à notre point de vue, corrigeront les imperfections de l'exposé que nous venons de faire du positivisme comtien.

"La seconde moitié de ma vie philosophique doit notablement "différer de la première, surtout en ce que le sentiment y doit "prendre une part, sinon ostensible, du moins réelle, ausi grande "que celle de l'intelligence. La grande systématisation réservée "à notre siècle doit en effet embrasser autant l'ensemble des sen- "timents que celui des idées. A la vérité c'était d'abord celles-ci "qu'il fallait systématiser, sous peine de manquer la régénération

"totale en tombant dans une sorte de mysticisme plus ou moins vague. "C'est pourquoi mon ouvrage fondamental a dû s'adresser presque "exclusivement à l'intelligence". (Lettre du 14 juillet 1845 à Stuart Mill)

"Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain reconnaissant "l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher "l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes "intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par "l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois "effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession "et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses "termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les "divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux, dont les "progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre". (cours de philosophie positive, 1° leç. p. 3)

"Considéré d'abord dans son acception la plus ancienne et la "plus commune, le mot positif désigne le <u>réel</u> par opposition au "chimérique : sous ce rapport, il convient pleinement au nouvel "esprit philosophique, ainsi caractérisé d'après sa constante con- "sécration aux recherches vraiment accessibles à notre intelligence, "à l'exclusion permanente des impénétrables mystères dont s'occupait "surtout son enfance. En un second sens, très voisin du précédent, "mais pourtant distinct, ce terme fondamental indique le contraste "de l'<u>utile</u> à l'oiseux : alors il rappelle, en philosophie, la "destination nécessaire de toutes nos saines spéculations pour l'a- "mélioration continue de notre vraie condition, individuelle et "collective, au lieu de la vaine satisfaction d'une stérile curio- "sité. Suivant une troisième signification usuelle, cette heureuse "expression est fréquemment employée à qualifier l'opposition entre "la <u>certitude</u> et l'indécision; elle indique ainsi l'aptitude carac- "téristique d'une telle philosophie à constituer spontanément l'har- "monie logique dans l'individu et la communion spirituelle dans "l'espèce entière, au lieu de ces doutes indéfinis et de ces débats "interminables que devait susciter l'antique régime mental. Une "quatrième acception ordinaire, trop souvent confondue avec la pré- "cédente, consiste à opposer le <u>précis</u> au vague : ce sens rappelle "la tendance constante du véritable esprit philosophique à obtenir "partout le degré de précision compatible avec la nature des phéno- "mènes et conforme à l'exigence de nos vrais besoins ; tandis que

"l'ancienne manière de philosopher conduisait nécessairement à des "opinions vagues, ne comportant une indispensable discipline que "d'après une compression permanente, appuyée sur une autorité sur- "naturelle. Il faut enfin remarquer spécialement une cinquième appli- "cation, moins usitée que les autres, quoique d'ailleurs pareillement "universelle, quand on emploie le mot positif comme le contraire de "négatif. Sous cet aspect, il indique l'une des plus éminentes propriétés "tés de la vraie philosophie moderne, en la montrant destinée surtout, "par sa nature, non à détruire, mais à organiser. Les quatre carac- "tères généraux que nous venons de rappeler la distinguent à la fois "de tous les modes possibles, soit théologiques, soit métaphysiques, "propre à la philosophie initiale. Cette dernière signification, en " indiquant d'ailleurs une tendance continue du nouvel esprit philo- "sophique, offre aujourd'hui une importance spéciale pour caractériser "directement l'une de ses principales différences, non plus avec "l'esprit théologique, qui fut longtemps organique, mais avec l'esprit "métaphysique proprement dit, qui n'a jamais pu être que critique(...)

"Le seul caractère essentiel du nouvel esprit philosophique "qui ne soit pas encore indiqué directement par le mot positif con- "siste dans sa tendance nécessaire à substituer partout le relatif "à l'absolu. Mais ce grand attribut, à la fois scientifique et logi- "que, est tellement inhérent à la nature fondamentale des connaissan- "ces réelles, que sa considération générale ne tardera pas à se lier "intimement aux divers aspects que cette formule combine déjà, quand "le moderne régime intellectuel, jusqu'ici partiel et empirique, "passera communément à l'état systématique. La cinquième acception "que nous venons d'apprécier est surtout propre à déterminer cette "dernière condensation du nouveau langage philosophique, dès lors "pleinement constitué, d'après l'évidente affinité des deux propriété- "tés".(Discours, début).

"L'étude de l'homme et celle du monde extérieur constituent "nécessairement le double et éternel sujet de toutes nos conceptions "philosophiques. Chacun de ces deux ordres généraux de spéculations "peut être appliqué à l'autre, et lui servir même de point de départ. "De là résultent deux manières de philosopher entièrement différentes, "et même radicalement opposées, selon qu'on procède de la considération "de l'homme à celle du monde, ou, au contraire, de la connaissance "du monde à celle de l'homme. Quoique parvenue à sa pleine maturité, "la vraie philosophie doive inévitablement tendre à concilier, dans

"leur ensemble, ces deux méthodes antagonistes, leur contraste fon-
"damental constitue néanmoins le germe réel de la différence élé-
"mentaire entre les deux grandes voies philosophiques, l'une théolo-
"gique, l'autre positive, que notre intelligence a dû suivre succes-
"sivement, comme je l'établirai, d'une manière spéciale dans le vo-
"lume suivant. Je ferai voir alors que le véritable esprit général
"de toute philosophie théologique ou métaphysique consiste à prendre
"pour principe, dans l'explication des phénomènes du monde extérieur,
"notre sentiment immédiat des phénomènes humains ; tandis que, au
"contraire, la philosophie positive est toujours caractérisée, non
"moins profondément, par la subordination nécessaire et rationnelle
"de la conception de l'homme à celle du monde. Quelle que soit l'in-
"compatibilité fondamentale manifestée, à tant de titres, entre ces
"deux philosophies, par l'ensemble de leur développement successif,
"elle n'a point, en effet, d'autre origine essentielle, ni d'autre
"base permanente, que cette simple différence d'ordre entre ces deux
"notions également indispensables" (Cours, tome III, 40e leçon, p.209).

x x

4 - Le positivisme en général ou le positivisme post-comtien

Toute doctrine connaît généralement trois étapes : acerbe, combattive, exclusiviste, envahissante, au départ ; elle est ensuite modérée, relativiste, modératrice ; enfin, métissée et en substantielle transition, elle annonce ou une théorie nouvelle dont elle est un peu un des parents, ou alors sa propre extinction, ce qui, en définitive, est très rare, extrêmement rare (cf. notre ch. sur le fonctionalisme, et plus spécialement le préambule à l'évolution du fonctionalisme), ou alors, finalement rajeunie, sa propre résurgence.

La première étape du positivisme a été réalisée du vivant même de Comte par Comte lui-même et par les co-équipiers de celui-ci qui, ensuite, à compter de 1845, estimèrent que rompre avec leur chef pour dissidence et "trahison" du positivisme-première-forme est pour eux un acte de fidélité au comtisme, un devoir.

Ce que nous venons d'affirmer est à la fois vrai et faux. Vrai, si nous estimons en définitive que Comte est le véritable PERE, le fondateur du positivisme. Faux, si, reculant nos investigations, en deçà des années 1819, nous scrutons avec objectivité la vie et l'oeu-

vre de Saint-Simon que le professeur Paul Arbousse-Bastide, - un des meilleurs interprètes et spécialistes actuels, sinon le plus grand, d'Auguste Comte, - considère comme "visionnaire qui brassait toutes sortes d'idées curieuses, prophétiques et générales..." qu'il annonçait en désordre (cours, inédit, à la Fac. des Lettres et Sciences Humaines, Libreville, 1974).

En effet, la création d'une physique sociale qui serait une science de la société appréhendée à l'échelle planétaire fut, vers 1817 (1), une des préoccupations de Saint-Simon, alors que Comte, à peine adolescent, venait d'être renvoyé de Polytechnique. Un des soucis constants de Saint-Simon, qu'il transmit et inculqua à ses disciples et admirateurs et notamment aux assidus de son SALON, fut de "surmonter, comme le souligne P. Arbousse-Bastide dans ses enseignements de 1974 à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Nationale O. BONGO, les troubles de la perturbation de la Révolution Française et de réorganiser la société".

Or, nous l'avons vu plus haut, c'est également ce souci qui amènera l'ancien secrétaire de Saint-Simon, Auguste Comte, à concevoir le projet d'une physique sociale que, à la suite des "vicieuses tentatives d'appropriation" de Quételet, il dénomma, à compter de 1839, SOCIOLOGIE.

Et même la religiosité dont s'enveloppe le comtisme à partir de 1845, ne peut-on pas la considérer tant soit peu comme le résultat d'un travail effectué subconsciemment en Auguste Comte dès la réprobation et l'indignation provoquées chez celui-ci par la publication du "CATECHISME DES INDUSTRIELS" ? Clotilde de Vaux aurait alors été un déclic, un catalyseur, qui accéléra la précipitation. C'est ici que, sous un certain éclairage, prend tout son sens LE VASE BRISE de Sully Prudhomme. Comte fut probablement fêlé par ce coup qui l'effleura à peine et ce ne fut qu'en 1845 qu'un évènement, qui eût été banal et sans marque pour plus d'un courtisan, lui révéla, à soi-même, qu'il est brisé.

Après cette re-situation de la réalité historique du positivisme, de la sociologie donc, avec considération de Saint-Simon comme

---

(1) En 1817, Henri-Claude de ROUVROY, Comte de SAINT-SIMON (1860-1825) publie "L'INDUSTRIE OU DISCUSSIONS POLITIQUES, MORALES & PHILOSOPHIQUES, DANS L'INTERET DE TOUS LES HOMMES LIVRES A DES TRAVAUX UTILES & INDEPENDANTS". De 1820 à 1823, il s'attèle à la publication des quatre premiers cahiers du "CATECHISME DES INDUSTRIELS". Son dernier ouvrage "LE NOUVEAU CHRISTIANISME" est publié un mois avant sa mort.

fondateur et de Comte comme le premier théoricien des idées du fondateur Saint-Simon, revenons à l'évolution du positivisme.

Le positivisme, larvé et désordonné chez Saint-Simon, son fondateur, est mis en forme et structuré, et alimenté pour sa propre croissance, son propre développement, par Auguste Comte, son co-fondateur et théoricien.

Il est définissable comme :
sagesse qui, dans l'appréhension et dans l'examen des faits sociaux considérés à l'échelle de l'humanité et pour la stabilité et le progrès de celle-ci, conseille à ne s'arrêter qu'à ce qui peut être objet de consensus général, qu'à ce qui, DONC, est réel, précis, palpable, conseille, corollairement, à faire abstraction de tout ce qui, dans la société, dans l'humanité, peut susciter controverse, contestation, divorce, intellectuel et partant politique, tout ce qui, en d'autres termes, concerne ou concernerait "la nature intime et les causes des choses" que l'esprit humain, par essence, ne peut appréhender, sans erreur possible, mieux, inévitable, est incapable de saisir, de connaître. La sociologie se bornera à établir les relations constantes qui se dégagent de la succession des faits observés; relations constantes, lois, dont le philosophe aura pour tâche de faire la synthèse.

Cette sagesse sera, de façon permanente, - au niveau de l'action, - comportement, attitude.

x

Le positivisme a été assez judicieusement défini par P. Foulquié et R. Saint-Jean comme :

"Toute conception prétendant s'en tenir aux faits du monde extérieur "perceptibles par les sens et tendant à rejeter comme sans valeur "toute connaissance ayant une autre origine".

Cette définition correspond, selon notre classification, au positivisme exclusiviste, en raison de REJET COMME SANS VALEUR de toute connaissance ayant une autre origine. Nous suggérons une attitude modératrice, prudente, nuancée par le remplacement du verbe REJETER par l'expression verbale FAIRE ABSTRACTION.

Nous ressentons, en sus, une sorte de gêne, de mal-être intel-

lectuel face au participe présent PRETENDANT. Le verbe PRETENDRE introduit en effet un doute quant à la sincérité de la doctrine concernée. Aussi proposons-nous la formule retouchée suivante qui correspond à notre attitude de prudent, pondéré et modéré face au REEL, à L'EXPERIMENTAL et à L'EXPERIMENTABLE.

Positivisme, au sens large : Toute conception entendant s'en tenir aux faits du monde extérieur perceptibles par les sens et faisant abstraction de toute connaissance ayant une autre origine.

x

5 - Les principes fondamentaux du positivisme en général

Le positivisme est caractérisé, pouvons-nous affirmer, par un certain nombre de principes ou règles dont cinq radicaux qui sont:

premier principe : pour qu'une science soit féconde, il faut qu'elle se limite à la seule connaissance des faits, laquelle est seule productive dans le domaine scientifique, en matière de recherche scientifique ;

deuxième principe : seules les sciences expérimentales, par opposition aux sciences spéculatives, philosophiques, métaphysiques, peuvent fournir le type de certitude pleinement satisfaisant à l'esprit ;

troisième principe : le verbalisme, l'erreur, le chimérique ne peuvent être évités que si l'on se cantonne à l'expérience, que si l'on renonce à tout a-priori. Ici est préconisé le primat de l'a-posteriori ;

quatrième principe : seules sont accessibles les choses expérimentables. En d'autres termes, ne doit nullement être considéré comme objet de science ce qui ne peut, à aucun prix et à aucun moment, être expérimentable. A ce titre donc, la science doit rejeter de son domaine les noumènes c'est-à-dire les choses-en-soi, tout ce qui est hypothèse, postulat, posé uniquement par l'esprit théorique, par la raison théorique, et qui ne peut nullement être éprouvé, contrôlé par l'expérimentation, par l'expérience ;

cinquième principe : la science ne doit se limiter qu'à la recherche de relations et de lois, de régularités tendancielles.

x

6 - Le positivisme juridique

Dans leur dictionnaire, Foulquié et Saint-Jean définissent le POSITIVISME JURIDIQUE comme : "doctrine qui rejette l'existence d'un droit naturel et n'admet que le droit positif".

Cette dénomination, disons-le dès le départ même, nous semble superflue car le positivisme est, nous n'avons cessé de le répéter, une tendance, une orientation. Il est une manière de percevoir, d'agir et de réagir, applicable, par l'homme d'une certaine croyance, au monde extérieur dans le découpage du "continuum visibile" primitif. En conséquence, il va de soi que, dans l'univers du droit, comme dans l'univers des sciences naturelles, comme dans l'univers social,etc... le positif, tel qu'il a été défini plus haut, sera toujours, seul, privilégié. Seul sera donc admis comme objet du droit, objet de la science juridique le droit positif.

Notre réaction serait similaire si l'on s'avisait de parler de positivisme ethnologique, de positivisme anthropologique, écologique, éthologique etc... Il convient plutôt de parler de positivisme en anthropologie, positivisme en écologie etc..., de positivisme en morale et non de positivisme moral, de positivisme en sociologie et non de positivisme sociologique, etc...

7 - Le positivisme logique

La désignation de POSITIVISME LOGIQUE nous dérange pareillement et la remarque ci-dessus relative au positivisme juridique s'applique, identique, au positivisme dit logique, ou positivisme logique.

Le positivisme logique est défini par Foulquié et Saint-Jean, p. 257 de leur dictionnaire commun, dans les spécifications du concept EMPIRISME, comme synonyme de EMPIRISME LOGIQUE.

Il y est déclaré in extenso :

"EMPIRISME LOGIQUE (appelé encore : positivisme logique, empirisme "logique, empirisme scientifique). - Doctrine qui doit son origine "au Cercle de Vienne (WienerKreis) et d'après laquelle : 1° l'expé-

"rience est la seule source de ce que nous pouvons connaître de la "réalité (empirisme) ; 2° la raison a cependant un rôle à jouer (lo- "gique), à savoir, coordonner en un système cohérent les "énoncés "protocolaires" d'observations (mais non les faits eux-mêmes) et "pour cela constituer la "langue bien faite" qui, comme le disait "CONDILLAC, est toute la science. Forme contemporaine du nominalisme".

L. ROUGIER déclarait en 1935, dans son allocution finale du Premier Congrès International de Philosophie :
"Nous sommes partis d'une doctrine (...) qui offrait une excellente "base de discussion : celle de l'Ecole de Vienne, à laquelle on peut "convenir de donner le nom d'EMPIRIRISME LOGIQUE. Suivant cette doc- "trine, la philosophie scientifique devrait se réduire à la SYNTAXE "LOGIQUE DU LANGAGE SCIENTIFIQUE, c'est-à-dire aux règles de for- "mation des propositions scientifiques. En un mot, la philosophie "scientifique serait la GRAMMAIRE DE LA SCIENCE. Cette doctrine n'en- "visage que la cohérence logique des propositions entre elles, non "leur correspondance avec un donné qui en constituerait le donné "matériel, l'étude de ce donné étant laissée aux sciences spéciales. "Nous avons vu au cours de ce Congrès, la nécessité de dépasser ce "point de vue exclusivement formel, et les défenseurs de la théorie "de la cohérence l'ont reconnu avec une loyauté exemplaire. On ne "peut rendre compte de l'anatomie de la science, sans réintroduire "la notion classique de vérité fondée sur la correspondance univoque "d'un système de symbole avec un donné".

Conformément à la remarque faite plus haut concernant le positivisme juridique, il importe plus exactement, selon nous, de parler de positivisme en... ; l'expression exacte restant à trouver.

x

x x

## D - UN PALEO-POSITIVISME : LE POSITIVISME D'IBN KHALDUN

L'affirmation, à savoir que le positivisme est une création du dix-neuvième siècle, suscite une certaine gêne, voire une gêne certaine, et mérite en définitive quelque restriction. En effet, quatre siècles et demi auparavant, plus exactement 449 ans avant le premier cours de philosophie positive d'Auguste Comte dispensé le 2 avril 1826, un philosophe et historien arabe, Abd-Rahmân b. KHALDUN

AL-HADRAMI, né à Tunis en 1332, mort au Caire en 1406, rédigeait au cours du second semestre de l'année 1377, alors âgé de 45 ans, les chapitres, plus exactement la première partie d'AL-MUQADDIMA (1), ouvrage dont il termine la deuxième moitié en 1382, année où le Sultan hafside Prince de Tunis en reçoit en don le premier exemplaire.

Dans cet ouvrage qui est, selon les propres termes de KHALDUN "une histoire universelle complète" (2), et que ce dernier lui-même intitule : "DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE - LIVRE DES ENSEIGNEMENTS ET TRAITE D'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE, SUR LA GESTE DES ARABES, DES ETRANGERS (PERSANS), DES BERBERES ET DES SOUVERAINS DE LEUR TEMPS" (3), se trouvent, pour la première fois dans l'histoire des sciences et des idées, exposés les principes fondamentaux du POSITIVISME comtien-première forme (4), du positivisme stricto sensu. Exposition telle que l'on ne peut s'empêcher de considérer IBN KHALDUN, non point comme un précurseur de la sociologie, mais comme le véritable FONDATEUR, LE PREMIER INVENTEUR DE LA SOCIOLOGIE.

Al-Muqaddima est en effet le résultat d'une recherche sociologique, d'une recherche positive et positiviste, d'abord par l'objet même étudié par, ensuite, l'objectif visé, enfin par non seulement la méthode utilisée, mais également par les principes radicaux préconisés en tant que règles à observer dans la conduite tant du travail de terrain que du dépouillement, analyse, synthèse et rédaction des documents réunis.

## 1 - L'objet D'AL-MUQADDIMA

Il n'est nullement différent de l'objet de la sociologie ainsi que le témoigne la présentation par Khaldûn même de l'ouvrage

---

(1) Ibn Khaldûn, dans le dernier paragraphe de tous les manuscrits que l'on possède d'Al-Muqaddima atteste : "J'ai terminé la compo-"sition de cette première partie, avant révision et correction, "dans l'espace des cinq mois qui se terminent au milieu de l'an "779 H. (novembre 1377). Après quoi, j'ai revu et corrigé mon li-"vre et j'y ai ajouté l'histoire des nations, comme je m'étais "proposé de le faire dans mon introduction. Mais la science vient "de Dieu seul, car il est le Dieu fort et sage." (o. c. tome III, p. 1332-1333 ; traduction nouvelle, préface et notes par Vincent MONTEIL, 1968). De 1382, date de l'offre et de la soumission d'AL-MUQADDIMA au Prince de Tunis, à 1402, date du manuscrit n° 1936 AE, le plus récent que l'on possède corrigé par KHALDUN de sa propre main, celui-ci reverra et corrigera de nombreuses fois cette oeuvre originale et gigantesque.

(2) KHALDUN op. c. t. 1 p. 11

(3) Ibid ; p. 11 (4) cf. ci-dessus p. 93-95

ici considéré. Khaldûn en effet déclare (o. c. p. 10): "J'ai donc "divisé mon ouvrage en une introduction et trois livres.

"L'introduction traite du mérite insigne de la science historique, "porte des jugements sur ses diverses méthodes et relève les erreurs "des historiens.

"Le Livre premier est consacré à la civilisation et à ses traits "caractéristiques : pouvoir royal, gouvernement, activités lucrati- "ves, moyens de gagner sa vie, arts et sciences, avec les causes "et les raisons de ces institutions.

"Le Livre II a pour objet l'histoire, les races et les dynasties des "Arabes, depuis la création du monde jusqu'à nos jours. Il comprend "la mention de nations et de dynasties célèbres, contemporaines des "Arabes : Nabatéens, Syriens, Persans, Israélites, Coptes, Grecs, "Byzantins et Turcs.

"Le Livre III renferme l'histoire des Berbères et d'un de leurs grou- "pements : les Zénètes, avec leur origine, leurs races, et le pou- "voir royal et les dynasties du Magreb". (o. c. p. 10)

Enoncé déjà dans l'AVERTISSEMENT d'AL-MUQADDIMA et précisément dans le passage ci-dessus cité, ce même objet est indiqué dans la PREFACE du même ouvrage ici considéré, et dès la première ligne de celle-ci, dans la définition donnée par Khaldûn de l'histoire, définition que voici :

"L'Histoire a pour objet l'étude de la société humaine, "c'est-à-dire de la civilisation universelle. Elle traite de ce qui "concerne la nature de cette civilisation, à savoir : la vie sauvage "et la vie sociale, les particularismes dûs à l'esprit de clan et "les modalités par lesquelles un groupe humain en domine un autre. "Ce dernier point conduit à examiner la naissance du pouvoir, des "dynasties et des classes sociales. Ensuite, l'histoire s'intéresse "aux professions lucratives et aux manières de gagner sa vie, qui font "partie des activités et des efforts de l'homme, ainsi qu'aux scien- "ces et aux arts. Enfin, elle a pour objet tout ce qui caractérise "la civilisation." (o. c. p. 69)

Cet objet, feront remarquer d'aucuns, est dans la ligne même des sciences humaines (histoire, ethnologie, sociologie, géographie, etc...). Nous sommes de cet avis. Il est essentiellement

objet des sciences humaines et de certaines sciences sociales, encore que la dénomination de SCIENCES SOCIALES et celle de SCIENCES HUMAINES suscitent des querelles parfois oiseuses, stériles et puériles, bref des rivalités de clochers, d'écoles, etc... sur quoi nous ne pouvons nullement ici nous attarder ni même nous arrêter.

Cet objet est néanmoins objet de la sociologie, parce que perçu et appréhendé selon un objectif radicalement sociologique, selon une méthode fondamentalement sociologique ou tout au moins vivement souhaitée telle par Khaldûn lui-même dans notamment l'INTRODUCTION d'AL-MUQADDIMA, - introduction qui, par la présentation des jugements portés sur les différentes méthodes alors utilisées, par le relevé des diverses erreurs et lacunes constatées chez des historiens tant de l'époque que des siècles précédents, par l'exposition des principes d'élaboration et de cheminement scientifiques préconisés, est une sorte de devancier et annonciateur des REGLES DE LA METHODE SOCIOLOGIQUE de Durkheim et fait de Khaldûn un précurseur de celui-ci.

2 - L'objectif visé

Unique, original, selon les affirmations de Khaldûn, il est dans la ligne même des objectifs de la sociologie.

Il consiste, en effet, et selon les propres termes de l'auteur, "à expliquer au lecteur comment et pourquoi les choses sont ce qu'elles sont"... (o. c. p. 9)

Et Khaldûn de continuer, en rupture avec les coutumes et habitudes des historiens de jusqu'alors : "En conséquence, on n'au-"ra plus besoin de croire aveuglément à la tradition. On se rendra "compte des circonstances qui conditionnent les époques et les peu-"ples dans le passé ou dans l'avenir". (o. c. p. 10)

Cet objectif est explicité, quelques pages plus haut, par Khaldûn dans la définition qu'il donne de l'histoire, dès les premières lignes de l'AVERTISSEMENT d'Al-Muqaddima :

> "Cependant, vue de l'intérieur, l'histoire a un autre sens. "Elle consiste à méditer, à s'efforcer d'accéder à la véri-"té, à expliquer avec finesse les causes et les origines "des faits, à connaître à fond le pourquoi et le comment des "évènements". (o. c. p. 5)

Peut-on, même de nos jours, mieux souligner et indiquer les objectifs fondamentaux de la sociologie ?

Si nous comparons les objectifs assignés par Khaldûn à cette science, originale et nouvelle par la méthode non moins originale et nouvelle mise sur pied ou tout au moins préconisée et esquissée par celui-ci (1), aux objectifs que, à la suite de notre propre expérience de praticien exerçant sur le terrain depuis 1958, nous assignons à la sociologie dans notre définition, formulée en 1972 (2), de cette science ou plus exactement de son substitut, la psycho-sociologie ; nous sommes dans l'obligation morale et professionnelle de déclarer que KHALDUN n'a pas été seulement et simplement un précurseur mais véritablement un fondateur, le premier fondateur de la sociologie, de la science positive, bref du positivisme en sciences humaines.

---

(1) Khaldûn déclare :
"J'ai corrigé avec soin mon travail, et je l'ai présenté au "jugement des savants et de l'élite. J'ai adopté une méthode "nouvelle de division en chapitres. Entre plusieurs possibilités, "j'ai choisi la plus originale. C'est, en somme, un commentaire "sur la civilisation (umrâm) et la fondation des cités (tamaddun) "de façon à expliquer au lecteur comment et pourquoi les choses "sont ce qu'elles sont, à lui montrer comment les bâtisseurs "d'empires ont fait leur apparition sur la scène de l'histoire. "En conséquence, on n'aura plus besoin de croire aveuglément à la "tradition. On se rendra compte des circonstances qui condition- "nent les époques et les peuples, dans le passé ou dans l'avenir" (o. c. p. 9-10).

(2) cf. supra ch. I p. 63-64.
Nous ignorions, alors, tout de l'oeuvre d'Ibn Khaldûn généralement non enseigné dans les universités de France, du temps de nos études. Lacoste dit en effet, et à justre titre, à ce propos, dans son ouvrage intitulé IBN KHALDUN : NAISSANCE DE L'HISTOIRE, PASSE DU TIERS MONDE :
"Certes, en Afrique du Nord, le nom d'Ibn Khaldûn évoque, même "pour d'humbles gens, la splendeur de tout un passé. Mais hors "des pays arabes, la plupart des hommes cultivés et la majorité "de ceux qui sont au fait des grands problèmes de notre temps "ignorent ce nom prestigieux qui n'est connu que des spécialistes "du passé magrébin ou de l'évolution de la science historique". (cf. o. c. p. 7, Maspéro, 1966).

Dans un travail inédit consacré à Khaldûn in "DE QUELQUES PRECURSEURS DE LA SOCIOLOGIE" (3), nous nous sommes efforcé, après lecture et relecture d'Al-Muqaddima, de rechercher les motivations de cette ignorance, alors quasi généralisée en Europe, d'un auteur aussi riche, aussi innovateur.

(3) cf. un de nos cours à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université Nationale Omar BONGO, année 1974-1975.

## 3 - la méthode utilisée ou tout au moins hautement préconisée (1)

Essentiellement et notamment contenue et développée dans l'avertissement (o. c. p. 5-12), l'introduction (o. c. p. 13-65) et la préface (o. c. p. 63-83) d'AL-MUQADDIMA, la méthode utilisée ou tout au moins préconisée par Khaldûn peut être décomposée et reconstituée en trois parties ou, si l'on préfère, est constituée de trois moments ; le terme MOMENT comme d'ailleurs le terme PARTIE n'étant ni l'un ni l'autre tout à fait adéquats en raison de nombre de répétitions ou, - pour mieux cerner la pensée et l'objectif de Khaldûn, - insistances similaires, qui jalonnent l'oeuvre ici considérée, et dont G.H. Bousquet, - dans "LES TEXTES SOCIOLOGIQUES ET ECONOMIQUES DE LA MOUQADDIMA 1375-1379" (Paris, 1965), p. 11, - dit à juste titre : "On trouve chez lui d'incessantes répétitions (...) : "pour être bien informé de ce que pense l'auteur sur un point donné, "il faut, parfois, se reporter à des passages fort éloignés les uns "des autres où il redit les mêmes choses, de façon analogue, mais "non identique".

En d'autres termes, la mise en forme, la théorisation, ou, de préférence, la systématisation de la méthode sociologique khaldûnienne s'articule en trois temps :

- premier temps : les constatations de Khaldûn relatives aux comportements et attitudes de ses prédécesseurs et de ses contemporains en histoire ; constatations qui conduisent l'auteur à une certaine classification des historiens ;
- deuxième temps : les "défauts" et risques à éviter ; et, corollairement, les voies et moyens pour échapper aux uns et aux autres ;
- troisièmement : le préconisé ou, si l'on préfère, ce qu'il convient de faire, la méthode proprement dite.

### a - Les constatations de Khaldûn et la classification khaldûnienne des historiens

La première constatation faite par Khaldûn dès les premières

---

(1) Rappelons que toutes les citations de l'oeuvre de Khaldûn sont tirées de la traduction de Vincent Monteil : "IBN KHALDUN : DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE (al-Muqaddima), collection UNESCO d'oeuvres représentatives, série arabe ; commission internationale pour la traduction des chefs-d'oeuvre ; Beyrouth, 1967 (3 tomes, 1434 p.).

lignes de son AVERTISSEMENT réside en et découle de une sorte de perception de l'historien, qui le conduit à l'esquisse d'une sorte de classification des historiens. Il en distingue ainsi trois sortes : primo, ceux qui "ont déjà recueilli la totalité des évènements historiques et ont fait, de ceux-ci, la matière de leurs ouvrages" (o. c. p. 5) ; deuxièmement, - et ici commence un double regret de l'auteur, - les "scribes incompétents", (...) "venus, ensuite, ajouter leur grain de sel, sous forme de considérations oiseuses ou imaginaires, pures inventions, embellissements ou mensonges" (id. p. 5) ; tertio, les "successeurs (de ces derniers, lesquels) ont emboîté le pas et ont répété ce qu'ils avaient lu, sans chercher à s'intéresser aux causes ou aux circonstances, sans même rejeter les invraisemblances" (id. p. 6).

En résumé, trois sortes d'écrivains en science historique :

- les historiens dignes de ce nom, bref, les spécialisés, les spécialistes ;
- les imitateurs incompétents et guettés par une certaine fabulation, une certaine tendance à l'extraordinaire ;
- les narrateurs serviles et béats.

Trois groupes qu'il importe, si l'on veut cerner, avec rigueur, la dialectique de Khaldûn, de ramener à deux :

- les connaisseurs en matière de recherche scientifique ;
- les pseudo-connaisseurs, les non-spécialisés, bref, les profanes dont, précisément, un des défauts courants, une des tendances impétueuses est "de se mêler de recherche scientifique" (id. p.6) alors que, précisément, ils "n'y connaissent rien" (id. p.6)(1).

Deuxième constatation : l'abondance "d'ouvrages historiques détaillés", d'une part ; la rareté, d'autre part, d'historiens "assez réputés pour être tenus pour des autorités" (id. p. 6), c'est-à-dire, toujours selon les propres termes de l'auteur, "qui ont fait oeuvre originale" (id. p. 6).

Khaldûn en cite six, et seulement après avoir bien pris soin de déclarer : "On pourrait les compter sur les doigts de la main. "Peut-être même ne sont-ils pas plus nombreux que les (trois) "voyelles qui indiquent les cas, en grammaire arabe" (id. p. 6).

---

(1) cf. notre propre indignation à l'endroit de ces pseudo-spécialistes qui s'avisent de parler sociologie, psychologie, psychosociologie avec un aplomb digne des profanes seuls. (cf. nos "Articles et communications sociologiques" p. 149 ; cf. également supra p. 4).

La constatation de cette rareté et la réflexion sur celle-ci aboutissent, chez l'auteur, à la distinction, en histoire, - sous une autre forme, sous un autre aspect, - de quatre espèces d'écrivains :

- les autorités ;
- les compilateurs ;
- les "conservateurs à l'esprit lent, qui ne cherchent même pas à briller" et dont un des traits est de se complaire à "tisser sur le même métier que leurs devanciers" (id. p. 7), "à répéter des récits archi-connus" (id. p. 8) ;
- "les auteurs d'abrégés, qui se contentent de donner la liste des souverains, sans généalogie ni informations, avec une simple indication numérique de la longueur de leurs règnes" (id. p. 8) (1).

## b- Les défauts et risques à éviter

Les défauts et risques à éviter sont relevés surtout dans l'avertissement.

De ces derniers dont un inventaire exhaustif est chose difficile à réaliser et qui n'intéresse pas radicalement l'optique qui est ici la nôtre, signalons :

- la confusion du vrai et du faux ; défaut, pour Khaldûn, CARDINAL et prolifique, géniteur de presque tous les autres, matérialisé, entre autres, par et en les additions apportées à la réalité historique par des "scribes incompétents(...), sous forme de "considérations oiseuses ou imaginaires, pures inventions, embel-"lissements ou mensonges" (o. c. p. 5).

L'illustration de ce défaut et les incidences de ce dernier sont développées abondamment par l'auteur dans l'introduction d'AL-MUQADDIMA, entre autres p. 38-42, puis p. 42-48, enfin p. 49-51 (2);

---

(1) "Aucun d'eux ne mérite confiance. Ils ne sont pas dignes de foi, "ni leur oeuvre, de survie, car ils ont laissé perdre des docu-"ments utiles et manqué aux usages et aux règles en honneur chez "les historiens", conclut à leur égard Khaldûn (o. c. p. 8-9).

(2) cf. également p. 18 où Khaldûn dénonce le défaut d'aucuns histc-riens qui "se laissent aller et se régalent de mensonges", et p. 35 où il s'élève contre les basses critiques.

- l'assoupissement de l'esprit et l'auto-satisfaction ou suffisance, d'une part (cf. o. c. p. 8, ligne 9), la répétition et reproduction béate de ce qu'on a lu, "sans chercher à s'intéresser aux causes ou aux circonstances, sans même rejeter les "invraisemblances" (id. p. 6).

  Double paresse intellectuelle qui révèle un manque "d'effort pour atteindre la vérité (id. p. 6), pour "tirer le bon grain de l'ivraie" (id. p. 6), pour, en résumé, "distinguer le vrai du faux" (id. p. 8) ;

- la "tendance à exagérer, à raconter des choses extraordinaires, bref à céder à la tentation du sensationnel" (id. p. 17) ; "le désir courant des récits extraordinaires, la facilité avec laquelle on exagère les calculs, et l'indifférence que l'on a pour les censeurs et les critiques". (o. c., dernière phrase de la p. 17) (1) ;

- l'insouciance, la négligence de rechercher l'origine des évènements que l'on relate (o. c. p. 8), le fondement de ce que l'on narre (o. c. p. 21) ;

- l'insouciance et la négligence de "l'importance des changements historiques" (id. p. 8) (2), (cf. passages similaires p. 53) ;

- la non-recherche, l'absence de l'explication, tout au moins, d'"une explication convaincante" (id. p. 8) des faits, évènements et actes historiques ; plus exactement, la non-fourniture, au lecteur, de la motivation, du pourquoi des faits et gestes et décisions des individus, des familles, des groupes, etc... ; bref le fait de laisser le lecteur "chercher une explication convaincante" (id. p. 8) ;

- l'usage du raisonnement par analogie : procédé dont les dangers sont exposés, développés, explicités et illustrés par Khaldûn, avec force insistance, notamment de la p. 53 (dernier alinéa) à la p. 60, première moitié incluse.

---

(1) voir également des passages similaires, o. c. pp. 21, 22, 25, 26.

(2) mot souligné par nous et sur la modernité et contemporanéité duquel nous attirons particulièrement l'attention.

Sources principales d'aucuns sinon de tous les défauts

Signaler à un individu ses défauts, les risques qu'il court, les dangers qui le guettent, c'est rendre à celui-ci un service appréciable ; lui indiquer les principales sources de ses défauts, de ces risques et dangers, est encore hautement plus appréciable. L'enseignant que fut Khaldûn ne pouvait manquer à cet acte de bienfaisance, qui est et demeure, dans les relations maître-élève, professeur-étudiant, précepteur-disciple, un devoir pour celui-là. Aussi, après les défauts, dangers et risques sur lesquels l'attention de l'étudiant en sciences humaines est attiré, et ce notamment dans l'avertissement d'AL-MUQADDIMA, sont révélés à ce dernier les principales sources, les générateurs fondamentaux desdits risques, dangers et défauts. Rôle surtout assumé dans et par la PREFACE, dès le deuxième alinéa, aussitôt après la définition khaldûnienne de l'histoire et l'explicitation de l'objet de celle-ci, double matière du premier alinéa.

La confusion du vrai et du faux, la non-distinction du bon grain de l'ivraie, de la vérité du mensonge, du réel de l'irréel, est, - avons-nous dit plus haut, - pour Khaldûn, le fondement de la quasi-totalité des autres imperfections en histoire.

Il importe donc de découvrir et d'inventorier les raisons, les causes, somme toute, de tout récit non conforme à la réalité, au vrai, de tout récit, soit sciemment, soit involontairement erroné.

De l'inventaire établi par Khaldûn, il ressort que l'erreur, l'irréel, le faux, le mensonge "lato sensu", résultent de sept raisons ou causes principales, qui sont :

- "l'esprit partisan en faveur de certaines opinions ou de certaines tendances" (ibid. p. 69) ;
- "la confiance (aveugle) que l'on fait aux sources d'informations" (ibid. p. 70) ;
- "l'ignorance de la signification d'un évènement" (id. p. 70), ou selon la traduction de Georges LABICA, "l'ignorance des fins"(1), du but des évènements ;

---

(1) cf. G. LABICA : Le Rationalisme d'Ibn Khaldoun : extraits de la MUQADDIMA, trad. fr. revue par Jamel-Eddine BENCHEICK ; (Centre Pédag. Maghribin, Hachette, Alger, 1965, 207 p.) p. 33

- "la persuasion, - illusion fréquente, - de détenir la vérité" (ib. p. 70) ; ou selon la traduction de Labica (o. c. p. 32), "la propension à croire qu'on détient la vérité ;"
- la "méconnaissance de l'application des circonstances à la réalité qui dépend, en fait, des remaniements ambigus et des altérations" (ibid. p. 70) ; ou, suivant la traduction de Labica, (o. c. p. 32) "l'ignorance des rapports qui existent entre les évènements et "les circonstances qui les accompagnent, (et qui) tient à l'intro-"duction, dans les récits, d'altérations et d'interpolations" ;
- "la flatterie et la louange" à l'endroit des "Grands de ce monde" (p. 70), ou, selon Labica,"la tendance qu'ont généralement les hommes à gagner la faveur des personnages illustres et puissants (... par) les louanges et les éloges" (Labica p. 32) ;
- "l'ignorance des caractères naturels de la civilisation", de la société, des peuples, etc... ; cause, pour Khaldûn, "sans doute, la plus importante" de toutes celles qui viennent d'être énumérées (1).

x

Principes et réalités dont l'étudiant se pénètrera

En conséquence, pour se prémunir contre toutes ces causes et sources d'erreurs, l'étudiant, - et ici est adopté le propre terme utilisé par Khaldûn, et qui est une preuve, parmi d'autres, de l'objectif et du côté réellement DIDACTIQUES d'AL-MUQADDIMA, - se pénètrera des principes et réalités ci-après, qu'il aura toujours présents à l'esprit dès et durant, toujours selon l'expression même de l'auteur, "l'examen critique" (ib. p. 71).

Premier principe et réalité : "Tout phénomène ou évènement possède, soit essentiellement, soit matériellement, un caractère naturel propre aussi bien à son essence qu'aux circonstances qui l'accompagnent" (Monteil, o. c. p. 71) ; principe traduit de Khaldûn par Labica comme suit : "Tout ce qui arrive, soit spontanément, soit par l'effet d'une influence extérieure, a un caractère qui lui est

---

(1) Labica, o. c. p. 33, donne de cette septième cause la traduction suivante, à laquelle nous accordons en raison de sa plus grande clarté, notre préférence : "L'ignorance des caractères inhérents "à la nature de la civilisation. Tout ce qui arrive, soit spon-"tanément, soit par l'effet d'une influence extérieure, a un "caractère qui lui est propre, tant dans son essence, que dans "les circonstances qui l'accompagnent."

propre, tant par son essence, que par les circonstances qui l'accompagnent" (Labica p. 33) ;

Deuxième principe et réalité : Toute réalité, tout phénomène ou évènement s'accompagne impérativement de circonstances. Entre le phénomène considéré et les circonstances qui lui sont inhérentes existent impérativement des rapports, des liens, des interactions dont l'ignorance par le narrateur contribue "à l'introduction, dans les récits, d'altérations et d'interpolations" (cf. Labica p. 32) qui faussent la vérité ;

Troisièmement : Tout évènement, tout phénomène a une motivation, une fin, une signification.

Quarto : Tout esprit est guetté par

- la tendance à accorder gratuitement crédit à autrui, aux informations procurées par celui-ci, et à considérer chacune de celles-ci comme réalité, vérité ;
- la propension à faire confiance totale à ce que des prédécesseurs ont écrit, relaté, décrit, etc...,
- une inclination en faveur de tout ce qui est et va dans le sens de ses opinions, soit politiques, soit religieuses, soit ethniques ou raciales, etc...,

Cinquième principe : "Les hommes ambitionnent les biens du monde, tels que le rang et les richesses, et mettent, en général, peu d'empressement à se distinguer par de nobles qualités ou à montrer de la considération pour les gens d'un vrai mérite (cf. Labica, o. c. p. 32). C'est pourquoi "on n'approche pas les Grands de ce monde sans avoir la flatterie et la louange à la bouche" (cf. Monteil, o. c. p. 70).

Ce principe se retrouve résumé par Khaldûn lorsque, parlant des dynasties, monarchie et califat, il affirme ou constate : "La vertu et les vertueux sont infiniment moins recherchés" (trad. Monteil, tome 2, p. 569).

c - Ce qui est préconisé (1)

1° Prolégomènes

Il importe, avant toute chose, de se pénétrer

- de la conception que Khaldûn a, d'une part, du monde, de l'univers, du cosmos, et,d'autre part, de l'insertion de l'homme dans ce cosmos, cet univers ;
- de la distinction qu'il établit entre les sciences contemporaines ;
- du rôle et du pouvoir d'intervention de la RAISON dans l'une et dans l'autre des deux catégories de sciences distinguées ;
- du rôle et du domaine d'exercice et d'utilisation du raisonnement par analogie.

*

Conception khaldûnienne du monde et de l'insertion de l'homme dans celui-ci.

La conception du monde par Khaldûn est avant tout une constatation. Et cette constatation est le produit d'une intuition qu'il qualifie d'AUTHENTIQUE. En d'autres termes, cette conception n'est nullement psychopathique c'est-à-dire le résultat de divagations, d'hallucinations, d'illusions, etc.

De cette constatation intuitive, il ressort qu'il y a trois sortes de mondes :

- "le monde de la perception sensorielle, qui tombe sous nos sens comme sous ceux des animaux", le monde des sens ;
- le monde de la pensée, de l'intellect. Monde dont nous saisissons l'existence par la saisie de "notre aptitude à penser, qui est une faculté propre à l'homme", par la saisie,en d'autres termes, "du fait que nous possédons des (modes de) perception, des con-

---

(1) Toute les citations sont, à nouveau, tirées de la traduction de Vincent MONTEIL.

naissances situés au-delà de nos perceptions sensorielles" ; (1)

- le monde "des esprits et des anges", au sein duquel Khaldûn distingue (2) :
  - le monde de la vérité, dont les songes authentiques sont un des révélateurs, (cf. t. III p. 1037) ;
  - le monde du, - disons, - phantasme révélé par les rêves d'une seconde espèce, "les rêves confus, (lesquels) ne sont que des images fantaisistes emmagasinées par la perception, et où la pensée vagabonde pendant que les perceptions sensorielles sont suspendues" (o. c. p. 882).

L'existence de ce monde supérieur au nôtre nous est révélée par, ou, - pour mieux cerner la pensée de Khaldûn, - est tirée, par nous, "des influences qu'il exerce sur nos coeurs : des volitions et des tendances aux mouvements". (o. c. p. 881).

De l'analyse des deux alinéas du texte de l'auteur, ci-dessous reproduits,il découle que c'est le monde des esprits et des anges au sens de la croyance religieuse tant catholique, protestante, musulmane, etc..., qu'animiste, mais également le monde du subconscient, terrain privilégié de la psychanalyse contemporaine.

Ecoutons, à cet effet, Khaldûn :

"Enfin, nous pouvons tirer l'existence d'un troisième monde, des "influences qu'il exerce sur nos coeurs : des volitions et des "tendances aux mouvements. Nous savons ainsi qu'il y a un "agent" "qui nous meut, à partir d'un monde supérieur au nôtre. Ce monde "est celui des esprits et des anges. Il contient des essences qui

---

(1) Monteil explicite la pensée khaldûnienne en désignant entre parenthèses MONDE DE L'AME ce deuxième monde (cf. o. c. t. II, p. 881, premier alinéa, avant-dernière ligne). Il se conforme en cela au terme AME utilisé par Khaldûn lui-même in o. c. p. 881 1er alinéa 7e ligne. Celui-ci écrit en effet : "Ensuite, nous nous rendons compte de notre aptitude à penser, qui est une faculté propre à l'homme. Nous en apprenons l'existence de l'âme, que nous devons déduire nécessairement du fait que nous possédons des (modes de) perception, des connaissances situés au-delà de nos perceptions sensorielles". Voir la définition du concept AME, o. c. p. 883.

(2) cf. id. t. III p. 1039 où il est affirmé que "le sahîh a dit : "Il y a trois sortes de visions oniriques : celles qui viennent "de Dieu, celles qui viennent des anges et celles qui viennent "de Satan." Dieu envoie des rêves clairs, qui ne demandent au- "cune explication. Les anges envoient des rêves véridiques, mais "qu'il faut interpréter. Quant aux présents du Démon, ce sont "les rêves confus." cf. également p. 1037-1038.

"ne se manifestent, au-dessus du vide qui nous sépare, que par "les influences qu'elles exercent sur nous. Souvent on peut at- "teindre à cet univers spirituel supérieur et à ses propres es- "sences, par l'intermédiaire de visions et de rêves : dans le "sommeil, nous apprenons des choses dont nous ne nous doutions "pas à l'état de veille et que, parfois, l'évènement justifie". (o. c. p. 881, 2e alinéa)

Après ce passage qui affirme, - sans hésitation possible pour un psychologue, - l'identité de ce monde décrit par Khaldûn, ou plus exactement, l'identité d'une partie de ce monde avec l'univers humain exploré par la psychanalyse, la psychiatrie et la psychopathologie, et par, actuellement, la parapsychologie qui est en voie de passer du status d'art à celui de science ; citons, sans plus tarder, le passage qui affirme l'identité d'une autre partie de ce monde au monde des croyants, de la religion, de la foi.

"Nous n'avons pas de meilleure preuve de l'existence de l'u- "nivers spirituel. Nous n'avons que ces idées générales, sans "indices particuliers. Les métaphysiciens se livrent à des hypo- "thèses concernant les détails des essences du monde spirituel et "leur hiérarchie. Il appellent ces essences des "intelligences". "Mais rien de ce qu'ils disent n'est certain, parce que leur ar- "gumentation échappe à toute logique. Selon celle-ci, en effet, "les propositions devraient être à la fois primaires et essen- "tielles. Comme les essences spirituelles sont de nature inconnue, "la logique habituelle ne peut s'appliquer à elles. Tout ce que "nous pouvons apercevoir des détails de ces mondes, nous le trou- "vons dans les indications données par la loi religieuse, à la "lumière de la foi" (o. c. p. 882) (1).

---

(1) cf. o. c. p. 885-886 où Khaldûn déclare : "Au-dessus de "l'univers de l'homme se trouve le monde spirituel. On déduit "son existence de l'influence qu'il exerce sur nous, en nous "inspirant la perception et la volonté. Les essences de ce "monde spirituel sont perception pure et intellect absolu : "c'est le monde des anges. ....."Tous les prophètes "ont ce don, de naissance, avec une expérience mystique qui "les fait souffrir et donne l'impression d'étouffer. Ce qu'ils "connaissent (des choses cachées), c'est par observation di- "recte et par claire vision, sans aucun risque d'erreur ou de "fausse interprétation. L'accord avec la vérité est de carac- "tère essentiel, car le voile est levé et ils n'ont plus qu'à "regarder (ce qu'il recouvre)".

C.E.D.I.D. - ORSTOM

Le positivisme khaldûnien aura pour champ et domaine

- le monde des sens, et
- le monde de l'intellect, de la pensée, et seulement ces deux mondes. Il ne s'aventurera nullement dans le monde, ou plus exactement, dans les mondes des esprits et des anges, univers où par essence et par définition LA LOGIQUE HABITUELLE ne peut s'appliquer comme mode et méthode d'approche, d'investigation, d'appréhension; monde, pour Khaldûn, saisissable par la vision directe, "qui est le propre de la science des anges" (o.c.p. 883, dernière ligne) et par l'analogie, qui est la méthode propre aux sciences traditionnelles et institutionnelles, bref aux sciences religieuses, aux sciences dont un des pré-requis relatifs à toute analyse et compréhension est la foi et nullement l'athéisme (1).

*

De la distinction des sciences contemporaines

Khaldûn distingue deux catégories de sciences :

- la catégorie des sciences philosophiques, intellectuelles ; catégorie "naturelle à l'homme et fruit de (la) pensée" (o.c., tome II p. 897), de l'intellect de celui-ci ; sciences "que l'homme acquiert naturellement par l'exercice de la réflexion,... grâce à l'exercice de ses facultés spéculatives et investigatrices qui sont propres à l'être pensant" (o.c.,t. II p. 898) ;
- la catégorie des sciences traditionnelles, institutionalisées, et aujourd'hui, institutionnelles, réunification "des informations données par l'autorité d'une certaine loi religieuse" (o.c.t.II p. 898), sciences transmises chacune par son fondateur à partir "de la loi révélée par Dieu" (t. p. 898) à celui-ci.

Les sciences traditionnelles

Khaldûn y distingue : l'exégèse, le hadith, la jurisprudence religieuse, la science des successions, la science des sources du droit,

---

(1) cf. o. c. t. III pp. 997-1000. Il est indispensable de signaler ici les quatre niveaux que Khaldûn distingue dans le monde de l'homme, niveaux qu'il appelle également MONDES, et qui sont : le monde corporel, le monde du sommeil, le niveau de la prophétie, le niveau ou monde de la mort avec soit le paradis, soit l'enfer comme conséquences des comportements et conduites de chacun.

la dialectique, la théologie dialectique, l'oniromancie, et le soufisme.

L'exégèse comprend : l'exégèse traditionnelle et l'exégèse philosophique. La première est "fondée sur les informations verbales données par les premiers" (o. c. p. 906) adhérents et compagnons du fondateur et par leurs "successeurs immédiats" (id. p. 907).

Elle concerne "la connaissance des passages abrogeants et abrogés" du coran (id. p. 909) et s'appuie sur l'analyse des "circonstances dans lesquelles certains versets ont été révélés et sur l'objet de certains autres" (id. p. 906). La seconde (1) s'intéresse à la lexicographie et à la stylistique" (id. p. 908).

Le hadith (2) a pour objet les "traditions abrogeantes et abrogées" (id. p. 909). Son objectif est "la connaissance des passages abrogeants et abrogés" (o. c. p. 909) des traditions "stricto sensu", c'est-à-dire, - selon AL-ZUHRI cité par Khaldûn p. 910, - "les traditions relatives à l'Apôtre de Dieu". Son problème fondamental est celui de l'authenticité en cas d'incompatibilité de, par exemple, deux traditions "relatives à l'Apôtre". Problème réglé généralement par la méthode du classement des traditions en quatre catégories : les authentiques, les bonnes, les faibles, et les mauvaises (3), - méthode qui consiste, principalement, "à remonter jusqu'aux sources par des filières solides et continues" (id. p. 915) (4), méthode dite des chaînes de transmission des traditions (cf. o. c. p. 918 ; p. 910 et surtout 911).

"Fondée sur des articles de foi" (id. p. 956), "la jurisprudence est la connaissance des lois divines en ce qui concerne les actions des (fidèles) légalement capables" (o. c. p. 931). Actions ou obligatoires, ou interdites, ou recommandables, ou blâmables, ou enfin permises (5). Lois contenues "dans le Coran, la Sunna et les indications fournies par le Législateur (id. p. 931).

"La dialectique est la science des convenances qui doivent être observées dans les controverses" (id. p. 959) , "la science des règles des convenances en matière de controverse" (id. P. 959). Elle se subdivise en deux méthodes : celle d'Al-Bazdawi,"limitée aux arguments de la religieuse, tirés des textes (sacrés), du consensus des docteurs ou de la déduction ; la seconde, celle d'Al-Amîdî,(s'appliquant) à n'importe

---

(1) Elle est "purement philosophique", dit Khaldûn ( id. p. 908).
(2) Pour les subdivisions de cette science, voir id. p. 910 & p. 920. Le terme arabe HADITH signifie PROPHETE. Au pluriel, il est défini, t.1 p. 197 note 1 comme suit : "les hadith sont les logia, les dires du prophète rapportés par la Tradition.
(3) id. p. 917, dernier alinéa. (4) Cinq auteurs, hormis de rares exceptions, sont, à cet effet, considérés comme fondamentaux dont Al-Bukhârî et l'imam Muslim. (5) id. p. 931

quelle sorte de discussion et à n'importe quelle discipline et (reposant) surtout sur la déduction" (o. c. p. 959).

La théologie dialectique est la "science des arguments rationnels pour la défense des dogmes et la réfutation des innovations" (o. c. p. 960) orthodoxes.

L'oniromancie ou science de la clef des songes (o. c. p. 1033-1041) (cf. id., t. 1, 3. "Des visions oniriques", pp. 203-210 où Khaldûn distingue trois sortes de visions oniriques : les rêves clairs, d'origine divine ; les rêves allégoriques, d'origine angélique ; les rêves confus, démoniaques d'origine (p. 208) ; catégories auxquelles nous ajoutons une quatrième : le rêve-prémonition).

Le soufisme, "science de la loi religieuse... repose sur la pratique stricte des vertus suivantes : exercices de piété, dévotion exclusive à Dieu, renoncement aux vanités du monde, aux plaisirs, aux richesses et aux honneurs que recherche le commun des hommes, et refuge, loin du monde, dans la retraite consacrée à la prière" (id. p. 1004-1005).

## Les sciences intellectuelles fondamentales

"Naturelles à l'homme, dans la mesure où il est un être pensant " (id. p. 1040), les sciences intellectuelles, essentiellement "sciences de la philosophie et de la sagesse" (id. p. 1040), sont, dans la classification khaldûnienne des sciences, "au nombre de quatre"(1):

- la logique,
- la physique,
- la métaphysique,
- les mathématiques ou "science qui traite des mesures" (id. p. 1042), et qui se subdivise en quatre branches : géométrie, arithmétique, musique, astronomie.

Soit, au total, selon Khaldûn lui-même, sept "sciences philosophiques fondamentales" (cf. p. 1043), dont voici le second ordre de classification khaldûnienne : 1° la logique, 2° les mathémathiques, au sein desquelles vient au premier rang l'arithmétique, puis la géométrie, ensuite l'astronomie, enfin la musique ; 6° la physique, 7° la métaphysique. Classification qui, malgré les apparences, demeure, comme la précédente sus-indiquée, une simple énumération, bien qu'il faille reconnaître la place privilégiée donnée,

---

(1) cf. o. c. p. 1041

dans l'une et dans l'autre, à la logique. Signalons également la place non moins privilégiée qui semble attribuée aux mathématiques ou science des nombres, thème par quoi khaldûn commence l'exposé critique de chacune de ces sept sciences.

Que cette double classification ne comporte, somme toute, aucune hiérarchisation est dû au fait que chacune de ces sciences philosophiques fondamentales, chacune, en d'autres termes, de ces sciences intellectuelles comprend plus d'une branche, plus d'une subdivision et que les différentes branches d'une même science ne sont pas de consistance et de qualité intellectuelles, si nous pouvons ainsi nous exprimer, EGALES au regard de ce positiviste que demeura, face aux sciences non tradionnelles, non religieuses donc, Khaldûn.

Jetons à présent un coup d'oeil rapide sur chacune de ces sciences, entendu que, ici, nous ne nous attarderons point, et pour cause, sur plus d'une définition.

La première science philosophique fondamentale exposée par Khaldûn est la science des nombres, ou mathématiques, au sein de laquelle l'auteur distingue, primo, l'arithmétique, "science des propriétés des nombres, combinés en progression arithmétique ou géométrique" (id. p. 1050) et dont les sous-branches sont : l'art du calcul,"technique pratique qui permet de compter (et qui) a pour objet les opérations de "combinaison" ou de "séparation" des nombres" (id. p. 1052-1053) ; l'algèbre, "science de la réduction et de la confrontation, ... (qui) permet de calculer une "inconnue" en partant de données connues, lorsqu'il existe un "rapport" mutuel qui l'autorise". (id. p. 1055); "les transactions commerciales, arithmétique appliquée aux affaires, dans les villes" (o. c. p. 1057); les lois successorales, lesquelles "ont pour objet le calcul exact des parts qui reviennent aux héritiers dans une succession" (id. p. 1058).

Deuxième branche des mathématiques: la géométrie où sont étudiés sphères et cônes, le cadastre, et l'optique.

La musique, autre embranchement de la science des nombres (cf. supra p. 103), n'est pas étudiée par Khaldûn dans les branches des MATHEMATIQUES, - mais partiellement pour ne pas dire ou fort superficiellement ou en profane en la matière, - in le paragraphe intitulé L'ART DU CHANT, tome II p. 861-872 dans le chapitre V intitulé: COMMENT GAGNER SA VIE :

LE PROFIT ET LES METIERS (1).

L'astronomie, quatrième division des mathématiques, comprend deux subdivisions: les tables astronomiques, qui ont "pour objet les orbites décrits par chaque astre et la nature de ces déplacements, résultant des observations astronomiques: rapides, lents, directs ou rétrogrades" (id. p. 1066), et l'astrologie judiciaire, ou, simplement, l'astrologie, science, en d'autres termes et suivant l'expression arabe al-ahkâm an nu jûmiyya, - "science des décrets des étoiles" (id. p. 1067 note 3), "science des influences exercées, sur le monde des hommes, par les différentes positions des étoiles, qui affectent ainsi les religions, les dynasties, les activités humaines et tous les évènements" (o.c.p. 1067).

La logique est, pour Khaldûn, "un système de normes permettant de distinguer le vrai du faux, tant dans les définitions de l'essence des choses que dans les preuves qui conduisent à des jugements" (o. c. p. 1067-1068). Héritage d'Aristote, elle n'a pas grandement varié, n'a même pas varié et, - tel L'ORGANON du MAGISTER PRIMUS, "comprend huit livres, dont trois sur les formes du raisonnement analogique et cinq sur la matière ( du syllogisme)" (id. p. 1070).

Ces huit livres sont: les Catégories, l'Herméneutique, l'Analytique, qui constituent la logique formelle; et, second groupe, - l'Apodictique, les Topiques appelées aussi la Dialectique (cf. supra p. 103), le Sophisme, ou "genre de raisonnement analogique qui cherche le contraire de la vérité pour démonter son adversaire" (id. p. 1071), la Rhétorique, et la Poétique ou "genre de raisonnement analogique qui enseigne comment trouver des comparaisons et des ressemblances, surtout afin d'agir ou de s'abstenir, grâce (en particulier) à des propositions imaginaires" (o. c. p. 1072). Huit livres auxquels s'était déjà ajouté, au fil des temps, un neuvième, les UNIVERSAUX, "qui permettent une perception conforme aux quidditées extérieures ou bien aux parties ou aux accidents des choses" (id. p. 1072), et qui, désormais présentées, soit en introduction, soit en préface, constituent en définitive le livre premier de LA LOGIQUE.

---

1) Georges LABICA commet ainsi une légère erreur lorsque, dans son ouvrage "LE RATIONALISME D'IBN KHALDOUN: Extraits de la MUQADDIMA" (o. déjà cité) il écrit en marge, p. 145, parlant des sept sciences: "Ibn Khaldoun traite successivement de toutes ces sciences, à l'exception toutefois de la musique". Notre impression est que les connaissances de Khaldûn en musique étaient fort réduites.

La physique est définie par Khaldûn comme "la science des "corps en mouvement, ou au repos. Elle étudie les corps célestes ou "élémentaires, les hommes, les animaux, les plantes et les minéraux "qui en dérivent. Elle s'intéresse aussi aux sources et aux tremble- "ments de terre, aux nuages, aux vapeurs, au tonnerre, aux éclairs "et aux orages de l'atmosphère. Elle a enfin pour objet l'origine "du mouvement des corps c'est-à-dire l'âme (nafs) sous ses diffé- "rentes formes, humaines, animales ou végétales" (o. c. p. 1077-1078).

Elle a pour branches: la médecine, l'agriculture, (o. c. p. 826, 837-846, 1043, 1079-1083).

La métaphysique est, pour notre auteur, "la science qui pré- "tend étudier l'existence absolue. Elle s'intéresse d'abord à ce "qui est commun aux choses physiques et spirituelles: quiddités,uni- "té, pluralité, nécessité, possibilité, etc. Puis elle examine l'ori- "gine de tous les êtres et elle trouve que cette origine est spiri- "tuelle. Elle cherche ensuite comment les êtres émanent de cette "origine et dans quel ordre ils se présentent. Elle traite enfin "des circonstances où se trouve l'âme, une fois séparée du corps, "après son retour à son origine" (o. c. p. 1083-1084).

Avec la métaphysique, s'achève l'exposé critique des sciences considérées par Khadûn comme SCIENCES INTELLECTUELLES FONDAMENTALES; sciences dans lesquelles, nonobstant les hésitations suscitées chez le lecteur par les deux classifications-énumérations, primo, celle des pages 1041-1042, secundo, celle de la p. 1043 (cf. supra p. 103 et 104), la logique se voit confirmer par Khaldûn le premier rang (cf. p. 1070) occupé dans l'ORGANON d'Aristote, et la métaphysique, attribuer incontestablement la dernière place, ainsi que le laisse, sans ambages, entendre le verbe PRETEND, utilisé par l'auteur d'AL-MUQADDIMA lorsqu'il affirme que la métaphysique est "la science qui prétend étudier l'existence absolue" (id. p. 1083).

Khaldûn continue son exposé critique de l'histoire des sciences et de la connaissance par l'examen de

- la magie et les talismans (pp. 1087-1103);
- la sîmiyâ ou magie littérale ou science des secrets des lettres (pp. 1103-1153), définie par l'auteur comme "une sorte de sorcellerie,... que la loi religieuse autorise" (p. 1110), et qui comprend notamment : les tables divinatoires, et la za'iraja ou tables divinatoires circulaires ;

- enfin, l'alchimie (pp. 1153-1172), qui "étudie la substance qui permet d'obtenir artificiellement la génération complète de l'or et de l'argent" (id. p. 1153) (1).

Il entreprend ensuite la réfutation de ces prétendues sciences INTELLECTUELLES, à savoir: la philosophie ou métaphysique (cf. p. 1173-1184) (2); l'astrologie et ses branches dont la magie, la sîmiyâ et la sorcellerie (p. 1184-1193); l'alchimie (p. 1193-1207).

La philosophie ou métaphysique est réfutée en raison de ses prétentions de percevoir et d'expliquer "non par la tradition, mais par la spéculation" (id. p. 1173) et "le raisonnement intellectuel" (id. p. 1173) "tant les essences et les conditions, que les raisons et les causes, de la totalité de l'existence, qu'elles soient sensorielles ou extra-sensorielles" (id. p. 1173).

Ecoutons à cet effet Khaldûn :

" Ceux qui prennent cette attitude sont appelés "philosophes" : "falâsifa, pluriel de faylasûf, mot grec (philosophos) qui signifie "ami "de la sagesse".

" Ils ont étudié (le problème de la perception) et se sont efforcés "d'en trouver le sens. Ils ont inventé une norme - la logique - permet- "tant à l'esprit humain de distinguer le vrai du faux, tout en se concen- "trant sur les abstractions tirées des existences individuelles.(o. C. p. 1173-1174).

"Ils concluent, à l'égard du "corps céleste supérieur", de la même "manière que pour l'essence humaine"( id. p. 1175).

"Sachez maintenant que ces philosophes se trompent sur toute la "ligne. Ils attribuent (l'existence de) toutes choses à la Première In- "telligence, sur la route de l'Etre nécessaire, en niant tous les degrés "de la Création qui se trouvent au-delà. Le champ de l'Existence est

---

(1) cf. également p. 1154, et, entre autres, la définition suivante: "L'alchimie est donc à la fois un vocabulaire technique et le mode d'opération technique pour la transmutation, en or ou en argent, de substances préparées à cette fin".

Ces substances peuvent provenir "des minéraux, des déchets animaux: os, plumes, poils, oeufs ou excréments" (id. p. 1153).

"L'alchimie expose donc les opérations par lesquelles une substance, de virtuelle, peut devenir effective" (id. p. 1153).

(2) La philosophie est parfois confondue à la métaphysique mais par endroit et par définition en est fort nettement distinguée.

"plus vaste qu'ils ne croient... Ces philosophes, en se limitant à "l'intellect et en négligeant tout ce qui le dépasse, rappellent un "peu les naturalistes qui se bornent à affirmer l'existence du corps, "mais nient celle de l'esprit et de l'âme, parce qu'ils croient qu'il "n'y a rien de plus que le corps, dans la sagesse du plan créateur" (o. c. p. 1177).

"D'autre part, la métaphysique est (pour les philosophes) "la science de ce qui est au-delà de la nature. L'essence (des choses "spirituelles) nous est tout à fait inconnue. On ne peut ni l'atteindre, ni la démontrer logiquement. En effet, on ne peut abstraire les "choses intelligibles des choses existantes individuelles du monde "extérieur que dans le cas de ce que nous pouvons percevoir avec nos "sens"(id. p. 1178).

"La première chose à faire, pour arriver à la perception "(mystique), est d'amortir toutes ces facultés cérébrales qui s'oppo-"sent à elle et travaillent à son encontre" (id. p. 1180).

Pour ce qui concerne la magie et les talismans, Khaldûn distingue, d'une part, les prophètes, dont l'âme, bien qu'appartenant à l'espèce - seule et unique - humaine, se particularise des autres âmes humaines par une qualité "sui generis", "disposition naturelle innée,... qui les prédispose à connaître Dieu, à être interpellés en Son nom par les anges et à exercer, par conséquent, une influence sur les créatures "(id. p. 1089). Il distingue, d'autre part, les magiciens, dont l'âme, bien qu'appartenant non moins à la seule et unique espèce humaine, est, - selon le propre terme de l'auteur, - d'une CATEGORIE autre, et est dotée d'une qualité non moins "sui generis", "disposition naturelle innée,... qui les prédispose... à agir sur les créatures et (à) attirer l'influence spirituelle des étoiles, grâce à un pouvoir psychique ou démoniaque" (id. p. 1089).

Alors que les prophètes "agissent par la grâce de Dieu, qui est de nature divine" (id. p. 1089), les "devins, au contraire, peuvent entrer en communication avec l'invisible au moyen de pouvoirs diaboliques" (id. p. 1089) (cf: id. p. 1098 et sq. ).

Allant maintenant en profondeur et focalisant l'attention sur la magie et le pouvoir magique bien différenciés de la prophétie et du pouvoir inné du prophète, Khaldûn distingue en le pouvoir magique trois degrés dont les deux premiers sont réels, fictif le troi-

sième (1) :

- le pouvoir magique de premier degré dont l'influence est purement psychique: il s'exerce "sans instrument ou recours extérieur" (id. p. 1089);
- le pouvoir magique de second degré ou pouvoir des talismans, inférieur au précédent, - qui "agit à l'aide du "tempérament" (mizaj) des sphères célestes et des éléments, ou bien par les propriétés des nombres" (id. p. 1089);

- le pouvoir magique illusionniste ou pouvoir de l'illusion ou illusionnisme, ainsi décrit par Khaldûn:"Le troisième exerce "une influence sur les facultés de l'imagination. C'est là-"dessus que s'appuie celui qui en joue. Agissant sur l'imagi-"nation (du spectateur), jusqu'à un certain point, il l'ali-"mente en phantasmes, images et formes dont il se sert. Puis, "il les fait descendre au niveau de la perception sensorielle "des assistants, grâce à ses pouvoirs psychiques. En consé-"quence, les spectateurs croient que ces illusions existent "en réalité, alors qu'il n'en est rien. Par exemple, ces il-"lusionnistes font voir à une personne des jardins, des ri-"vières, des châteaux, là où il n'y a rien du tout. C'est ce que les philosophes appellent l'illusionnisme" (o. c. p. 1090).

Ces pouvoirs du magicien sont innés, donc virtuels, et ne sont actualisables que par un apprentissage, et n'atteignent leur épanouissement que par l'usage et la pratique (2).

La magie est ainsi définissable comme un ensemble de techniques, artifices et méthodes dont les talismans sont un des produits, une matérialisation aux propriétés parfois remarquablement agissantes et aux effets non moins parfois nettement perceptibles. Elle est, conséquemment, non pas une science mais un ART dont l'apprentissage et la pratique sont possibles, seulement à ceux dont l'âme est de la catégorie des âmes humaines naturellement dotées de ce pouvoir inné ou psychique ou démoniaque qui prédispose à et permet de "agir sur les créatures". C'est, néanmoins, affirme Khaldûn, un art impie au regard de la religion et de la foi.

---

(1) cf. o. c. p. 1090, dernière phrase

(2) Khaldûn écrit: "Or le magicien n'a ce don, comme tous les pouvoirs humains, que virtuellement: il lui faut le développer par la pratique" (o. c. p. 1090).

Que vaut cet art? Khaldûn non seulement semble y croire mais cautionne de son propre témoignage de spectateur la réalité de scènes qu'il a, de ses propres yeux, vues. Ecoutons-le :

"Nous avons vu aussi des sorciers montrer du doigt un vêtement "ou une peau, tout en marmottant quelques paroles: cela suffit pour "que l'objet tombe en morceaux. D'autres font le même signe en direc- "tion du ventre de moutons ou de chèvres dans un champs: les boyaux de "ces bêtes tombaient par terre! ( o. c. p. 1092-1093 ).

"Nous avons encore observé les propriétés remarquables des "talismans qui utilisent celles des "nombres aphrodisiaques". Ce sont "220 et 284.La somme des parties aliquotes de chacun de ces nombres "- la moitié, le quart, le sixième, le cinquième, etc. - est en effet "égale à l'autre nombre. C'est pourquoi l'on dit qu'ils sont "concor- "dants ". Il est de tradition, chez les gens qui s'y connaissent en "talismans, de croire que ces deux nombres peuvent agir sur les senti- "ments réciproques de deux amants. ( o. c. p. 1093 ).

"J'ai moi-même rencontré beaucoup de ces jeteurs de sorts et "j'ai été témoin de leurs méfaits. Ils m'on dit qu'ils ont leurs "dévotions et leurs exercices, c'est-à-dire des invocations impies et "le recours aux pouvoirs des djinns et des astres. Leurs formules sont "transcrites sur une feuille de papier: c'est le "porcinarium". C'est "ainsi, avec leurs invocations et leurs exercices, qu'ils réussissent "leurs maléfices. Mais leur influence n'agit que sur les objets, et "non sur les hommes libres: par exemple, sur les ustensiles, les ani- "maux et les esclaves. Ils disent que ces objets sont "les choses pour "lesquelles l'argent a cours", c'est-à-dire tout ce qui se possède, "s'achète ou se vent. Telle est leur idée: j'en ai interrogé un, et "c'est ce qu'il m'a répondu. Leur magie est un fait, que j'ai constaté "bien souvent: je l'ai observé de mes propres yeux et n'ai aucun doute "à ce sujet.

"Telle est la situation de la sorcellerie et des talismans et "de leur influence dans le monde. ( id. p. 1096 ).

Néanmoins Khaldûn ne peut, en tant que <u>positiviste face au sciences intellectuelles</u>,et <u>croyant face aux sciences traditionnelles</u> et <u>institutionnelles</u>, considérer comme science ou intellectuelle ou institutionnelle la magie. Il adoptera la même attitude à l'endroit de l'astrologie, science, plutôt, ART conjectural(e) qui n'a pas encore atteint, - l'atteindra-t-elle ? - le stade de positivité qui

fait passer du stade d'ART à celui de SCIENCE.

Après avoir examiné les méthodes, au nombre de deux, puis la doctrine de l'astrologie, contenues dans le "Quadripartitum" et autres ouvrages de l'époque, Khaldûn conclut :

> "On voit ici la faiblesse de l'astrologie. On ne saurait "connaître ou supposer l'avenir, qu'à condition d'en savoir "toutes les causes: agent, patient, forme et fin, comme on "l'a dit en son lieu et place... Quand des puissances "astrales sont parfaites et que nous les connaissons bien, "elles ne sont quand même qu'une des causes qui intervien- "nent dans la création d'un événement. Et puis, outre cela, "il faut faire appel à beaucoup d'hypothèses et de devinettes." (o. c. p. 1187-1188)...
>
> "On voit donc la vanité de l'astrologie au point de vue de "la loi religieuse et la faiblesse de ses conceptions au "point de vue de la raison. De plus, elle est nuisible à la "civilisation humaine. En effet, elle atteint la foi popu- "laire, quand un jugement astrologique s'accomplit par "hasard, de façon inexplicable et invérifiable. Les ignorants "sont séduits et s'imaginent que l'astrologie ne se trompe jamais... "(o. c. p. 1189).

L'attitude khaldûnienne à l'endroit de l'alchimie sera encore plus radicale. Cet art est, pour lui, le refuge, le havre de "bien des gens incapables de gagner leur vie" et néanmoins cupides (cf. id. p. 1193).

Il affirme un peu plus loin, p. 1196: "Certains alchimistes sont des faussaires purs et simples, soit ouvertement, soit de manière indirecte ",
et p. 1204: "Mais nulle part au monde on n'a pu dire que quelqu'un a pu observer la réalité de l'alchimie et de ses méthodes. Les hommes de l'art ont toujours tâtonné dans le ténèbres".

Que le dernier alinéa de la critique et réfutation de l'alchimie soit un développement de la toute première phrase du premier alinéa de cette réfutation qui totalise treize pages est le meilleur témoignage du discrédit jeté par le positivisme khaldûnien sur l'alchimie. Khaldûn écrit en effet :

"Le mobile le plus courant des alchimistes n'est autre, "répétons-le, que l'inaptitude à gagner leur vie comme tout le "monde et le désir de subsister autrement que par l'agriculture, "le commerce ou l'artisanat. Les gens qui sont peu doués pour "les métiers ordinaires trouvent difficile de vivre en les exer- "çant. Ils préfèrent s'enrichir tout de suite par un moyen sur- "naturel comme l'alchimie. C'est pour cela que les alchimistes "sont surtout de pauvres gens, dans une société policée. C'est "aussi le cas des philosophes partisans du Grand Oeuvre. Avicenne, "qui soutient que l'alchimie est impossible, était un grand vizir "et un homme riche, tandis qu'Al-Fârâbî, qui prétend le contraire "était un de ces malheureux qui n'arrivent à rien dans la vie. "Tel est le soupçon qui pèse évidemment sur les raison d'exercer "et de pratiquer l'alchimie". (o. c. p. 1207, dernier alinéa de "la REFUTATION DE L'ALCHIMIE).

EN RESUME ET CONCLUSION (1)

Il y a quatre sortes de sciences et arts :

- les sciences traditionnelles, qui relèvent de la loi religieuse et de la Révélation, domaine de la foi ;
- les sciences fondamentalement intellectuelles, champ du positivismes et de la positivité ;
- les sciences, plutôt, les arts telle la magie ou, plus exactement, tels les pouvoirs magiques de premier et de deuxième degrés, qui sont l'apanage de personnes douées de puissances spéciales ; arts ou, de préférence, techniques, parmi lesquel (les) s'insère sans pourtant que les praticiens de ces "techniques" soient dotés de pouvoirs spéciaux - la psychanalyse contemporaine ;
- les pseudo-sciences, faussement métaphysiques, essentiellement ARTS, domaine privilégié du conjuctural, voire de la mystification.

*

---

(1) Nous estimons inutile, en raison de l'objectif ici visé, de nous arrêter sur les autres sciences et/ou techniques examinées par Khaldûn, dont nous citerons : la composition littéraire (pp. 1208-1214) ; la linguistique arabe (pp. 1243-1264, où il est successivement question de la grammaire, de la lexicographie, de la syntaxe et stylistique, de la littérature) ; la prose et la poésie, où il est consacré un moment, d'abord, à l'art poétique (pp. 1305-1309, et en illustration les pages 1309-1312), puis au style naturel et au style artificiel.

Rôle et pouvoir d'intervention de la raison dans les différentes catégories de sciences

- Dans la première catégorie des sciences

La raison intervient en maître, exclusive, tyrannique même, dans la première catégorie des sciences, sciences que nous n'hésitons nullement à qualifier de positives, de positivistes même, eu égard, d'une part, aux objectifs que Khaldûn assigne à celles-ci et d'autre part, à l'ensemble de préceptes d'ordre méthodologique qu'il préconise, que lui-même utilise,- çà et là dans son oeuvre magistrale ici examinée -, au niveau du contact et de matérialisation de cette catégorie de sciences. Il écrit à cet effet : "La première catégorie est celle des sciences philosophiques. Ce "sont celles que l'homme acquiert naturellement par l'exercice "de la réflexion. Ses perceptions humaines l'amènent à saisir "des objets, des problèmes, des arguments, des méthodes. Il se "rend compte ainsi de la différence entre le vrai et le faux, "grâce à l'exercice de ses facultés spéculatives et investigatri-"ces qui sont propres à l'être pensant" (op. c. t. 2, p. 897-898).

- Dans la deuxième catégorie des sciences

Le rôle de la raison, pour ce qui concerne les sciences traditionnelles et institutionnelles, est étroitement conditionné, chez Khaldûn, par le processus dialectique de la philosophie et de la métaphysique relatif auxdites sciences. Processus que voici:

1er temps : intervention de la foi seule, de la croyance, grâce à quoi l'homme reconnaît "la véracité des dogmes, reçus et crus par les premiers" Apôtres. (id. p. 1085). Cette véracité ne peut, à aucun prix et à aucun moment être objet de contestation, parce qu'"établie par les preuves traditionnelles" (id. p. 1085) : ou l'on y croit ou l'on, n'y croit pas.

2e temps : intervention éventuelle de la raison, de la logique, des arguments philosophiques, rationnels, actualisable UNIQUEMENT en deux occasions, en deux moments, en deux circonstances : primo, "pour confirmer la véracité des dogmes" révélés et "le point de vue des premiers" adhérents et des successeurs immédiats du Révélateur ; secundo, "pour réfuter les doutes des novateurs", pour, en d'autres termes, réfuter toute interprétation censée,- au regard de la Tradition,- novatrice c'est-à-dire ORTHODOXE.( o. c. p. 1085 ).

EN CONSEQUENCE Les sciences institutionnelles sont intrinsèquement indépendantes de la raison, du raisonnement logique. Elle relèvent de la foi, de la soumission (1). La croyance tout, d'ailleurs, comme l'athéisme ne peuvent ni l'une ni l'autre être comprises a fortiori expliquées par et grâce à des arguments rationnels, logiques. Et Khaldûn a, selon nous, parfaitement raison, lorsqu'il affirme que "la raison n'a rien à voir avec la loi religieuse" (o. c. p. 1085).

La croyance religieuse est une attitude et un mouvement de confiance intuitive, l'athéisme est une attitude et un mouvement de méfiance non moins intuitive.

La raison n'a nullement à intervenir dans la catégorie des "sciences traditionnelles et institutionnelles", sauf pour rattacher certains problèmes de détail aux principes fondamentaux" (o. c. p. 898). Ecoutons, à ce propos, Khaldûn lui-même :
"la seconde catégorie comprend les sciences traditionnelles et ins-
"titutionnelles. Tout y dépend des informations données par l'auto-
"rité d'une certaine loi religieuse. La raison n'y a pas de place,
"sauf pour rattacher certains problèmes de détail aux principes
"fondamentaux. En effet, les questions particulières qui y sont
"constamment soulevées ne sont pas incluses dans la tradition géné-
"rale, du seul fait de son existence : il faut donc les rattacher (à la
"base) en faisant appel au raisonnement analogique. Mais celui-ci
"est lui-même tiré de l'information (traditionnelle) "dont les fon-

---

(1) Le terme ISLAM signifie en effet SOUMISSION.

"dement" sont invariables ; il est donc traditionnel, puisqu'il est "déduit de la tradition" (o. c. p. 898).

- Dans les deux dernières catégories des sciences, sciences qu'il importe plutôt d'appeler arts.

Pour ce qui concerne les deux dernières catégories des sciences ou, plutôt des arts et techniques sus-mentionné p. 112, le rôle de la raison est de préserver de la confusion entre le réel et le vraisemblable, bref de sauvegarder de l'illusion pour le triomphe du positif, de la positivité, du positivisme.

•

Rôle et pouvoir d'intervention du raisonnement analogique dans les différentes catégories des sciences

L'analogie est définie par l'Encyclopédie Internationale FOCUS comme suit :

"Analogie, rapport entre deux ou plusieurs choses présentant une "similitude de caractère". - Conformité. - Raisonnement par analo- "gie, fonder un raisonnement sur les rapports de similitude obser- "vés entre deux ou plusieurs choses. La métaphore se fonde sur l'a- "nalogie. - MATHEMATIQUES : l'analogie est l'égalité de deux rap- "ports. Soient 4 quantités a, b, c, d, : si le rapport entre les "deux premières $\frac{a}{b}$ est égal au rapport entre les deux dernières, il "y a analogie qui s'exprime de la façon suivante : $\frac{a}{b} = \frac{c}{d}$. La "quatrième quantité de l'analogie est appelée quatrième proportion- "nelle de a, b et c. - Analogique, fondé sur l'analogie".

Le raisonnement analogique est, retiendrons-nous de la définition ci-dessus, un raisonnement fondé sur des "rapports de similitude observés entre deux choses".

De cette définition il résulte que la validité du raisonnement analogique comme d'ailleurs la fragilité voire la nullité de celui-ci est fonction directe de l'exactitude et de la justesse de la similitude établie. En effet, la similitude c'est-à-dire la ressemblance peut ne concerner que les aspects superficiels, les apparences des objets comparés et nullement la nature, l'espèce, la substance, l'essence desdits objets. Un des exemples des

meilleurs des limites du raisonnement analogique est fourni par l'anatomie qui entend par organes analogues, dans les règnes animal et végétal, des organes qui n'ont de similitude et de ressemblance que par le fait ou qu'ils ont un même aspect ou qu'ils exercent une même fonction, TOUT EN ETANT, TOUT EN DEMEURANT CHACUN D'UNE ESPECE DIFFERENTE DE L'ESPECE DE L'AUTRE.

Voilà pourquoi le maniement, délicat, du raisonnement par analogie a conduit, dès les temps les plus reculés, philosophes et penseurs à focaliser leur attention sur le fonctionnement et les mécanismes de cette sorte de raisonnement ; préoccupation et souci auxquels n'échappa nullement, - à la suite d'Aristote et des continuateurs de celui-ci - Khaldûn.

Ecoutons à cet effet ce dernier :

"C'est Aristote qui, chez les Grecs, mit au point les méthodes "logiques et systématisa les problèmes et les détails. Il donna "à la logique la première place dans les sciences philosophiques "et en fit une introduction à la philosophie. C'est pourquoi on "l'appela "le Premier Maître". Son traité de logique (Organon) est "intitulé "le Texte". Il comprend huit livres dont trois sur les "formes du raisonnement analogique et cinq sur la matière (du "syllogisme)". (o. c. p. 1070).

"(Pour comprendre cela), il faut savoir que les objets de "l'aperception sont de différentes sortes. Certains concernent des "choses de nature certaine. D'autres, des choses qui sont conjec- "turales à divers degrés. C'est pourquoi la logique étudie le "raisonnement analogique du point de vue de son objet. Elle exa- "mine les prémisses qu'il doit avoir et se demande à quelle sorte "de connaissance - certaine ou conjecturale - appartient (l'infor- "mation cherchée). La logique traite du syllogisme, non avec quel- "que objet particulier en vue, mais uniquement selon la façon dont "il se forme" (o. c. p. 1070).

De ce texte il résulte que l'analogie ou raisonnement analogique est

- une partie de la logique générale : trois livres en effet sur huit sont consacrés à ses différentes formes dans l'Organon, par Aristote ;
- la démarche de l'intellect appliqué à et focalisé sur, - non point la façon dont le syllogisme se forme - mais un

objet examiné par le truchement du syllogisme dont on contrôlera l'exactitude et la rigueur des prémisses aux fins de déterminer la nature ou certaine ou conjecturale de l'objet examiné, de la connaissance en question, du problème à résoudre.

EN RESUME, le raisonnement analogique est avant tout une méthode.

-

Les raisonnements analogiques sont, selon la propre classification de Khaldûn, de quatre sortes :

- "la dialectique ou Topiques, raisonnement analogique qui "montre comment réduire un adversaire et le faire taire, "grâce à des méthodes bien connues". (id. p. 1071) (1) ;
- "le Sophisme, raisonnement analogique qui cherche le con- "traire de la vérité pour démonter son adversaire" (id. p. "1071) ;
- la Rhétorique, raisonnement analogique propre à agir sur les "masses pour les faire agir dans le sens souhaité" (id. p. "1072) ;
- "la Poétique, raisonnement analogique qui enseigne comment "trouver des comparaisons et des ressemblances, surtout afin "d'agir ou de s'abstenir, grâce (en particulier) à des pro- "positions imaginaires." (id. p. 1072).

-

Après cette définition de l'analogie et cette classification des différentes formes de celle-ci, il est présentement aisé d'examiner - chose que nous allons sans retard faire - le rôle et la fonction du raisonnement analogique dans les différentes catégories des sciences.

Avec, d'une part, "la preuve de l'authenticité du Coran (résidant) dans le caractère miraculeux décisif de son texte et dans la continuité de sa transmission" (id. p. 950) ; avec, d'autre part, la Sunna ; avec, enfin, "le consensus général (qui) se justifie du fait que les Compagnons étaient convenus de désapprouver ceux dont les opinions différaient des leurs," et "l'infaillibilité de la Communauté musulmane" ; l'analogie est chronologiquement la quatrième et dernière source fondamentale du droit religieux et de la jurisprudence religieuse. "Sa validité,

---

(1) Et Khaldûn d'ajouter : "Il est mauvais, quant à son dessein, et n'a été écrit que pour faire connaître le sophisme et mettre en garde contre lui." (id. p. 1071-1072).

affirme Khaldûn, est établie par le consensus général des Compagnons à son sujet." (id. p. 951).

La nécessité, l'avènement et le destin de l'analogie, pour ce qui concerne les sciences traditionnelles et institutionnelles,- statiques par essence et par définition, domaine donc théoriquement privilégié du raisonnement et de la déduction analogiques, parce que domaine où le changement est orthodoxie voire hérésie,- sont décrits par Khaldûn dans le tome III d'Al- Muqaddima, paragraphe 13 intitulé : SOURCES DU DROIT. DIALECTIQUE ET CONTROVERSES, du début dudit paragraphe (p. 948, o. c.) à la fin de celui-ci (id. p. 960) ; entendu que le paragraphe 14, intitulé LA THEOLOGIE DIALECTIQUE, consacre à la logique et inévitablement à l'analogie toute une suite d'alinéas que l'on peut situer notamment de la page 978, dernier alinéa, à la page 981 ; entendu, d'autre part, que Khaldûn n'a jamais hésité de parler du raisonnement analogique, lorsque et chaque fois que besoin il y a eu, ainsi le confirment toutes les citations que nous faisons ci-dessous relatives à l'analogie et tirées aussi bien du tome I que des tomes II et III d'AL-MUQADDIMA.

Après cette mise au point, examinons à présent le paragraphe 13 pour ce qui concerne la nécessité, l'avènement et le destin de l'analogie.

La nécessité du raisonnement analogique en tant que quatrième source chronologique du droit, plus exactement, de la jurisprudence religieuse, est consécutive, d'abord à la disparition du Fondateur, du vivant duquel l'unique source du droit était alors le Coran, puis à la disparition des Compagnons mêmes dudit Fondateur, du vivant desquels la Sunna, en d'autres termes la Tradition, et le Consensus général, résultat des assemblées et réunions et séances de travail desdits Compagnons, furent adoptés respectivement comme deuxième et troisième sources de la jurisprudence religieuse. C'est, en effet, après la disparition de ceux-là mêmes qui avaient vu et connu le Fondateur et vécu aux côtés de celui-ci, que la nécessité d'une dialectique en tant que METHODE d'interprétation se fit sentir dans les assemblées et séances de travail des continuateurs des Compagnons du Prophète.

Le raisonnement analogique, INSTRUMENT déjà utilisé, épisodiquement, par les Compagnons du Prophète après la disparition

de celui-ci, se révéla NECESSAIRE, INDISPENSABLE et fut, SYSTEMATIQUEMENT, considéré, puis adopté comme quatrième source de la jurisprudence. La nécessité, l'avènement et l'adoption du raisonnement par analogie dans les milieux jurisprudentiels de la loi et de la foi sont une conséquence directe de la fin d'une époque : l'époque de "l'interprétation de source directe" (o. c. p. 949) de la Révélation, qui s'acheva à la mort du Fondateur.

Ecoutons, à ce propos, Khaldûn :

"Du temps du Prophète, les lois provenaient directement de "lui. Il recevait les révélations coraniques et les expliquait "directement, par ses paroles et par ses actes. Point n'était alors "besoin de recours à la transmission , à la spéculation ou au rai- "sonnement par analogie. Mais, après la mort de Mahomet, l'inter- "prétation de source directe ne fut plus possible. Le Coran se "conserva par tradition générale et continue. Quant à la Sunna, les "Compagnons du Prophète convinrent tous que c'était, pour nous, "un devoir d'agir en accord avec ce qui, des actes ou des paroles "de Mahomet, nous était parvenu de façon authentique et sûre. C'est "ainsi que toute indication légale probante provient du Coran et "de la Sunna.

"Ensuite, le consensus général prit une place voisine. En "effet, les Compagnons du Prophète convinrent de désapprouver toute "opinion différente des leurs. Ils ne l'auraient pas fait sans rai- "son sérieuse, car l'accord de gens comme eux ne pouvait avoir "lieu sans base solide. De plus, l'infaillibilité du groupe tout "entier est chose prouvée. C'est ainsi que le consensus général "devint une autre source du Droit.

"Si l'on examine les procédés par lesquels les Compagnons "et les premiers Musulmans opéraient pour déduire (des maximes lé- "gales) du Coran et de la Sunna, on constate qu'ils rapprochaient "les cas semblables et tiraient leurs conclusions par analogie, soit "par accord unanime, soit par concessions des uns aux autres. Après "la mort du Prophète, beaucoup de cas se présentèrent, qui n'étaient "pas prévus par les textes sacrés. Il fallut donc comparer et rap- "procher ces cas nouveaux de ceux qui se trouvaient dans les textes, "en suivant certaines règles (d'analogie). De la sorte, la com- "paraison de deux cas semblables étant justifiée, on pouvait s'as- "surer que tous deux étaient régis par la même loi divine. Ainsi se

"forma une quatrième source du Droit : le raisonnement par analo-
"gie, sur lequel les premiers Musulmans se mirent d'accord. Telles
"sont, selon la grande majorité des docteurs, les quatre sources
"de la jurisprudence."( o. c. p. 949-950 ).

Quant au rôle de l'analogie, il est ainsi décrit par l'auteur d'AL-MUQADDIMA :

"L'étude de l'analogie est fondamentale (en philologie).
"Elle aide à s'assurer de la correction des aspects principaux
"et particuliers des lois qui dépendent du raisonnement et de
"l'analogie. Elle sert à examiner les caractéristiques d'un cas
"dont dépend probablement une loi, pour savoir s'il existe bien
"en principe. Elle permet de déceler les contradictions particu-
"lières qui empêcheraient de fonder une loi." (id. p. 953).

L'analogie en tant que méthode exerça son influence optimale à compter du moment "où le bon usage de l'arabe s'altéra" (id. p. 959), altération qui obligea théologiens et autres spécialistes du droit religieux à joindre, "à la tradition authentique, l'emploi d'une saine analogie" (o. c. p. 952). Alors prit une autre tournure le destin du raisonnement analogique. Progressivement, son emploi constant et celui de la comparaison transformèrent, affirme Khaldûn, "toutes les sciences religieuses en systèmes de production et de dérivation (des lois)"(id. p. 1235). L'analogie ne demeura plus tellement une méthode, mais devint une science auxiliaire pour la défense de la foi "en raison du grand nombre d'innovations et d'hérésies". (id. p. 1235).

Dangereuse chez les savants auxquels elle "fait commettre bien des erreurs ou, du moins, fait risquer d'en commettre"(id. p. 1232), l'analogie est, par contre, utilisée prudemment par "l'homme ordinaire, à l'esprit sain, à l'intelligence moyenne" (id. p. 1232). Ici, pas de généralisation, pas de contamination "du jugement par l'analogie ou la généralisation" (id. p. 1232), car l'homme ordinaire "ne va pas plus loin que ce qui lui tombe sous les sens" (ibid. p. 1232 ).

Tour à tour acclamé et décrié, le destin du raisonnement analogique est par essence et par définition ambigu. D'aucuns allèrent même jusqu'à en désapprouver l'emploi, voire à en suppri-

mer l'usage et l'enseignement. C'est la position qui fut celle des "littéralistes" dont Khaldûn dit :

> "Plus tard, un groupe de docteurs désapprouva l'emploi de "l'analogie et en condamna l'usage. Ce sont les "littéra- "listes". Pour eux, les uniques sources de la loi sont les "textes et le consensus général. A leurs yeux, l'analogie "évidente et la causalité suggérées par les textes sont con- "tenues dans les textes eux-mêmes, puisqu'un texte qui énonce "un motif permet de juger dans tous les cas semblables." (id. p. 933).

Ainsi était prôné le retour à la situation, au rôle et à la fonction primitive de l'analogie dans les sciences religieuses, ainsi décrit par Khaldûn :

"Au début, la connaissance de la loi religieuse reposait entièrement sur la tradition (orale). Elle ne comportait ni spéculation, ni opinion privée, ni recours en profondeur au raisonnement analogique" (id. p. 912).

Dans la catégorie des sciences intellectuelles fondamentales, le raisonnement analogique est sans grave danger dans les sciences et les domaines scientifiques où la statique l'emporte, au fil des temps, sur la dynamique, l'évolution, le changement. Inversement, il est chargé de risques énormes dans les sciences où le changement est un des traits radicaux : l'histoire des peuples et des nations, l'ethnologie, et, pour ce qui concerne ici plus spécialement notre attention, la SOCIOLOGIE, sont de ces sciences.

Khaldûn y conseille la plus grande prudence quant à l'utilisation de l'analogie dont, en définitive, il conseille vivement de se passer. Ecoutons-le dans ce texte à allure et processus, on n'en peut mieux, annonciateurs de Montesquieu.

> "Les historiens ont encore à se garder d'un autre risque : "celui de négliger le changement, dans les conditions propres "aux nations et aux races, dû aux transformations des temps "et à la fuite des jours. Ces changements sont comme une mala- "die latente, qu'on ne décèle que longtemps après sa naissance, "et dont très peu de gens ont conscience.

"Voici comment cela se passe. L'état du monde et des nations, "leurs usages, leurs croyances ne gardent pas, en permanence "la même forme. Ils diffèrent dans le temps et passent d'un "état à l'autre. Tel est le cas pour les personnes, les pério- "des, les cités, et il en est de même pour les parties du "monde et les pays, les temps et les empires" (o. c. t. 1 p. "53).

Et Khaldûn de continuer à développer, expliquer et illustrer sa théorie du changement.
Il conclut partiellement ainsi :

"Tant que les races se succèderont dans l'exercice du pouvoir, "on ne cessera pas d'avoir des usages et des institutions en "discordance" (id. p. 55),

et aussitôt enchaîne pour mettre en garde contre les graves erreurs auxquelles conduit, - dans les sciences précitées, sciences de l'homme, de la société, des peuples et des nations, sciences essentiellement dynamiques, - l'analogie :

"Il est dans le caractère de l'homme de se servir du raison- "nement par analogie. Ce procédé n'est pas parfait. Joint à "l'étourderie et à la négligence, il peut détourner le cher- "cheur de l'objet de ses travaux. Il arrive souvent qu'un bon "connaisseur de l'histoire ancienne ne tienne aucun compte "des changements intervenus depuis lors. Il applique sans "hésiter ce qu'il sait du présent à ce qu'il sait du passé et "apprécie l'histoire à la lumière du témoignage de ses yeux. "Mais la différence est trop grande, et il commet de graves "erreurs." (id. p. 55, 3e alinéa).

Dès l'alinéa qui suit le précité, Khaldûn entreprend l'illustration des affirmations qu'il vient de faire.

"Ce point de vue peut être illustré par ce que disent les his- "toriens d'Al-Hajjâj. Il aurait eu pour père un maître d'école. "Or, de nos jours, l'enseignement est un métier que l'on exer- "ce pour vivre. Il est bien loin de convenir aux ambitions de "ceux qui ont l'esprit de clan. L'instituteur est un pauvre "diable déraciné". (o. c. p. 55, début du 4e alinéa).....

"Or, Yûsuf, le père d'Al-Hajjâj, était un des nobles sei-
"gneurs de la tribu de Thaqîf, dont on connaît l'esprit de
"clan arabe et la noblesse, rivale de celle des Qurayshites.
"L'enseignement du Coran n'était pas ce qu'il est devenu de-
"puis : une profession lucrative. Il était resté ce qu'il
était au début de l'islam." (o. c. p. 57).

Le deuxième et dernier exemple que Khaldûn citera est le fourvoiement introduit par le raisonnement analogique dans la perception de la profession de cadi : "Dans cette catégorie(d'erreurs), il faut ranger aussi les idées fausses que se font les lecteurs du rôle des cadis, lorsqu'ils les voient à la tête des armées d'autrefois. (o; c. p. 57). Cette illustration s'achèvera p. 60)

EN CONCLUSION

Le raisonnement par analogie est un bon serviteur mais un mauvais maître. Au service tant des sciences institutionnelles et traditionnelles que des sciences intellectuelles fondamentales, il sera continuellement contrôlé et canalisé, d'une part, par la logique formelle, la raison, pour ce qui concerne les sciences intellectuelles, et par, secundo, la foi qu'il ne doit jamais contredire ni même mettre en doute, pour ce qui concerne les sciences traditionnelles.

Dans cette dernière catégorie des sciences, l'analogie est un instrument utilisable et utilisé aussi bien par les adeptes pour la défense de la foi, des textes saints, que par les orthodoxes et les antagonistes pour une réinterprétation que les traditionnistes caractériseront soit d'orthodoxe, soit d'hérétique.

Dans les sciences intellectuelles, l'analogie, - telle semble être la pensée de Khaldûn, - sera utilisée avec prudence et pondération, à la manière dont s'en sert "l'homme ordinaire à l'esprit sain, à l'intelligence moyenne, c'est-à-dire sans aller "plus loin que ce qui tombe sous les sens" (id. p. 1232) ; utilisation qui cantonne l'analogie dans les limites mêmes du positivisme khaldûnien.

x x

## 2° - CE QUI EST PRECONISE : LA METHODE SOCIOLOGIQUE PROPREMENT DITE

Ce sous-titre est-il bien exact ? satisfait-il pleinement l'esprit ? oui, si le présent texte est considéré comme formant, avec tout ce qui précède, une même pièce de tissu, si, en conséquence, chaque sous-titre développé dans le cadre de l'exposition et explicitation du POSITIVISME KHALDUNIEN est PERCU, dans le champ d'une perception GENERALE, comme un jalon qui permet d'arriver au terme de l'explicitation. Non, si chaque sous-titre est estimé en soi, sans rattachement à ce qui, d'une part, précède, à ce qui, de l'autre, suit ; si, e. g., la classification khaldûnienne tant des sciences que des âmes, est exclue de l'ensemble. Or, cette double classification est INDISPENSABLE pour la compréhension totale, globale, profonde, bref PARFAITE, du positivisme de Khaldûn. Elle est une pièce-maîtresse du sytème, de l'échafaudage. Elle permet une localisation minutieuse du domaine du positif et du positivisme, domaine de la sociologie et autres sciences humaines, et une délimitation dudit domaine, lequel est et demeure totalement distinct, qu'il importe de distinguer, du premier ; deuxième domaine qui est celui des sciences religieuses, celui de la foi, de la croyance, de la religion, et dont l'existence ne peut nullement être détruite par l'estimation d'un athée, entendu,- comme nous avons pris soin de l'exprimer clairement ci-dessus (cf. p. 114), - que la croyance religieuse est une attitude et un mouvement de confiance intuitive, l'athéisme une attitude et un mouvement de méfiance non moins intuitive.

Après cette mise au point nécessitée par le fait que le sous-titre : "ce qui est préconisé" est annoncé deux fois, - d'abord ci-dessus en tant que paragraphe (cf. paragraphe 3, p. 98), puis présentement en tant que sous-paragraphe ; examinons maintenant ce que, à proprement parler, préconise, comme méthode positive, Khaldûn.

La méthode sociologique khaldûnienne est constituée de deux volets qui permettent de percevoir, d'une part, les dangers à éviter, les confusions et les erreurs à ne pas commettre, - micro-champ qui vient d'être exploré et exposé, et, d'autre part, le préconisé proprement dit, micro-champ actuel de notre réflexion. Elle est développée, - ainsi le fait savoir Khaldûn in l'AVERTISSEMENT d'Al-Muqaddima -, dans l'INTRODUCTION et la

PREFACE de ce dernier ouvrage. Focalisons, en conséquence, toute notre attention, maintenant sur cette Introduction et cette PREFACE. INTRODUCTION de quarante-trois pages et PREFACE de quinze pages, qui constituent, "mutatis mutandis", un ensemble fort comparable, dans ses objectifs et principes, aux REGLES DE LA METHODE SOCIOLOGIQUE, malgré les cinq cent dix-huit ans qui séparent temporellement ces deux oeuvres et malgré le processus dialectique adopté.

Commençons par rappeler la deuxième définition khaldûnienne, - réelle, profonde, existentielle celle-là - de l'histoire c'est-à-dire, de nos jours, de la sociologie.

"Vue de l'intérieur, l'histoire a un autre sens. Elle consiste à "méditer, à s'efforcer d'accéder à la vérité, à expliquer avec "finesse les causes et les origines des faits, à connaître à fond "le pourquoi et le comment des évènements" (p. 5).

Cette recherche des motivations des actes et phénomènes sociaux est répétée quelques pages plus loin lorsque Khaldûn affirme :

"J'ai fait avec moi-même un excellent marché, en faisant de mon mieux pour écrire un livre d'histoire, et lever le voile sur les circonstances qui entourent les différentes races" (p. 9).

"J'ai voulu y montrer comment et pourquoi la civilisation et les dynasties prennent naissance". (P. 9)

Pour la réalisation de ces objectifs, Khaldûn énonce sinon dicte nombre de préceptes et recommandations.

Ces préceptes méthodologiques peuvent être répartis en deux grandes catégories:

- ceux qui ont trait à la préparation, à la formation du chercheur pour une appréhension maîtrisée du réel; préceptes, bref, qui indiquent le profil du chercheur;

- ceux qui concernent l'approche, la perception et l'appréhension du réel même.

Examinons ces deux catégories de préceptes, ou, si l'on préfère, esquissons le profil scientifique du chercheur, et, secundo, voyons ce dernier face à l'objet qu'il doit appréhender.

Le profil scientifique du chercheur, du sociologue, selon Khaldûn

Les principaux éléments constitutifs et distinctifs du chercheur khaldûnien sont les suivants :

- formation vaste et solide ;
- réflexion, profondeur et esprit critique ;
- sens de la mesure et auto-contrôle ;
- objectivité.

Le souci d'acquérir, d'avoir une formation vaste, solide, est des premiers préconisés par Khaldûn dans l'INTRODUCTION de son monumental "AL-MUQADDIMA". Dès la première page de ladite INTRODUCTION, - mieux encore, - dès la fin du premier alinéa, consacré à une définition de l'histoire, Khaldûn recommande, dès la première phrase, d'ailleurs brève, du deuxième alinéa de son INTRODUCTION, au chercheur une formation solide et vaste :

"Pour écrire des ouvrages historiques il faut disposer de nombreuses sources et de connaissances très variées" (o. c. t. 1, p. 13).

Cette formation sera sous-tendue et supportée, étayée et canalisée par l'acquisition, réalisée, d'un esprit réfléchi et profond, élément nécessaire à la découverte et appréhension de la vérité, aussi bien qu'à la perception et à l'écartement de l'erreur. C'est ce qu'exprime, dès la deuxième phrase du deuxième fameux alinéa de la page 13, lequel s'achève page 14, Khaldûn ; phrase ci-dessous et dans laquelle il convient de considérer à sa valeur EXACTE et importante le rôle de l'adverbe AUSSI, troisième terme de cette deuxième phrase que voici :

"Il faut aussi un esprit réfléchi, et de la profon-
"deur : pour conduire le chercheur à la vérité et le
"garder de l'erreur".

Réflexion et profondeur iront de pair avec le sens critique, la critique, ainsi que le laissent entendre, entre autres, d'une part, la conjonction, mieux, le côtoiement des substantifs REFLEXION et CRITIQUE, dans

> "Ils acceptent d'emblée leurs histoires pour argent comptant, sans les contrôler auprès des principes, ni les comparer aux autres récits du même genre. Pas plus (...) qu'ils ne recourent à la réflexion et à la critique."

et, d'autre part, la deuxième phrase dudit fameux deuxième alinéa de l'INTRODUCTION d'Al-Muqaddima ; phrase qui,d'ailleurs, vient aussitôt après le passage précité, qu'elle précise et clôt ; phrase dans laquelle est d'importance le voisinage des termes LEGERETE et ERREUR, pendant des substantifs PROFONDEUR et VERITE:

> "Ainsi s'égarent-il loin de la vérité, pour se trouver perdus dans le désert de la légèreté et de l'erreur" (id. p. 14).

Formation solide et vaste ; réflexion et profondeur; sens critique ; toutes ces acquisitions et possessions, équipement fondamental du chercheur, ont pour, entre autres finalités, l'acquisition et la possession de l'objectivité et de la mesure, qui sont, allions-nous dire, une double progéniture des quatre qualités professionnelles sus-mentionnées.

Le sens de l'objectivité, l'objectivité, est une qualité préconisée un peu partout par Khaldûn. Il serait intéressant de compter le nombre de fois que ce terme est utilisé par l'auteur dans AL-MUQADDIMA. Citons toutefois de l'Introduction les passages hautement significatifs suivants :

> "on a généralement tendance à exagérer, à raconter des choses extraordinaires, bref à céder à la tentation du "sensationnel". (...) La raison en est simple. C'est le désir courant des récits extraordinaires, la facilité avec laquelle on exagère les calculs, et l'indifférence que l'on a pour les censeurs et les critiques. Seulement, on aboutit ainsi à ne pas contrôler ses propres erreurs et intentions, à ne plus se contraindre soi-même à la mesure et à l'objectivité, à ne plus se remettre à l'étude et à la recherche" (o. c. p. 17-18).

"Quiconque voudra réfléchir à cette histoire avec objectivité et comparer Al-Abbâsa à quelque grande dame de son temps (...) sera convaincu de l'invraisemblance de ce conte". (ibid. p. 27).

Le sens de la mesure, savoir se limiter, déjà préconisé par l'auteur dans l'avant-dernier passage cité ci-dessus est une qualité que Khaldûn a lui-même essayé non seulement de faire sienne mais également et surtout de matérialiser dans son oeuvre, ainsi qu'il le déclare en conclusion de son INTRODUCTION :

"Lorsqu'il se produit un bouleversement général, c'est comme si la création entière avait changé, comme si le monde entier était transformé ; on dirait une création nouvelle, un monde nouveau. Aussi faut-il qu'aujourd'hui un historien dresse un tableau d'ensemble des pays et des peuples, des usages et des croyances religieuses nouvelles ; qu'il fasse, en somme, pour son temps, ce qu'Al-Mas'ûdi a fait pour le sien... C'est cet ouvrage que je compte réaliser, autant que faire se peut, au Magreb où je réside. De toute façon , mon intention est de me limiter ici au Magreb, à ses nations et à ses races, à ses royaumes et à ses dynasties, à l'exclusion de toute autre région. Ceci, en raison de mon ignorance de l'état de choses en Orient, et pour éviter les renseignements de seconde main". (ibid. p. 62).

"Verba volant, exempla trahent." Khaldûn ne le savait que trop. Aussi précède-t-il de loin la génération des chercheurs-praticien dont Malinowski sera le chef de file (1)

Le profil du chercheur khaldûnien, <u>véritable positiviste,</u> nous semble dépeint, avec réussite, par cette phrase combien profonde et expressive de Khaldûn :

"Le critique clairvoyant doit être comme une balance, mesure de son appréciation et de son choix. (ibid. p. 43).

L'auto-contrôle est ici indiqué comme qualité-chef, qualité radicale.

---

(1) cf. le ch. sur le fonctionalisme.

Le sociologue face aux phénomènes sociaux : la méthode khaldûnienne proprement dite

Dans l'appréhension des phénomènes sociaux, objet de cette science nouvelle, dite historique par Khaldûn, sociologique depuis 1839 par Auguste Comte, l'auteur d'AL-MUQADDIMA distingue deux sortes de renseignements :

- le renseignement de première main ;
- le renseignement indirectement obtenu.

En d'autres termes, Khaldûn distingue :

- les phénomènes sociaux appréhendés par le chercheur lui-même,
- les phénomènes sociaux rapportés au chercheur par des tiers.

La prédilection de Khaldûn va, sans conteste possible, aux phénomènes sociaux appréhendés par le chercheur lui-même grâce à des renseignements de première main. Renseignements que nous dirons de premier ordre par opposition aux renseignements et documents de second ordre, tous ceux apportés au chercheur par des tiers qui peuvent ou les avoir relatés ou les relater soit oralement (témoins oculaires ; griots, troubadours ; parents, amis ; voisins de témoins oculaires ; détenteurs du patrimoine historique de familles, etc...) soit par écrit (lettres, mémoires, livres, etc...).

A l'instar de Khaldûn prêchant d'exemple, le sociologue choisira, préférentiellement, tout thème, toute recherche pouvant être fondé(e) D'ABORD sur des documents dont la collecte peut être effectuée sur le terrain par lui-même, car, en définitive, il faut, dans la mesure du possible,"éviter les renseignements de seconde main" (o. c. p. 62), en raison des falsifications et inventions de tous genres dont un des exemple patents cités en illustration par Khaldûn est, entre autres, cette "attestation écrite, niant l'origine 'alide des Fatimides, "signée par des personnalités comme le chérif Ar-Radî, "son frère Al-Murtadâ et Ibn al- Bathâwî, par des "jurisconsultes comme Abû-Hâmid al-Isfarâynî, Al-Qudûri,

"As-Saymarî, Ibn Al-Akfânî, Al-Abîwardî, le juriste shî'ite Abû-' "Abdallâh b. An-Nu'mân, et par d'autres notables de la capitale" "(ibid. p. 42). Attestation que "les cadis de Bagdad allèrent jus- "qu'à enregistrer." (id. p. 42, 1ère ligne).

Et Khaldûn de préciser :

"Cet évènement mémorable eut lieu en 402/1011, sous le règne d'Al- "Qâdir. Or, tous ces "témoins" ne déposaient que par ouï-dire, et "sur l'opinion courante à Bagdad. La plupart étaient partisans des "Abbâsides. Après eux, les historiens ont emboîté le pas, et nous "ont transmis cette histoire comme ils l'avaient apprise. Néanmoins, "la vérité est tout autre." (id. p. 42).

Ainsi est soulignée, dès le XIV$^{e}$ siècle, par le fondateur du positivisme, la gravité de transmettre des faits non contrôlés. Ainsi incombe-t-il au chercheur, au sociologue, le devoir de "distinguer le vrai du faux", de "retrouver la vérité et de dissoudre l'erreur" (id. p. 13).

Pour parvenir à distinguer le vrai du faux, "le connu du supposé, et le certain du possible" (ibid. p. 48), pour bref, écarter tous les "récits fort éloignés de la vérité,.... inventions sans fondement, qui ressemblent plutôt aux fables des conteurs" (id.p.21) Khaldûn préconise les principes méthodologiques suivants, qui, tous gravitent autour de l'impératif de vérifier les renseignements, les documents reçus. Impératif exprimé par Khaldûn dans sa PREFACE lorsqu'il écrit p. 76-77 :

> "Malgré l'importance essentielle et spécifique des problèmes en "cause, la conclusion est toujours la même : la vérification "des renseignements",

et enchaîne aussitôt après avec cet humour qui le caractérise :

> "C'est peu, sans doute. Aussi les spécialistes ont-ils pu éviter "de s'en occuper. Au reste, Dieu le sait, car "vous avez reçu "peu de science en partage" (XVI, 85)".

Ces principes méthodologiques sont notamment :

1 -"disposer de nombreuses sources" (o. c. p. 13) ; diversifier, en d'autres termes, ses sources d'information ;

2 - évaluer "sa documentation ancienne ou de longue date, en la comparant à des données plus récentes ou contemporaines" (id. p. 13) ;

3 - "contrôler à la source et recouper ce genre de choses avec d'autres informations solides" (ibid. p. 14) ;

4 - rechercher "le renseignement sérieux qui interdit de tenir compte des fables des informations courants" (id. p. 17) ;

5 - "soutenir ses affirmations par des preuves matérielles" (ib. p. 80) ;

6 - prendre en considération tous faits et témoignages qui peuvent infirmer la thèse ou l'hypothèse que l'on formule ou que l'on a formulée (1) ;

enfin,- et c'est là une des recommandations, à laquelle d'ailleurs il se conforma lui-même, qui font de Khaldûn le véritable fondateur de la méthode des enquêtes, du travail de terrain, le chef de file des sociologues praticiens,

- "toujours la mesure du possible, faire une enquête et confronter avec les bonnes manières. Car même si la source paraît de bonne foi le fait raconté peut être sans bien grande valeur (o. c. p. 23).

x

x x

## 4- CONCLUSION SUR KHALDUN : L'ATTITUDE ET LA DIALECTIQUE SCIENTIFIQUES DE KHALDUN

Après le tour d'horizon qui vient d'être effectué, personne ne peut, à juste titre, ne pas qualifier de POSITIVES ET DE POSITIVISTES la tendance, l'orientation, l'attitude et la dialectique scientifiques de Khaldûn DANS LA CATEGORIE DES SCIENCES FONDAMENTALEMENT INTELLECTUELLES (cf. supra p. 112), sciences où, comme nous le soulignons ci-dessus p. 113, la raison intervient en maître, exclusive, tyrannique même. Car sont on n'en peut mieux éclatants, incontestables, LE PRIMAT ET LE PRIVILEGE ACCORDES par l'auteur d'Al-Muqaddima AU POSITIF c'est-à-dire,- selon les sens B et C du Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie d'André Lalande,

---

(1) C'est ce qu'exprime Khaldûn dans le passage suivant :
"De nombreux historiens accordent du crédit à des racontars "concernant la dynastie fâtimide des califes shî'ites de Kai- "rouan et du Caire. Ils nient leur origine 'alide ..... Ils "se fondent sur des récits forgés, pour plaire aux faibles cali- "fes abbâsides ..... Or, ces auteurs ne tiennent aucun "compte des faits et des témoignages qui prouvent la fausseté "de leur thèse." (o. c. p. 38)

(cf. supra pp. 66-67), - au réel, à l'actuel, à l'effectif, (sens B) ; à ce qui est certain, solide, à ce sur lequel on peut faire fond (sens C).

Khaldûn est positiviste par cet attachement, constaté tout le long de cette exploration qui vient de s'achever, à tout ce qui est REEL, terre-à-terre dirions-nous si ce mot pouvait, - ainsi le faisions-nous remarquer au début de ce chapitre qui s'achève (cf. p. 67), - être purifié de son aspect péjoratif.

Cet attachement au réel conduit Khaldûn à tracer toute une éthique, toute une déontologie du chercheur en sciences humaines ; déontologie, éthique dont la partie négative, dont, - si nous pouvons ainsi nous exprimer, - les INTERDITS, se résume(nt) en les défauts et risques à éviter(cf. ci-dessus pp. 93-96), mise en garde qui a pour objectif fondamental la détection et l'éloignement définitif de tout ce qui est spéculatif, imaginaire, chimérique, problématique, bref, de tout ce qui n'est point positif, et dont, d'autre part, le côté constructif, organisationnel, comprend, primo, les principes et réalités dont l'étudiant se pénètrera (v. ci-dessus p. 96 et 97), et, secundo, ce qui est préconisé, c'est-à-dire la méthode sociologique proprement dite (cf. supra pp. 124-131, notamment pp. 129-131 où nous exposons la méthode "sui generis" indiquée, enseignée par Khaldûn à ses étudiants, premiers - fort probablement - promoteurs de cette oeuvre, véritable somme méthodologique, qu'est AL-MUQADDIMA. Somme dans laquelle se retrouvent CLAIREMENT et HAUTEMENT PRECONISEES et ensuite mises en pratique, - (peut-être pour la première fois dans l'histoire des sciences humaines, en tous cas et à notre connaissance pour la première fois dans l'histoire desdites sciences,) - la méthode de recoupement (cf. supra p. 131), recoupement que l'on effectuera avec et à l'aide de RENSEIGNEMENTS, d'INFORMATIONS que Khaldûn souhaite SOLIDES, et la méthode d'enquêtes (cf. supra p. 131).

S'il nous fallait situer le positivisme de Khaldûn, nous l'appellerions, peut-être PALEO-POSITIVISME, désignation peu satisfaisante parce que risquant d'enlever à Khaldûn, en tant que fondateur de la sociologie, toute modernité, toute contemporanéité, sûrement POSITIVISME MODERNE ET MODERATEUR (cf. supra p. 81), positivisme du CROYANT par opposition au POSITIVISME de L'ATHEE sans aucun doute.

Un des grands mérites de Khaldûn est d'avoir délimité le domaine des sciences fondamentalement intellectuelles, qu'il distingue de celui des sciences institutionnelles, traditionnelles, d'avoir

distingué, d'une part, les phénomènes sociaux des sciences fondamentalement intellectuelles, phénomènes sociaux que nous qualifierons de profanes, objet du positivisme, et, de l'autre, le fait religieux, fait social des sciences traditionnelles et institutionnelles.

Il est ainsi en avance sur les philosophes du XVIII° comme sur plus d'aucuns, - dignes de ce nom, - du XX° siècle. Il ne nie point le religieux. Il constate l'assignation de ce phénomène dans un domaine qui n'est point positif.

L'un des malheurs d'un certain positivisme réside en la déclaration de l'inexistence, en la négation de ce que la science, dans son état actuel et avec ses techniques présentes, ne peut appréhender. Ce malheur réside également en l'aventure du positivisme dans le monde des esprits et des anges, univers où, par définition, (cf. supra p. 101), la logique habituelle ne peut s'appliquer comme mode et méthode d'approche, d'investigation, d'appréhension ; univers où un des prérequis de toute perception préliminaire est la foi, qui est une attitude et un mouvement de confiance intuitive, et nullement l'athéisme, qui est une attitude et un mouvement de méfiance non moins intuitive (v. supra p. 114).

La modernité et contemporanéité du positivisme khaldûnien a pour entre autres fondements cette éclatante et judicieuse distinction et délimitation du domaine du positivisme. Ce positivisme, qui est, somme toute, celui du chercheur non athée mais croyant, conduit à bien grande prudence et à une modestie non moins profonde lorsque l'on se trouve face à des phénomènes extra ou para-positifs. Peut-être les sciences humaines, grâce à des outils, "lato sensu", alors appropriés, parviendront-elles un jour à appréhender, à comprendre, à expliquer ces derniers. Il en est néanmoins qui échapperont toujours à la capacité maximale et optimale de toute connaissance humaine régie par la raison, par l'entendement, parce que phénomènes du monde divin, du monde de la foi.

Le dernier point que nous soulignerons de la démarche khaldûnienne, c'est ce tour d'horizon analytique et critique, effectué par l'auteur d'Al-Muqaddima, des connaissances c'est-à-dire des sciences et arts de son temps (cf. supra p. 101-112). Il est curieux de constater que, quelque quatre cent cinquante ans après, et fort probablement sans avoir eu ou connaissance ou vent de l'oeuvre gigantesque de Khaldûn, Auguste Comte a, lui aussi, suivi un processus d'approche et de

pénétration critiques similaire qui déboucha sur la nécessité de création d'une science humaine qu'il dénomma SOCIOLOGIE. Ce qui permet de réaliser que l'absence de la sociologie dans le concert des sciences de l'homme était une carence que tout esprit ingénieusement prospecteur et analytique ne pouvait ne pas ressentir avec une acuité plus ou moins grande.

Qui est, en définitive, le véritable fondateur de la science sociologique ? De ce que nous venons de faire remarquer relatif à la carence ressentie d'une science de l'homme dans le concert des sciences humaines d'alors, voire de toutes les sciences d'alors, il appert que, SI VERITABLEMENT AUGUSTE COMTE N'A PAS EU OU VENT OU CONNAISSANCE DE L'OEUVRE DE KHALDUN, il importe alors, en toute objectivité, de considérer et l'un et l'autre comme fondateurs, chacun en son temps, de la sociologie. Ce qui ne doit aucunement surprendre en matière de création scientifique, monde où des exemples de ce genre sont bien connus quoique rares.

# C H A P I T R E  III

# L E  F O R M A L I S M E

Le positivisme, avons-nous vu, est ce courant de pensée scientifique qui a pour règle de se cantonner aux phénomènes qui tombent sous les sens, qui sont expérimentables, contrôlables ; courant de pensée, "doctrine d'après laquelle l'esprit humain est "capable de connaître la nature intime et les causes réelles des "choses, en sorte que la sagesse demande qu'on se contente d'établir "des lois conçues comme des énoncés de succession constante et que "le philosophe s'attache à faire la synthèse de ces lois" (Auguste Comte - Philosophie Positive).

Cette théorie, ce courant de pensée, oeuvre, en Europe, de Saint-Simon (1760-1825) et d'Auguste Comte (1793-1857), mais dont, selon nous, le premier géniteur est IBN KHALDUN (1332-1406), eut un grand retentissement et le formalisme peut, dans une large mesure, être considéré comme un élargissement du positivisme. De même que le positivisme dissocie du métaphysique l'expérimental, de même le formalisme dissocie du contenu, de la signification la forme.

Ici nous retrouvons ce souhait, bien plus cette volonté, de se cantonner uniquement à ce qui est perceptible, expérimentable, contrôlable.

En effet, le formalisme, composé de deux termes, - d'un radical FORME (formel, lequel vient de forme) et d'un suffixe ISME, lequel indique une tendance, une orientation déterminée,- peut être défini, d'entrée de jeu, comme doctrine qui accorde une préférence déterminée à la forme au détriment du contenu, de la signification.

Cette première définition, qui permet une saisie globale bien que sommaire de la doctrine ici examinée, sera complétée par l'examen critique des définitions de Lalande, d'une part, de Foulquié et Saint-Jean, d'autre part.

Lalande, dans son Vocabulaire définit doublement le formalisme :

- d'abord comme "doctrine qui consiste à soutenir que les vérités de telle ou telle science (mathématique, notamment) sont pure-

ment formelles et qu'elles reposent uniquement sur des conventions ou sur des définitions de symboles".

Il donne ensuite cette autre signification : "Considération "exclusive du point de vue formel, conduisant à nier l'existence "ou l'importance de l'élément matériel dans un ordre de connaissan-"ces.

- "S'applique spécialement à la doctrine de l'art pour l'art "et de la difficulté vaincue ; souvent, aussi en éthique, à la "doctrine morale de KANT. Caractère méticuleux et mécanique de la "pensée."

Ces deux définitions font bien ressortir notre affirmation précédente à savoir que le formalisme est une progéniture (1) du positivisme. Ici, suivant la définition de Lalande, est nié l'élément matériel de même que dans le positivisme est niée ou l'existence ou l'importance de l'élément spirituel, métaphysique.

La deuxième définition de Lalande permet de situer ce formalisme comme excessif, outrancier, combattif, comme formalisme-première-forme ou, si l'on préfère, formalisme-première-vague.

C'est le formalisme des tout premiers formalistes. Formalisme qui doit lutter pour s'imposer face à la (ou aux) théorie(s) alors en vogue.

Vient ensuite une génération de formalistes, généralement anciens élèves et disciples, ou alors admirateurs des fondateurs et propagateurs : le formalisme s'est imposé depuis des décades ; il n'a plus à combattre contre l'extérieur ; il lui importe plutôt

---

(1) Une contestation peut être engagée sur le plan historique quant à l'antériorité de l'une de ces deux théories. Elles serait sans issue car le positivisme est aussi en herbe que le formalisme, chez Aristote par exemple. L'on peut, d'autre part, valablement soutenir que dans le processus humain de négation l'élément spirituel, le métaphysique attira et arrêta assez tôt l'attention des tout premiers penseurs ; la diversité de perceptions et, partant, d'interprétations qui en découla et résulta contenait, elle-même, virtuelle, la contestation, la négation que le positivisme matérialisa.

de se retourner sur soi-même, de s'examiner, de s'affiner, bref de se modérer et d'être modérateur, pondérateur. Cette génération de formalistes pondérés ne niera point "l'existence ou l'importance de l'élément matériel dans un ordre de connaissances" ; elle affirmera plutôt avec prudence et modestie qu'il convient, de préférence, de mettre entre parenthèses l'existence et l'importance dudit élément, d'en faire abstraction, de percevoir et de se comporter comme si celui-ci était inexistant ou sans importance.

D'où l'erreur suivante qu'il convient d'éviter tant dans le positivisme que dans le formalisme : c'est d'affirmer que le positivisme déclare la non-existence du spirituel, et que le formalisme déclare la non-existence du matériel, du contenu.

Ces deux doctrines posent tout simplement le postulat suivant :

le spirituel peut exister comme il peut ne pas exister (positivisme); la signification, le contenu, peut exister comme il ou elle peut ne pas exister (formalisme). Ce sont là des choses que l'on ne peut pas scientifiquement appréhender, expérimenter, contrôler : donc nous ne nous en embarrassons pas. Tel est le langage, la forme de pensée, l'attitude, le postulat de chacune de ces deux doctrines.

Le positivisme, le formalisme peuvent ouvrir la voie à l'athéisme : elles ne sont pas, par essence et par définition, des doctrines athées.

Le meilleur exemple de cette abstraction qui est faite par le formalisme du contenu, par le positivisme du spirituel, nous est donné en littérature par le Parnasse. Les Parnassiens en effet ne se sont intéressés qu'à la forme de la poésie qu'il fallait harmonieuse, euphonique. Le contenu importe peu, sans pour autant être nié. Et dans la définition que Lalande donne du terme formalisme nous sommes dans l'obligation de rayer, le mot nier et de le remplacer par l'expression verbale "faire abstraction". En conséquence la deuxième définition de Lalande, expression exacte du formalisme outrancier et exclusiviste, mais fausse du formalisme modéré et modérateur, peut être retouchée comme suit :

- "Considération exclusive du point de vue formel conduisant "à faire abstraction ou de l'existence ou de l'importance de

"l'élément matériel dans un ordre de connaissances."

Les deux définitions ci-dessus sont corroborées par le point de vue beaucoup plus récent donné par Foulquié et Saint-Jean dans leur "dictionnaire de la langue philosophique" dont la première édition parue en 1962.

Le formalisme y est ainsi défini :

- A. - "Dans l'usage courant : Caractère des personnes ou des "façons de faire qui attribuent une trop grande importance à la "forme (par opposition au fond), aux formalités, aux conventions "sociales. Le formalisme des administrations, de la politesse "mondaine."

- B. - "En philosophie : Formalisme kantien (formalisme moral) : "doctrine d'après laquelle la valeur morale d'un acte ne dépend pas "de sa matière (ce qu'on fait), mais de sa forme (l'intention, le "pur respect de la loi morale)".

a/ - LE FORMALISME KANTIEN (1).

Le deuxième sens, à savoir le sens philosophique du terme formalisme, résume la morale de KANT et toute la philosophie scolastique quant à ce qui concerne l'action : l'essentiel, le fondamental, c'est avant tout l'intention et c'est pour cela que l'on dit, de façon classique : l'intention fait l'acte. Maxime exprimée sous une autre forme par le "fais ce que doit, advienne que pourra". Ce formalisme moral, bien examiné, est une progéniture du stoïcisme de Chrysippe et de Zénon. En effet, le stoïcisme est une sorte d'aveu de la limitation du pouvoir matériel, du pouvoir d'action de l'être humain face aux multiples difficultés, obstacles et embûches qui jonchent le chemin de la vie. Il importe donc d'être insensible, impassible, inébranlable à la douleur, qu'il convient de dominer. Néanmoins le formalisme kantien dépassera, sur le plan moral, sur le plan de l'acte, le stoïcisme de Chrysippe : si nous ne pouvons pas toujours réaliser ce que nous voulons, réalisons, de ce que nous voulons ce que nous pouvons. Voilà pourquoi la volonté d'action, l'intention sont ici préconisées au plus haut point et prennent le pas sur l'acte.

x x x

b/ - LE FORMALISME EN LOGISTIQUE

Le terme formalisme, avons-nous dit plus haut, est un composé du radical FORME et du suffixe ISME. Le mot FORME est, entre autres, défini par Foulquié et Saint-Jean comme suit :
"Moule (forme de cordonnier). Par analogie : Figure, aspect donnés "à une chose, soit matérielle (la forme d'un vase), soit mentale "(la forme de la pensée). Correspond au grec MORPHE : l'étude des "formes, grammaticales aussi bien qu'animales, est appelée morpho-"logie. Dans la majorité de ses usages s'oppose à matière ou, dans "un sens analogue, à fond."

Tout phénomène, tout être, tout acte comprend généralement, par définition et par essence, une forme perceptible, un aspect visible que l'on peut reproduire, que l'on peut décrire. C'est le moule, le contenant. Qui dit contenant dit "récipient" fait pour recevoir quelque chose ; et ce "quelque chose" que doit recevoir et contenir le moule est, somme toute, l'essentiel.

Un contenant, fabriqué sans destination spéciale, sans, - autrement dit, - un contenu bien déterminé à recevoir serait l'oeuvre ou d'un partisan de l'art pour l'art ou alors d'un fou. Bref, toute forme suppose un fond, tout contenant suppose un contenu connu, actuel, ou alors virtuel, (1).

On distingue généralement la forme et la matière, le contenant et le contenu ; et le contenant n'est autre chose que le cadre, la catégorie. Qui dit catégorie évoque spontanément à l'esprit, la logique d'Aristote ; et le formalisme est, dans une très large mesure, un héritage de la logique d'Aristote. Je dis bien : un héritage de la logique d'Aristote et nullement de la présociologie d'Aristote.

Aristote déjà faisait une différence entre la matière et la forme.

---

(1) Le contenu envisagé lors de la fabrication du contenant n'est pas déterminé stricto sensu. Un exemple illustre fort bien cela: le mortier (en Mièné : EZO, en Fang : EDONG ; en Punu:IDU ; en Ndumu : TCUGU) fabriqué par le rural gabonais. Ce contenant est fait pour recevoir toutes sortes de contenus ou destinés à être pilés (banane, noix de palme) ou alors qui peuvent l'être.

Cette distinction entre la matière et la forme fut pendant longtemps l'objet de chapitres de la philosophie scolastique. En logique, la matière est l'ensemble des termes et des propositions ; la forme est la façon dont les termes et les propositions sont agencés. La forme est, en d'autres termes, le lien , les relations, les rapports qui existent entre les termes et les propositions. Au niveau de la pensée, la forme est le processus d'argumentation, d'étude, de raisonnement. Raisonnement, étude dépouillé(e) de toutes contingences matérielles.

Les symboles, les inclusions, les appartenances etc... enseignées actuellement en mathématiques modernes étaient, il y a vingt-cinq ans, propriété presque exclusive de la logistique ou logique formelle.

Le meilleur exemple du formalisme est donné en logique par le syllogisme suivant :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Tout homme | est | mortel | (1) |
| or Socrate | est un | homme | (2) |
| donc Socrate | est | mortel | (3) |

Nous avons là trois propositions grammaticales :
majeure, la première : tout homme est mortel ;
mineure, la deuxième : Socrate est un homme ; introduite par la conjonction OR ;
et la conclusion, troisième proposition annoncée par la conjonction DONC : Socrate est mortel.

Donnons à notre raisonnement une forme logique et dépouillée de tout contenu matériel, avec la désignation de l'homme par A, de mortel par B, et de Socrate par C. Notre syllogisme devient :

| | | | |
|---|---|---|---|
| | A | = | B |
| | B | = | C |
| donc impérativement | C | = | B |

Ce raisonnement est universel. Ici, point de possibilité d'erreur.

Voilà le formalisme en matière de raisonnement. Et le formalisme se tient à ce dépouillement de l'objet, à cette squelettisation, à cette considération des seuls liens, des seules relations, des seuls rapports, qui unissent les éléments dépersonnalisés, impersonnalisés, afin de pouvoir demeurer dans le contrôlable, le vérifiable.

L'erreur commencera à guetter l'homme de science à partir du moment où l'on cherchera à donner un contenu, où l'on cherchera à personnaliser, à individualiser les éléments jusqu'alors impersonnels du syllogisme, à partir du moment où l'on cherchera à donner un contenu bien déterminé, bien distinct, des éléments matériels à ce contenant, à cette catégorie, à ce moule qu'est le syllogisme réduit au contenant.

Le meilleur exemple d'erreurs est, en logique formelle, le syllogisme dit BARBARA :

| | | |
|---|---|---|
| Tous les métaux | sont | solides |
| or le mercure | est un | métal |
| donc le mercure | est | solide |

Si nous ne considérons que les seuls liens qui unissent les éléments impersonnels, dépersonnalisés, - c'est-à-dire les éléments FORMELS -, et les rapports qui unissent ces derniers, notre raisonnement est impérativement bon -

a = b
c = a
c = b

Mais si nous tenons compte non plus des éléments formels mais des éléments matériels, du contenu matériel, c'est-à-dire des mots : métal, solides, mercure, alors nous constatons qu'ici subsiste une erreur. Le raisonnement, le syllogisme est faux.

Prend ainsi tout son sens la définition donnée au terme FORME par Lalande qui écrit : "La forme d'une opération de l'entendement est la nature du rapport qui existe entre les termes auxquels elle s'applique, abstraction faite de ce que sont ces termes en eux-mêmes ; la matière (ou contenu) (étant) constituée par ces termes, considérés dans leur signification propre."

La forme, ou cadre (formel) est le moule dans lequel nous allons insérer la matière. Une matière qui ne sera pas toujours la même à chaque insertion. La matière est l'ensemble des termes, eux-mêmes considérés dans leur signification propre et particularisante.

Une matière donnée peut convenir au moule, à la rigidité de ce dernier alors qu'une autre matière, différente de la première, peut ne point l'être.

La forme permet quelque extrapolation. Nous pouvons y inclure une matière différente de celle que nous y avons précédemment incluse. Sur le plan formel, il nous suffit de savoir, que

$$a = b$$
$$c = a,$$

pour conclure,et sans erreur possible, que :

$$c = b$$

C'est pourquoi un raisonnement sur le plan formel peut être bon, alors que sur le plan de la considération de la signification même des termes, sur le plan de la considération propre des éléments matériels, il peut être faux. Ce qu'illustre hautement le raisonnement BARBARA ci-dessus examiné.

En effet, le mercure est un métal ; mais le défaut du raisonnement, le vice de l'argumentation réside en l'extrapolation qui a été faite à partir de la constatation de la solidité d'un nombre donné de métaux, d'un nombre limité, d'un inventaire limité de ces derniers pour déduire que tous les métaux sont solides. Or le mercure est liquide à partir d'une certaine température.

Nous répétons, en conclusion, que sur le plan formel le raisonnement est bon mais que la matérialisation a été faussée par une extrapolation qui n'a point été fondée sur un inventaire exhaustif de la qualité de tous les métaux : on a extrapolé sans expérimentation exhaustive scientifiquement suffisante.

Tel est le formalisme en logique dans son sens le plus strict dans son sens de départ c'est-à-dire selon la logique d'Aristote.

x x x

c/ - LE FORMALISME EN SOCIOLOGIE.

En sociologie il y a toujours une matière et une forme, un contenant et un contenu. En sciences sociales, en sociologie, le formalisme - et ici nous adoptons la définition d'Emilio Willems - sera :
"l'observance de règles qui ont cessé de posséder la signification "qui leur était originellement attribuée."

Que doit-on retenir de cette définition ? la distinction entre matière et forme.

La MATIERE sera la signification, le sens attaché à un phénomène bien déterminé ; la FORME désignera "tous les aspects d'un complexe de civilisation dont les expressions peuvent être observées et transmises," les processus relationnels, l'ensemble des rapports qui existent entre ce phénomène donné et d'autres phénomènes qui lui sont inhérents.

En anthropologie sociale, l'on constata progressivement la difficulté réelle d'appréhender la signification exacte des phénomènes étudiés.

Cette difficulté d'arriver à une saisie exacte et totale de la signification des phénomènes sociaux se révéla tôt dans l'étude des peuples dont la langue est différente de celle du chercheur.

L'impossibilité de communication verbale entraîna par voie de conséquence une quasi-impossiblité, - tout au moins d'énormes difficultés, - dans l'appréhension de la signification exacte des faits et des gestes des peuples dits primitifs, que des chercheurs occidentaux (1) observèrent, étudièrent.

Puisque nous ne pouvons pas appréhender la signification exacte des faits et gestes des peuples avec lesquels nous sommes en contact, bornons-nous à étudier uniquement les aspects extérieurs de ces faits et gestes, les liens, les rapports, les relations qui existent entre ces différents comportements, ces différentes attitu-

---

(1) En utilisant ici le terme OCCIDENTAL, OCCIDENTAUX, nous cédons "bêtement" allions-nous dire, à une coutume, à des manières de percevoir et de penser qui ne correspondent à aucune réalité ; car pour nous, Africains, l'occident c'est l'Océan Atlantique et sa faune marine et, plus loin , les Amériques. Coutume, pourtant, riche de révélations sur le plan comportemental et attitudinal quant à la situation de l'Afrique d'alors dans l'échiquier intercontinental.

des. Voilà pourquoi, en anthropologie sociale, l'on s'attacha davantage à l'étude des formes au détriment de la recherche de la signification.

Lorsque deux peuples se trouvent en contact, chacun a une civilisation bien sienne c'est-à-dire "son système d'idées, de connaissances, de techniques". Ce système de techniques, de connaissances, d'idées sécrète, façonne des types de comportements et d'attitudes qui caractérisent le groupement. Mais ce système d'idées, de connaissances, de techniques a toujours pour la société considérée une signification, un sens. Dans la perception réciproque de chacun des deux groupes en présence, chacun des groupes est frappé avant tout par les gestes, les manières d'agir, de se comporter de l'autre groupe : l'on a le "visuellement-perceptible", que l'on approuve et imite et en conséquence adopte, ou bien que l'on désapprouve et proscrit, ou alors qui étonne et suscite des interrogations. Ce "visuellement-perçu" peut être adopté sans que l'imitateur n'en connaisse la signification. L'on adopte uniquement la forme c'est-à-dire, suivant la définition d'Emilio Willems, "tous les aspects (du) complexe de civilisation (considérée) dont les expressions peuvent être observées et transmises" à une autre.

Cette copie d'actes d'un groupe étranger, dépouillés de leur signification fondamentale, peut susciter chez celui qui est copié ou un sourire (c'est un imitateur servile !) ou une indignation (que diable ! notre rituel est profané, désacralisé !). L'imitateur n'a retenu que la forme : il a eu, sans le savoir, un comportement formaliste, il a dissocié ce qu'il reproduit de sa signification intrinsèque, de sa valeur : il a conservé à ce qu'il a copié l'existence mais l'a dépouillé de son essence.

Ainsi naquit et se forma et se consolida, en sciences sociales, un courant de pensée, un formalisme, qui préconisa, dans l'étude des phénomènes sociaux, la recherche, l'examen des seules relations qui unissent les phénomènes considérés.
En Anthropologie sociale, le formalisme s'attachera uniquement à l'étude des processus sociaux, à l'étude des formes, et dans une optique dynamique, à l'examen de l'évolution des formes d'un phénomène ou de phénomènes donnés.

Un exemple : la division du travail. Elle sera examinée par l'anthropologie formaliste indépendamment des contenus divers des différentes formes qu'elle présente ou a revêtue dans telle et telles civilisations. L'on se bornera uniquement à un examen de ses formes multiples dans l'espace, dans le temps.

Dans une pareille optique, sous un pareil éclairage, la sociologie n'est plus du tout science du socius tel que nous avons défini ce terme au départ du cours, c'est-à-dire, un individu au point de vue mental, en tant que membre d'une société, ayant conscience d'être en relations, avec d'autres moi semblables au siens, considéré dans un réseau social. Elle est alors uniquement science des FORMES, des relations, des rapports, des liaisons, des interactions, des interpénétrations..... qui unissent, qui distinguent, différencient, opposent etc... les différentes formes d'un phénomène social ou de phénomènes sociaux considérés.

Un autre exemple : l'attitude formaliste face au sacré, à l'ésotérique.

Nous avons dit plus haut que lorsque deux civilisations sont en contact, lorsque deux peuples différents coexistent, au départ la signification des gestes, des faits, des attitudes, des comportements est difficilement saisie, comprise, faute de communication verbale entre les deux peuples en contact. Par contre sont saisis, et sans erreur possible, les processus des gestes, des comportements, des formes, etc...

1 - L'animiste, le chamane, le sorcier, qui perçoit et observe pour la première fois un prêtre en train d'officier ne comprendra pas d'emblée, ne comprendra peut-être jamais la signification du rite de la messe. La levée du calice, le geste de porter ses cinq doigts regroupés contre la poitrine que l'on frappe trois fois, la génuflexion à tel moment, le pliement du buste à tel autre moment, le fait de se tourner vers la foule, d'ouvrir les bras et de les refermer.... autant de gestes qui peuvent étonner, surprendre, apeurer. LA SIGNIFICATION de ces gestes n'est pas saisie, demeure tout au moins pour le moment, INSAISISSABLE.

A l'inverse, la succession des gestes, le processus extérieur perceptible, facilement retenable, sera, lui, finalement retenu. A cet effet nous citerons, en illustration, le bwiti des Fangs de l'Estuaire, qui conserve du bwiti du Mitsogo certaines formes, certains gestes, et de la messe du chrétien, également certaines formes, certains gestes. Un bwiti qui déroute le Mitsogo, une sorte de messe qui déroute le catholique.

Le rite de la messe est constitué d'un ensemble de gestes perceptibles dont la succession est bien déterminée. Chacun de ces

gestes a une signification propre : ainsi au moment de la consécration le prête lève l'hostie en disant : "Hoc est corpus meum" : le pain est transubstantié ; il n'est plus pain mais le corps du Christ. Cette transsubstantiation ne peut nullement être saisie par l'animiste, par le chamane qui assistent pour la première fois à une messe. Voilà pourquoi, dans l'imitation, dans les imitations réciproques de peuples nouvellement en contact, linguistiquement distincts, le FORMALISME, une certaine attitude formaliste est comme un impératif qui s'impose aux uns et aux autres. Dans l'exemple ci-dessus donné, la dissociation des paroles sacramentelles et de la signification desdites paroles est une conséquence qui découle des barrières linguistiques, de l'impossibilité de communiquer verbalement.

2 - Un nouvel exemple de formalisme que nous donnerons, c'est l'okoukwé des Miènès (nkoug, chez les Fangs, moukoudji chez les Pounous).

C'est un système, un ensemble, un cérémonial rituel, religieux, fait de gestes bien déterminés qui, pour les initiés, ont des significations également bien déterminées. D'aucuns de ces gestes sont même un langage. L'ésotérique, le sacré, réside, pour ne citer qu'un exemple, en le fait, en la croyance, diffusée par les initiés, que le masque d'arèrè (1), fibres de raphia mouvant , que l'ensemble d'alomba (1), renferme un esprit, un être incorporel. Malheur à quiconque, initié ou profane, s'aviserait de dire, d'affirmer que les "alomba" sont mûs par un être vivant, un homme qui n'a rien de différent comparativement à nous autres. C'était alors un sacrilège et le coupable, impie, était marqué pour une mort qu'il fallait réaliser d'une manière ou d'une autre, soit à l'aide d'un poison subrepticement administré, soit à l'aide d'un guet-apens qui aboutissait à la disparition fatale du cadavre.

Avec l'évolution des mentalités et le développement du sens critique, développement, évolution dûs à la scolarisation notamment, lentement une opinion se fit : ce n'est nullement un esprit, mais effectivement un homme danseur émérite. Une désacralisation était amorcée.

Le processus de cette profanation (action de profaner, de rendre profane ; action ici nullement entachée de quelque protestation que ce soit) fut ici provoqué, là accéléré.

---

(1) Terme myènè.

par le contact, le voisinage de peuples chez qui n'existait pas le rite du "nkoug". Ces contacts, ce voisinage conduisirent à une imitation du perceptuel, des gestes donc, au détriment inévitable, fatal de la signification, du contenu.

X X X

d/ L'IMPACT DU JEU ENFANTIN DANS LE PROCESSUS DE DESACRALISATION ET DE FOLKLORISATION DE L'ESOTERIQUE ET DU SACRE.

Un autre élément de cette désacralisation, de ce passage du sacré au profane, du rituel au folklorique, élément très actif mais souvent oublié, c'est le jeu de l'enfant. Avant tout contact avec l'Europe, avant l'alphabétisation, à l'époque où la seule religion vécue par les peuples gabonais étaient l'animisme, peu importe les variantes de celui-ci, l'imitation chez l'enfant était totale et contrôlée : l'apprentissage du geste était enseigné par la classe des pères (1) en même temps que la révélation et la connaissance de la signification des gestes concernés.

Dans le cadre de cette éducation, l'imitation n'était autorisée qu'à partir d'un certain âge et introduite par des rites d'initiation : l'on passait de la classe des laïcs à celle des initiés et malheur à quiconque, enfant ou adulte, non initié, s'avisait, au sein du groupe ethno-linguistique, de jouer au danseur d'okoukoué. C'était profanation, provocation : le coupable, impudique, était toujours condamné et châtié.

Mais les internats, au départ ou catholiques ou protestants, laïcs postérieurement, les cours d'écoles, etc... offraient à l'enfant un terrain où l'imitation du sacré pouvait demeurer impunie et, effectivement, l'était. Le processus de désacralisation était alors amorcé, sinon accéléré et permit l'obtention de l'OKOUKOUE d'aujourd'hui, lequel, présentement, est davantage folklorique qu'ésotérique, que sacré.

Ici, un formalisme a été réalisé dans le domaine de la croyance, dans le domaine du religieux, de l'ésotérique. Sont demeurés les gestes, la succession des gestes ; ont disparu les significations alors inhérentes aux gestes imités et conservés.

---

(1) A la jeune fille cette éducation était donnée par la mère "lato sensu" c-à-d. le cercle des femmes adultes, la classe des mères (mère "stricto sensu", tantes, et autres femmes initiées du village, du clan, de l'ethnie. Initiation à l'ivanga, à l'élombo, au ndjèmbè etc...).

Autre exemple : le Moungala chez les Bakotas.

C'était jadis un rite réservé uniquement aux hommes (1). Lors des cérémonies de moungala , aucune femme ne devait sortir de la maison. Celle que l'on surprenait, épiant, était immédiatement exécutée, tant pour la châtier que pour la non-divulgation de l'ésotérique.

Aujourd'hui, hommes, femmes et enfants peuvent le voir ; et le moungala, rite et société secrète du groupe ethnique kota, est passé du rituel au formel, du sacré au profane, du sacramentel qui requiert une attitude pieuse au folklorique caractérisé essentiellement par l'hilarité.

Dernier exemple de formalisme : la circoncision.

Elle était primitivement un rite de passage grâce auquel le circoncis quittait le monde des enfants et était admis dans celui des adultes c'est-à-dire de ceux qui peuvent non seulement avoir des rapports sexuels avec une femme mais qui sont autorisés à avoir des rapports sexuels aux fins de fonder un foyer, de procréer.

Chez les Miènè, il y a une quarantaine d'années, dès qu'un enfant était circoncis, le prépuce était déposé au creux de la nervure de la feuille d'un jeune bananier. Celui-ci devenait, pour la famille, sacré. Un an après, le régime de banane produit, une fois à point, était coupé et consommé, lors d'une cérémonie, par des circoncis seuls, assis sur des nattes. Sa consommation était absolument interdite à toute personne de sexe féminin.
De nos jours, les interdits qui entouraient cette cérémonie ont disparu avec l'estimation critique à savoir que, MUTATIS MUTANDIS, la virilité du circoncis ne peut nullement être affaiblie par le fait que quelque femme consommât des dites bananes sacrées. Ici, intervient un certain criticisme qui aboutit avec l'aide, - il convient de le reconnaître, de la cristallisation, - à la dissociation de l'acte (à savoir l'enlèvement du prépuce) et de la signification de cet acte (à savoir le fait de conférer au circoncis virilité et fécondité). Le côté rituel, sacré, et ses interdits ont disparu ; de la circoncision l'on n'a conservé qu'un certain traditionnalisme : la coutume : l'enfant doit être circoncis afin qu'il ne paraisse pas atypique dans le monde de ses semblables circoncis.

(1) Le moungala, danse rituelle kota, a été, paraît-il, découvert par des femmes ; les hommes s'en emparèrent.

Aujourd'hui, le geste a été conservé : la circoncision s'effectue même dans des cliniques. Le rituel, le sacré a été progressivement abandonné, et avec lui toute sa signification.

Chez les Bakotas, la circoncision ne se déroulait pas, comme chez les Miènès, l'enfant étant tout petit, mais au seuil de la puberté. Le cérémonial était rigoureusement militaire. le circoncis devait rester debout, droit, sans cligner les paupières. S'il battait ces dernières au moment du sectionnement du prépuce, le passage de la société des enfants à la société des adultes était manqué, et définitivement. Condamné, dans cette société traditionnelle, à demeurer "ad vitam" enfant, et considéré désormais comme tel, le jeune Bakota ayant manqué son rite de passage ne pouvait plus valablement courtiser une jeune fille, auprès d'aucune réussir, parce que n'ayant pu acquérir la qualité d'homme viril, lors du rite de passage de la classe des enfants à la classe des adultes c'est-à-dire à la classe des "autorisés-à-fonder-un-foyer".

Ce rite, chez les Bakotas, était encore vivace, il y a dix-huit ans, comme le témoigne cette tombe située sur la route BOUE-NI, entre Makokou et Bakwaka, d'un adolescent qui préféra, vers 1961, se pendre à l'aide d'une chambre à air de vélo plutôt que de subir chaque fois les refus de chaque jeune fille qu'il courtisait ; refus motivé par le fait que pendant sa circoncision il avait cligné des paupières. Clignement qui est un signe de féminisation et de féminité, le signe d'un manque de courage, d'un manque de virilité. Ce suicide témoigne hautement de la corrélation étroite entre l'acte de la circoncision et la signification de celle-ci : l'attitude formaliste n'a point encore ici envahi les mentalités.

L'association de la matière et de la forme, du contenu et du contenant, de la signification et du geste est ici opératoire. Toute dissociation est censée profanation et est, à ce titre, châtiée, diffusément tel dans le cas précité, par le groupe, par la société.

Aucun formalisme n'est ici admis, voire toléré.

x x x

e/ - QUELQUES CHEFS DE FILE DE LA SOCIOLOGIE FORMALISTE.

Des sociologues formalistes qui ont exercé une influence nullement négligeable sur la sociologie en général il convient de retenir, entre autres :

- Georg SIMMEL ( 1858-1918 )
- Ferdinand TONNIES ( 1855-1936 )
- Hermann SCHMALENBACH ( 1885-1950 )

L'on constate, d'entrée de jeu, qu'ils sont tous Allemands et qu'en conséquence le formalisme a surtout fleuri en Allemagne.

Geord SIMMEL

Pour lui, la sociologie est, sans ambiguïté, une science formaliste. Il déclare :
"La sociologie doit chercher ses problèmes non dans la matière de la vie sociale mais dans sa forme, et c'est cette forme qui donne leur caractère social à tous les faits dont s'occupe cette science particulière".

On ne peut mieux définir le FORMALISME en sociologie.

Ferdinand TONNIES

Auteur de "COMMUNAUTE ET SOCIETE", ouvrage écrit en 1881, qui n'eut pas au départ une bien grande influence mais progressivement exerça, à partir de la deuxième édition, une influence très grande qui marqua longtemps la sociologie et continue à marquer encore de nos jours une certaine sociologie.

Pour TONNIES, la communauté est forme de vie organique alors que la société est une forme de vie artificielle.

L'une est naturelle, la seconde est mécanique.

La communauté est naturelle, organique, parce que, au départ, fondée sur des liens de sang, de parenté, puis de voisinage, enfin d'esprit.

La société ne résulte que de liens artificiels. On se réunit, on s'unit, on forme une société parce qu'il y a des intérêts communs. L'individu n'a plus de valeur essentielle, intrinsèque. N'y comptent que LES FORMES D'ASSOCIATION, DE REGROUPEMENTS, non déterminées par

des éléments naturels, de sang. Priment l'entendement et la raison : le choix est intellectualisé, rationalisé ; le "chacun pour soi" est le principe moteur.

L'évolution de l'humanité va de la communauté à la société.

Les notions de communauté et de société étaient-elles, pour et chez Tönnies, considérées dépouillées de toute réalité, de toute substance et de toute historicité, - FORMES DE RELATIONS SOCIALES PURES, EXAMINEES UNIQUEMENT EN TANT QUE SYSTEMES DE RESEAUX RELATIONNELS ? Personne ne peut l'affirmer catégoriquement. Aussi ce formalisme de Tönnies est-il partiellement contestable au regard du formalisme outrancier et exclusiviste, mais pleinement acceptable dans l'optique d'un formalisme modéré et pondérateur dans la mesure où comptent et quasiment ne comptent que les formes d'associations et de regroupements dans l'analyse de la société.

Hermann SCHMALENBACH (1885-1950)

Schmalenbach conserve la distinction de Tönnies mais ajoute à la communauté et société la ligue ou bund.

Pour cet auteur, la nature profonde de la communauté est faite de traditions ; celle de la société est essentiellement rationnelle ; celle de la ligue ( bund ) est fondamentalement charismatique : elle prend naissance à des moments d'extase et d'exaltation communautaires alors que dans la société tout est intellectualisé et rationalisé.

Le sociologue étudiera les différentes formes relationnelles qui caractérisent ces différentes sortes de vie sociale.

X X X